

Le justicier du Rio Grande

Tom West

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

WESTERN

**LE JUSTICIER
DU RIO GRANDE**

tom west



WESTERN

**LE JUSTICIER
DU RIO GRANDE**

tom west



TOM WEST

LE JUSTICIER DU RIO GRANDE

(Labo Lawman)

Traduit de l'américain par Michael EICHELBERGER

LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

n°11

CHAPITRE PREMIER

Mou comme un sac d'avoine, le corps de Nels Haugen, patron du Box H, tombe du perron, roulant de marche en marche, et s'étale dans la boue. Une pluie diluvienne lui colle sur la poitrine ses poils noirs et frisés, lavant le sang qui jaillit d'un petit trou ainsi qu'une eau de source.

Haugen avait vécu par la violence – et la violence l'avait tué aussi sûrement qu'un point met fin à une phrase. Une balle, surgie en miaulant des ténèbres opaques, l'avait scié en deux. Son âme, (s'il en avait une !) descendit en enfer parmi un décor approprié, escortée par tous les éléments d'un romantisme fortement évocateur bien qu'un peu démodé : des éclairs blancs explosaient dans la nuit, pareils à des flashes de magnésium ; les pics déchiquetés des monts Kiowas, caressés par de longs châles de brume diaphane, ressemblaient dans le clair-obscur à une procession de spectres. La pluie fouettait la terre détrempée avec un grondement de cataracte, transformant la cour en fondrière ; partout des rigoles, grossissant de minute en minute, s'infiltraient, cascadaient, torrents mugissants, charriant des objets hétéroclites. Le diable accueillait Nels en beauté...

Dans le dortoir du Box H, un gros ranch de la vallée, les lampes tempêtes clignotaient à chaque secousse de l'ouragan, verdâtres et pâlottes lucioles dans l'épaisse fumée des cigares bon marché. Et un vieux briscard à la peau cuite comme une poterie mexicaine, qui répondait au nom de Melon Marks, affirma en crachant sa chique que c'était bien là le plus putain de bon Dieu de vacherie d'orage qu'il avait vu de sa garce de nom de Dieu de chienne de vie !

Le cadavre détrempé baignait dans la boue. Ses yeux, effroyablement blancs et vitreux, recueillaient l'eau de pluie qui les faisait paraître plus glauques encore. Ses doigts, crispés dans un dernier spasme, serraient une redoutable cravache en cuir brut. Un peu plus loin, les rafales cinglaient un long garçon maigre vêtu d'une salopette en guenilles, pieds nus enfonçant jusqu'aux chevilles dans la boue liquide. Brun, tanné, aussi cuivré qu'un Indien. Et sa tignasse ébouriffée, véritable auréole de cheveux blond-blanc, ses grands yeux bleu pâle de Nordique, lui donnaient l'apparence étrange d'un enfant blanc élevé en sauvage, sorte de Robinson, de Tarzan, qui aurait

profité de l'orage pour venir rôder autour des bâtiments, sans toutefois oser s'en approcher de trop près.

Cette impression se trouvait accentuée par l'effroi, la stupeur, peints sur le visage du garçon. Il recula lentement, ses yeux mobiles d'animal sauvage allant du cadavre au colt 45 qu'il tenait à bout de bras. Du canon s'échappait encore un mince filet de fumée bleutée, aussitôt dispersée par le vent et la pluie.

— M... !

Le gros mot se perdit dans le fracas de la tempête. Debout, immobile, les cheveux gorgés d'eau et les vêtements trempés, il regardait avec une intense stupéfaction le corps de cet homme qu'il n'avait voulu qu'effrayer, en tirant une balle par terre devant lui, et qui était là, mort dans la boue noire, illuminé par les éclairs.

Une jeune fille blonde apparut soudain, silhouettée dans le rectangle éclairé de la porte. Elle fait deux pas sur le perron... Et un cri perçant, horrifié, monte dans la nuit !

Brouhaha ! Portes claquées !... Des hommes arrivent en courant de la ferme et du dortoir, boutonnant en hâte des cirés jaunes, chapeau enfoncé jusqu'aux oreilles. Les bottes à hauts talons carrés pataugeant dans les ornières. On s'agenouille autour de la victime. Exclamations !

Et la voix hystérique de la fille :

— C'est Walt Deacon ! Je l'ai vu !

Le gosse passe prestement son arme dans son ceinturon, plonge dans l'ombre tumultueuse et détale comme une antilope. Il contourne le corps de logis, disparaît derrière le dortoir, poursuivi par des hurlements de rage frustrée.

« Attrapez ce salopard !... Sale petite ordure de cul-terreux !... Pendez-le ! Une corde !... Oui ! Oui ! Oui !... Corde ! Corde ! Corde !... »

Le gamin court, court, tantôt dans la nuit protectrice, tantôt en pleine lumière des éclairs. « Là-bas ! Le v'là !... » Il glisse sur la glaise mouillée, passe, courbé en deux derrière les abreuvoirs. Le vent hurle. Un volet claque avec un bruit de pétard. Accroupi derrière les longues cuves de ciment dont l'eau déborde en cascade, il glisse un œil vers les bâtiments. Un gigantesque éclair zèbre le ciel, blanchit, l'espace d'une seconde, la cour grouillante de cow-boys. Ils courent dans toutes les directions, les canons bleutés des fusils luisant dans la pénombre. Et un petit groupe vociférant arrive au trot, droit sur les abreuvoirs... Profitant d'un bref obscurcissement du ciel, le gosse fonce vers le corral dont il saute la barrière d'un bond souple de puma. Il court de toute la vitesse de ses jambes musclées à travers l'enclos désert. Vide. Rien que le ciel tout noir comme de l'encre et les fils de fer des clôtures qui chantent dans le vent... Éclair ! Il se jette à plat ventre sur

le sol marécageux. Retenant son souffle il aperçoit, devant lui, des formes mouvantes, des dos luisants et des crinières. Noir. Les chevaux ont été laissés dans le pré. Quelques cris lui parviennent, étouffés par le lancinant crépitement de la pluie ; les poursuivants, affairés à fouiller les moindres recoins, perdent du temps et n'ont pas encore atteint le corral.

Mais la voix du contremaître tonne, toute proche :

— Y peut pas être bien loin, bon Dieu ! Allons chercher les chevaux !

Près de la barrière, faite de quelques poutres mal équarries, le gosse repère, à la lueur d'un éclair, une grande bêche luisante en forme de pyramide, maintenue sur l'herbe par de lourdes pierres. Il soulève un angle, tâtonne dans le noir : les selles sont là. Et les lassos ! Il s'empare d'un rouleau de corde, se faufile entre les bêtes trempées. Flancs palpitants, oreilles dressées. Les chevaux, nerveux, reniflent bruyamment, raclent le sol de leurs sabots. Effrayés par l'orage, ils se serrent les uns contre les autres, tous tassés en bout de pré, contre la clôture. À chaque éclair, deux, trois bêtes se cabrent en hennissant, pendant que le troupeau se presse comme vagues contre digue, oreilles couchées, yeux fous.

Le contremaître, aboyant des ordres brefs et précis, entre dans le corral suivi d'une douzaine de cow-boys. Le petit groupe, déterminé, armé jusqu'aux gencives, fonce droit sur le pâturage...

Le gosse, lasso sur l'épaule, s'affaire, sans perdre une seconde : il ouvre en grand la barrière du pré. Le tonnerre roule comme le canon... Le décor s'éclaire comme une photo en noir et blanc...

Et d'effroyables glapissements d'Indiens éclatent dans la nuit ! Les chevaux se mettent en mouvement, pareils à une mer houleuse. Le gosse, monté à poil sur un étalon gris, galope à droite, à gauche, démon blond déchaîné qui affole le troupeau, excite les bêtes peureuses par ses cris perçants ! *Yaaaaaa-Hou !* Hennissements. Sifflement du lasso. Il encercle le troupeau qu'il canalise vers la sortie. Les poteaux gémissent, craquent sous la pression des poitrails, bientôt s'effondrent dans la boue, piétinés sous les sabots. *Yaaaaaa !... Yaaaaaaaaaaaa !*

Écrasant tout sur son passage, le troupeau disparaît au grand galop dans la plaine marécageuse, au cœur de la nuit.

— **STAM – PEEEEEEDE !!!!**

Un fulgurant éclair révèle une dernière fois le terrifiant tableau : cinquante chevaux emballés filant comme le vent dans des geysers de boue, poursuivis par le diabolique galopin, gueulant pire que trente guerriers apaches.

*

* *

Dan Harvey, le vieux *marshal* de Longhorn, avait une fois déclaré que le plus pénible travail jamais fourni par Si Deacon avait été de se gratter les puces au soleil ; et ce digne policier n'était point du Texas, qui, comme chacun sait, est le Marseille américain. Mais Deacon savait, aux fêtes de village, tirer d'un banjo des sons qui donnaient des fourmis dans les orteils aux plus réfractaires à la danse ; pour cette raison d'État, l'on tolérait la présence du journalier itinérant, de son épouvantail à moineaux de femme et de son fils aux cheveux couleur de blé. Tous trois nichaient dans l'entrée d'une galerie de mine abandonnée, haut perchée sur les pentes des monts Kiowas. Sur ce versant bien exposé au midi, Si passait ses journées à se dorer au soleil pendant que son épouse suait à tisser de rustiques tapis et couvertures, que le gamin allait ensuite vendre dans les fermes. Cette activité artisanale, jointe aux primes cantonales pour chaque animal nuisible pris au piège et aux vieux vêtements donnés par des fermières compatissantes, assurait à la famille une maigre subsistance.

Il devait être un peu après minuit. La tempête s'était éloignée et grondait au loin, vers la chaîne escarpée des Sulphurs ; un quartier de lune pâle éclairait vaguement les pentes herbeuses parsemées çà et là de hauts sapins pointus lorsque Walt Deacon, monté sans selle, comme un Indien, sur son cheval gris, arriva à mi-hauteur des Kiowas. Quelques rares étoiles scintillaient entre de longues bandes de nuages noirs. Apercevant enfin, au flanc d'une falaise grisâtre, l'entrée bouchée de planches de la galerie qui lui servait de foyer, le fugitif sauta à terre et, d'une solide claque sur la croupe, renvoya sa monture vers la vallée : la bête, marquée de l'insigne du Box H, allait rejoindre son troupeau et, dans la journée du lendemain, son ranch.

L'eau ruisselait de toutes les branches ; les rails rouillés de la vieille mine dévalaient la montagne, pareils à deux traits de règle sur une bande blanche : leur lit de pierres et de gravats. Odeur de sapin. Et l'eau, partout qui goutte... La porte pivota doucement en raclant le sol. Faite de planches vermoulues, de caisses déclouées sur lesquelles on pouvait encore lire la marque des produits ou un fragment d'adresse au pochoir, elle tenait par deux charnières rugueuses de rouille rouge et scellées dans la roche par un tampon de ciment. Ni cadenas, ni serrure : les clochards ne craignent pas les voleurs.

Le gosse entra sans faire de bruit. Une âcre odeur de chaussettes, de suif et de ragoût aux haricots flottait dans l'étroit boyau. Du fond, plongé dans les ténèbres, partaient de sonores ronflements ; puis un corps remua sous ses couvertures.

— C'est toi, Walt ? murmura une voix de femme.

— Oui, m'man, répondit-il dans un souffle.

— Bon Dieu !... Grand froufrou des couvertures, le sommier gémit. « Qu'est-ce que tu foutais dehors à c't' heure-ci ? Tu dois être

trempé jusqu'aux os ! »

Les gouttes tombent, régulières, lancinantes, sur les pierres dehors. Et un chuchotement :

— M'man... J' viens de tuer un type.

— Qu... qu'est-ce que tu dis ?

Il entendit sa mère jurer dans le noir, puis le lit craqua de plus belle ; bientôt une allumette fusa avec un éclat mauve. Une main calleuse aux ongles noirs s'approcha d'une tasse ébréchée remplie de suif d'où émergeait une longue mèche. La clarté jaune dansait sur la roche nue et la voûte, éclairant un lit de planches couvert de lainages sales et une femme bouffie drapée dans une chemise de nuit à fleurs, huileuse sur les seins et beaucoup trop grande, qui avait visiblement appartenu à quelqu'un d'autre. Dans l'ombre du fond, le dormeur ronflait toujours.

Walt ne voyait pas sa mère, mais le triste intérieur. Il savait trop bien ce que les habitants de la vallée pensaient des Deacon : des vagabonds, des va-nu-pieds... *Bon à rien, feignant !... Des vrais romanichels, chère madame ! Moi, quand je les vois, je mets tout sous clé !...* Après le drame de cette nuit, ils allaient être chassés du pays à coups de pierres comme des chiens galeux, poursuivis par une meute de harpies et de méchants garnements. Et cela par sa faute...

Non, la mort de Nels Haugen ne l'attristait pas outre mesure : ce tyran terrorisait depuis trop longtemps la vallée du Kiowa ! Le Bien, le Mal, autant de mots creux pour le brutal rancher. – C'était toujours lui qui avait raison, et l'autre tort. Ce qu'il désirait il le prenait, sans se soucier le moins du monde du bien ou des droits d'autrui. Et ceux qui osaient se dresser en travers de sa route, il les écrasait comme une vulgaire vipère. Le jeune Micky Lopez, fils du propriétaire du Bar L, un ranch voisin, s'était un jour fait prendre en train de traverser à cheval des pâturages appartenant au Box H. Pour cet infâme forfait, Haugen l'avait fait attacher torse nu à la barrière du corral et fouetter avec un fouet de bouvier. Au cours d'une querelle au sujet d'une clôture, il avait rendu Tom Watson infirme pour le restant de ses jours. Il avait poussé un troupeau de bœufs du S-Bar-S du haut de la falaise surplombant Siesta Creek, sous prétexte qu'il broutait l'herbe de son ranch. Haineux, cruel, cupide, Nels Haugen était détesté de tous. Il n'avait réussi à survivre si longtemps que grâce à ses colts et à l'aide d'une équipe de durs, formidablement armés, recrutés dans les bagnes et les petites villes louches de la frontière mexicaine. Non, personne n'allait pleurer le patron du Box H. Mais tout le monde allait se ruer avec une joie sauvage pour pendre son meurtrier – surtout lorsque ce meurtrier s'appelait Deacon !

La voix de sa mère, tremblante d'inquiétude, le tira de sa rêverie.

— Tu dis que... que tu viens de tuer un homme !

— Oui, m'man. Je viens de tuer Nels Haugen.

— HAUGEN ! – Elle s'étrangla.

Il baissa la tête, soupira profondément.

— Il voulait me donner des coups de cravache ! Il arrivait droit sur moi, comme un fou furieux ! J' lui avais absolument rien fait... Je voulais voir son contremaître pour lui demander du travail, j'ai l'âge d'être cow-boy, en tout cas garçon d'écurie. Haugen est sorti en fureur ! Il s'est mis à nous traiter de tous les noms, à hurler des obscénités... Il m'a dit que la prochaine fois qu'il me verrait sur ses terres, il m'abattrait à coups de fusil comme le sale putois que j'étais. Puis le v'là qui rapplique avec sa cravache levée... La voix du garçon se durcit, un éclair passa dans le clair regard. « Personne, t'entends, personne ! ne me donnera jamais des coups de cravache ! » Un sourire infatué de gamin orgueilleux, et tapotant de la main son gros revolver : « Pas tant que j'ai ça sur moi... »

La femme, les yeux embués de larmes, jetait vers le fond de la cave voûtée des regards craintifs.

— Ssssh, Walt... réveille pas ton père ! Ridée, pitoyable, elle semblait se ratatiner dans sa chemise de nuit trop grande. Et elle balbutie, complètement affolée : « Mais c'est un meurtre, mon pauvre gars ! »

— J' voulais pas le tuer, m'man, j' teul jure ! J' voulais lui coller une balle entre les jambes pour le faire sauter en l'air un bon coup. Il hocha la tête, décontenancé. « J'y pige que dalle, ça doit êt' l'orage ?... j'y ai foutu une balle en pleine poitrine ! » Et son visage de gamin blond s'illumina d'un large sourire.

— Jésus, Marie ! gémit sa mère en le regardant avec horreur. Ça te fait rire ?

Il lui prit vivement la main, le sourire se teinta d'une tristesse un peu ironique.

— Je pensais à la veine proverbiale des Deacon...

— Ouais... Elle lui prit la tête dans ses mains, tendrement, le regardant en soupirant. « Ouais, c'est vrai : on doit avoir la poisse dans les veines. »

Il l'embrassa vivement, la serra dans ses bras.

— C'est pas tout ça, m'man... Il faut que j' mette les bouts en vitesse si tu veux pas me voir pendu à un des sapins devant la porte ! D'ici une heure ou deux, ils vont se ramener et si je suis encore ici...

Elle tâtonna sous le lit, dans une vieille caisse à savon qui servait de buffet, sortant quelques maigres provisions, des vêtements rapiécés, qu'elle enfouissait dans une besace en toile à sac.

— T'as raison, file vite. Elle se retourna, blême dans la lumière fumeuse de la chandelle. « Où c'est-y que tu vas aller, Walt ? »

— Je vais franchir la montagne et me perdre dans le no man's land ; personne ira jamais me chercher là-bas. Une étreinte. « Je... suis désolé, m'man. »

Elle ne répondit rien, probablement parce qu'il n'y avait rien à dire : la mère et le fils, face à face, dans la blafarde lueur qui projetait leurs ombres agrandies sur le mur... Il hésitait, gauche, soudain très petit garçon. On ne brise pas les liens familiaux aussi simplement qu'une ficelle, même quand on est un Deacon. Non point que l'affection et la tendresse eussent jamais tenu beaucoup de place dans sa vie ; de mémoire d'enfant, il ne se souvenait pas avoir vu son père embrasser une seule fois sa mère. Mais cette cave creusée à même le roc était l'unique foyer qu'il eût connu.

Il embrassa sa mère, rapidement, comme honteux d'une telle faiblesse. Et, sans prononcer un mot, il disparut pour toujours.

Agile et silencieux tel un trappeur, il se glissa entre les arbres dégoulinants de pluie, escalada la montagne, gravissant des éboulis rocheux de plus en plus nombreux et escarpés. Haut. Toujours plus haut... Il vit, loin dans la vallée, clignoter les lumières du Box H : on devait s'agiter ferme là-bas ! Bientôt ils allaient arriver, menaçants, le meurtre au fond des yeux et une corde solide en travers de leur selle. Mais alors Walt Deacon aurait franchi le sommet, passant par des sentiers de chamois, frôlant des précipices abrupts, là où nul cheval ne saurait passer...

Un rocher... l'autre... *Comment j'ai fait, bon Dieu ! Comment j'ai fait pour avoir Haugen en pleine poitrine ?* Il grimpait, grimpait toujours, comme un mouflon, en s'agrippant des pieds et des mains à la rocaille couverte de mousse glissante et de ronces piquantes. Et de sombres pensées tournaient une ronde endiablée dans son cerveau enfiévré. Depuis l'âge de neuf ans, depuis qu'il était assez fort pour tenir le lourd colt 45 à bout de bras, il s'était exercé, jour après jour, avec une volonté âpre, une passion sauvage qui tenait du fanatisme. Le petit cul-terreux, le romanichel qu'on chassait de partout avec des injures et des sarcasmes était devenu au moins bon à quelque chose – au tir. Personne dans la vallée ne pouvait battre Walt Deacon au tir. Il n'avait même plus besoin de viser : rapide comme l'éclair il dégainait... et la boîte de conserve sursautait, bondissait dans les airs, descendait pour s'envoler à nouveau, oiseau rageur, son vol scandé par les explosions. À la sixième détonation seulement, la boîte en fer-blanc tombait au sol, trouée ainsi qu'une écumoire. Là était sa joie de vivre, son seul orgueil.

Le sommet de la montagne approche, dentelé sous la lune. *M... ! J'ai envoyé une balle à ses pieds et je l'ai eu en plein cœur !*

Qu'est-ce qui t'arrive, Walt Deacon ? Tu ne sais plus tirer ?

CHAPITRE II

Sa chaise penchée en arrière appuyée contre le mur de torchis du saloon, un jeune homme vêtu en cow-boy rêvassait. Devant lui, sur la table de bois blanc, étaient posés un verre et une bouteille de bourbon à demi pleine. Huit longues années avaient changé Walt Deacon : le petit romanichel en salopette rapiécée et nu-pieds était devenu un grand gaillard musclé, sec, bronzé, large d'épaules et étroit de hanches ; mais dans ses yeux bleu-gris, couleur d'eau de source, dansait toujours la lueur sauvage et inquiète qu'on voit briller le soir dans le regard des loups. Son large feutre Stetson, sale et cabossé, était rejeté sur la nuque, découvrant une frange drue de cheveux blonds, coupés très court et plaqués sur le front par la sueur. Une large cicatrice bleutée, portant encore les marques d'une couture de fortune faite avec du gros fil goudronné, lui décorait la joue gauche. Ses bottes avachies s'ornaient de superbes éperons mexicains aux molettes larges comme un dollar d'argent. Et son colt pendait bas sur la cuisse, émergeant d'un étui de cuir gras maintenu au genou par un lacet de cuir noué.

Les consommateurs baignaient dans une chaleur de hammam ; par l'unique fenêtre carrée, on voyait les lointaines collines ocre danser dans la lumière crue. Conversations animées, jurons ; murmure confus où se mêlaient l'accent guttural des Indiens yacquis, l'anglais onctueux, savonné des Texans, l'espagnol, débité à toute vitesse et le yankee nasillard. Pot-pourri de toutes les races et nationalités où grouillaient dans une odeur de sueur et de gin les plus grands bandits de la terre. Vaquéros coiffés du large sombrero décoré de passementerie. Brigands hirsutes et barbus, un anneau d'or dans l'oreille. Joueurs professionnels vêtus en dandys. Toute la lie de l'humanité était là, attablée autour d'une bouteille ou alignée devant le comptoir.

Le saloon crasseux, baptisé *The Legal Tender* – Le Cours Officiel – groupait toute la vie sociale de Corrick's Crossing : une vingtaine de baraques de torchis au toit en tôle ondulée, éparpillées dans les roseaux des berges du rio Grande. Ne cherchez Corrick's Crossing sur aucune carte : vous ne trouveriez pas. Cette curieuse bourgade se passait allègrement de bureau de poste, d'école, de shérif et de tout

autre élément jugé indispensable par la vie dite civilisée. Les patibulaires habitants de cette charmante paroisse ne demandant qu'une seule chose – l'oubli ! De l'autre côté du fleuve, le rivage mexicain offrait la vision permanente autant que réconfortante de ses berges rôties qui pouvaient être atteintes en quelques minutes et d'où un fugitif pouvait, hilare, chapeau en arrière, faire en parfaite sécurité des pied de nez à tous les shérifs, *marshals*, commissaires, et même à la police montée canadienne, si elle venait un jour jusque-là.

Personne ne prêtait la moindre attention à Deacon qui, la chemise ouverte jusqu'au nombril, ses immenses jambes allongées sous la table, mâchonnait une cigarette roulée dans du papier maïs. Son regard, rivé sur la bande tue-mouches au plafond, ne voyait pas les cadavres noirs collés, ni l'épaisse fumée de tabac qui tourbillonnait en volutes bleues. Il voyait les pics dentelés des Kiowas et l'entrée d'une vieille galerie de mine à flanc de montagne et les ranches, en bas, dans la vallée. Tournoyaient devant ses yeux les visages de son père, incapable de rien faire de ses dix doigts ; de sa mère, ridée, voûtée, qui, à trente-cinq ans, en paraissait cinquante ; de Nels Haugen ; de Micky Lopez, le fougueux fils du patron du Bar L, impétueux, tête brûlée. Et Dan Harvey, le *marshal*, qui était peut-être le seul homme à l'avoir jamais traité comme un être humain.

Enfant, il voulait travailler dur, économiser sou par sou, pendant des années, pour un jour, enfin ! acheter un petit lopin de terre dans cette vallée ; un champ de cailloux, n'importe quoi, mais bien à lui, qu'il aurait mis en valeur à force d'efforts, trimant comme un galérien pour leur montrer à tous qu'il était autre chose qu'un sale romanichel voleur.

Et, une terrible nuit d'orage, un malencontreux coup de revolver avait pulvérisé tous ses espoirs...

Il avait payé cher ce coup de folie. – Huit longues années à se cacher comme une bête traquée, au Mexique, au Texas, dans les bas-fonds d'El Paso ; et dans tous les repères de brigands de la frontière, toujours aux aguets, loup parmi les loups, luttant pour survivre parmi la tourbe de deux nations. Il portait les marques de cette lutte. Inconsciemment, il gratta sa cicatrice. Mais il était toujours là, et nombre de ses adversaires n'y étaient plus. Un effrayant rire de fauve fendit son visage cuivré. Il avait, au cours de ces huit années, affronté ce qu'il y a de plus méchant, de plus venimeux et de plus rusé dans l'espèce humaine, et il s'en était toujours sorti, parfois en sang, se terrant dans un taudis pour lécher ses plaies, mais ressortant au soleil une fois guéri, pour combattre encore, et se défendre à nouveau. Il était bon. Et il avait eu de la chance. Mais la chance ne dure qu'un temps et le meilleur, le plus fort, trouve toujours son maître, tôt ou tard ; cette lutte lui apparaissait comme une loterie sans numéro

gagnant : un jour ou l'autre, fatalement, il devait perdre. Et dans ce jeu-là, l'enjeu était sa propre peau. La balle d'un gendarme mexicain, là-bas, dans la plaine rousse, de l'autre côté du fleuve... une navaja entre les omoplates, au cours d'une rixe de saloon... le colt rageur d'un petit tueur nerveux... Tous finissaient ainsi.

Il but, changea de position sur sa chaise, et la lourde ceinture pleine d'or, qu'il portait autour des reins, à même la peau, lui glissa sur le ventre. Jetant autour de lui un regard furtif, il la remonta avec un sourire narquois et désabusé : *Même cet or pour lequel je me suis tant bagarré, je le traîne comme un boulet aux pieds !* Il se reversa un plein verre de whisky.

Un sauvage cri de triomphe, de joie exubérante, fit soudain sursauter les consommateurs : *Yippeeeee !...* Les conversations cessèrent d'un coup, on n'entendait que le raclement des chaises sur le sol de terre battue. Deacon tourna la tête, examina en connaisseur le nouvel arrivant qui, un sourire infatué aux lèvres, tenait grande ouverte la porte à double battant du saloon. C'était un tout jeune homme, petit, fluët, vêtu d'un costume mexicain de haute fantaisie : jaquette et pantalon de velours noir gancés de passementerie multicolore et ornés de *conchas* d'or et d'argent. Chemise jaune d'œuf, finement brodée ; large ceinture de soie écarlate enroulée autour de la taille. Sur son crâne : un sombrero haut comme un phare et plus large qu'un parasol, à la bordure décorée de passementerie assortie au costume. Un observateur superficiel eût peut-être souri devant cette mise en scène d'opérette. Walt Deacon ne sourit pas. Les deux revolvers qui encadraient les hanches du matamore, accrochés à une large cartouchière de cuir repoussé, étaient des armes purement fonctionnelles – des armes de tueur professionnel.

Un murmure parcourut la salle.

— Le Cactus Kid !

Deacon avait entendu parler du Kid dont la solide réputation et la légende alimentaient les conversations dans tous les saloons et tripots des deux côtés de la frontière. Ses colts avaient, paraît-il, autant d'encoches que le Kid avait d'années d'âge, – et chaque encoche signifiait un homme mort ! Réputation et légende avaient été forgées à chaud, dans le crépitement des fusillades, à la lueur jaune des revolvers vomissant le feu de tous leurs canons braqués. Et les tueurs, muets de respect et d'admiration, rendaient un tacite hommage à un maître de leur profession, un scorpion froid, totalement insensible, qui tuait pour le seul plaisir...

Voilà le Cactus Kid qui entre dans le saloon, droit comme un piquet, marchant comme sur des œufs, hanches et fesses moulées par le pantalon à l'espagnole. Sa peau blanche, presque pâle, contraste avec les face basanées, barbues des autres malandrins. Il sourit d'un

air fat, conscient de son importance. Et tous les regards sont braqués sur lui avec angoisse et anxiété : quand le Cactus Kid est quelque part, le pire peut arriver – et arrive souvent !

Mais le Kid est de bonne humeur aujourd'hui. Il lance sur le comptoir une poignée de dollars qui tintent comme des grelots.

— Approchez, bande de bâtards vérolés ! Venez vous mettre un verre derrière la cravate... C'est le Cactus Kid qui paye !

Chaises renversées, tintement d'éperons, bousculade... une foule dense assiège le bar, dominée par le sombrero noir.

Et Walt Deacon qui se balance mollement sur sa chaise, lance des ronds de fumée vers le plafond, parfaitement serein dans la salle déserte...

Les yeux du Kid se plissent à la manière des gorets.

— Eh ! toi là-bas ?... Je paie le coup !

Deacon s'étire en bâillant.

— J'ai pas soif.

Un long silence. Le tueur s'approche lentement, toujours souriant mais encore plus pâle. Il articule d'une voix douce, polie :

— Quand le Cactus Kid offre une tournée, tout le monde boit, mister... soif ou pas !

Les dents éblouissantes dans la face marron.

— Pas moi.

On entend les mouches bourdonner... Une expression de joie intense, de sauvage plaisir, transfigure le Kid.

— Tu as fait ton testament ?

— Oui, le tien...

Deacon se lève, lentement, très nonchalant. Bras ballants, les deux hommes se font face. Seule la table les sépare. Les yeux de chat s'épient...

Un éclair dans le regard, les mains ! les revolvers ! plongent, sortent ensemble !... Une longue flamme jaune ! Et le Kid sursaute, tourne sur lui-même comme une toupie. Sa main gauche crispée serre son poignet droit. Ses doigts desserrent leur étreinte, lâchent le colt qui tombe à terre avec un bruit métallique. À l'épaule, le velours du somptueux costume s'orne d'une tache rouge, large comme une soucoupe.

— La prochaine fois, Kid, ce sera en plein centre, avertit aimablement Deacon, en remettant son arme fumante dans son étui.

Le bras gauche du Kid se détend comme un cobra pour sortir l'autre revolver qui, fulgurant de rapidité, semble lui bondir dans la main – une fraction de seconde trop tard ! Deacon n'avait pas quitté des yeux son adversaire, et, à la première esquisse du mouvement, l'avait battu de vitesse et tiré le premier. L'explosion étourdissante résonne comme le tonnerre sous le plafond bas. Une nouvelle flamme

jaune illumine un bref instant – comme un éclair – l'assistance figée et stupéfaite. Foudroyé par le lingot de plomb, le frêle corps du Kid est projeté contre le comptoir de bois. Tout le monde s'écarte promptement. Des doigts crochus tentent désespérément d'agripper un appui... Le Cactus Kid bat l'air de ses bras, titube, la bouche ouverte, et s'abat comme une masse, renversant une table dans sa chute.

La tension fut dissipée aussi vite qu'elle était venue ; les conversations reprirent, commentant l'événement. Une tuerie était, tout compte fait, chose courante à Corrick's Crossing et s'il fallait s'émouvoir pour si peu...

Un cow-boy débraillé à la taille de guêpe et aux jambes en cerceaux s'approcha de la démarche chaloupée d'un marin mal à l'aise sur la terre ferme.

— J' crois bien qu' c'est la première fois que le Kid trouve son maître, marmonna-t-il d'un ton admiratif. Il examina la bouteille posée devant Deacon et se pourlécha. « Mmmm... du bourbon ! »

— Tu veux boire un coup ? proposa Walt en souriant.

Une lueur de convoitise illumina le regard du cow-boy qui s'assit aussitôt et se versa une large rasade. Et, réjouit :

— Tu tires drôlement bien, mon gars... Il examinait Deacon, les sourcils froncés, comme quelqu'un qui cherche à rassembler ses souvenirs. « Tu me rappelles un gosse que j'ai connu autrefois, dans la vallée des Kiowas, il avait les cheveux blond-blanc, comme toi... Jamais vu un mec tirer aussi vite ! Il a descendu le plus gros rancher de la vallée. Bon Dieu que ce gosse savait manier un 44 ! »

— Un 45, rectifia Deacon, le regard perdu.

Le cow-boy parut étonné, puis il haussa les épaules d'un air fataliste.

— Mon vieux, je vais sûrement pas me bagarrer avec un type qui tire mieux que le Cactus Kid, mais je travaillais pour Nels Haugen à l'époque, – c'est le rancher dont je viens de te parler, celui qui a été tué par le gosse – j'étais présent quand le docteur a extrait la balle et je l'ai même tenue dans mes doigts... Et, sans vouloir t'offenser, c'était du 44 !

Walt, immobile comme une statue, dévisageait son interlocuteur d'un air menaçant. Enfin il se détendit et un pâle sourire lui vint même aux lèvres.

— Tu es Melon Marks ?

— En... en personne, bredouilla le cow-boy, stupéfait. Mais comment diable ?...

La main tendue par-dessus la table.

— Walt Deacon. Un regard de conspirateur autour de lui ; et il se penche, murmurant : « Ici, on me connaît sous le nom de Fiddlefoot »

Marks bondit sur sa chaise, les yeux hors de la tête.

— Grand Dieu ! Mais il s'apaisa aussitôt pour dire d'un air futé. « Il me semblait bien t'avoir vu quelque part, mais j'arrivais pas à te situer. C'est fou ce que tu as changé ! » Il réfléchit un instant, absorbé par ses pensées, fit un geste résigné. « Bah... c'était pas une grande perte. T'étais pas le seul à vouloir la peau de Nels Haugen. »

— Mais j'ai toujours porté un 45 !

— Nels a été descendu avec un 44, affirma le têtue Marks, refusant d'en démordre.

Les sourcils froncés, Deacon soupesait l'étrange déclaration. Mais enfin, sacré bon Dieu ! c'est une histoire de fous ! Dans ce cas, je serais innocent... Et comment diable puis-je être innocent quand j'étais là, dans la cour, moi, Walt Deacon, avec la flotte qui me dégoulinait dans le cou et mon pétard encore tout chaud à la main et ce grand sagouin de Haugen étalé de tout son long dans la bouillasse ? Hein ? Si vous m'expliquez celle-là, vous êtes fortiche...

Perdu dans ses pensées, il secouait doucement la tête en signe de négation.

— Corbleu ! l'ami, explosa le cow-boy, t'as pas besoin de me croire sur parole : ç'a été sûrement consigné sur le rapport.

Deacon, alias Fiddlefoot, regardait son compagnon droit dans les yeux.

— Melon ? Tu te souviens pas, par hasard, si quelqu'un est sorti du dortoir juste avant le coup de feu ?

— On a jamais entendu de coup de feu... Pointant un index acéré vers le ciel : « Boum, ba-da-boum ! Le tonnerre arrêta pas, c'te nuit-là. »

Le tonnerre. Oui, c'est vrai... Quelle nuit ! Et la pluie battante qui éclaboussait le sol détrempé avec un bruit de cataracte. Bien sûr, un fort roulement de tonnerre aurait à la rigueur pu étouffer la seconde détonation. Mais la gâchette que j'ai pressée, le gros 45 ruant comme une mule au bout de mon bras ! Et à cet instant précis, ma main encore crispée sur la crosse, la fumée s'échappant dans toutes les directions, rabattue par la pluie et le vent, mon Haugen qui s'écroule sur le perron avec une balle en plein cœur !

Une balle calibre 44, mon petit vieux.

Alors, au moment exact où je pressais sur la détente, un autre doigt, quelque part dans la nuit zébrée d'éclairs... Et ça fait huit ans que je cavale pour rien, dans des vacheries d'endroits où le diable oserait pas montrer le bout de ses cornes.

Walt poussa un long soupir, comme quelqu'un qui, éberlué, doute de sa raison.

— Tu te rends compte de ce que ça veut dire, Melon ?

— Ça veut dire... Le cow-boy opinait avec des petits

mouvements de tête surexcités et gouailla d'un effroyable accent traînard : « Ça veut dire que dans Kiowa Valley il y a un assassin qui se les roule au soleil, bien peinard, pendant que tous les shérifs des U.S.A. te cavalent au cul. »

— Correct. Cette balle prouve mon innocence.

— Oui, mais... Une légère rougeur, le regard qui fuit imperceptiblement et la voix trop détachée : « Est-ce que tu peux prouver que tu portais un 45 ? »

Un rictus amer barra le visage boucané du hors-la loi. Même celui-là, cette vieille épave édentée, moitié cow-boy, moitié clochard, ne le croyait pas. Évidemment. Tout le monde dans la vallée du Kiowa avait eu la certitude de sa culpabilité ; et comment aurait-il pu en être autrement alors que lui-même se croyait fermement un meurtrier.

Un seul type savait la vérité – un type armé d'un 44.

L'expression amère céda la place à un large sourire franc.

— Bien sûr que non, je peux rien prouver...

Entre pouce et index d'une seule main, il roulait le papier maïs empli de tabac âcre et noir, les yeux rivés sur le papier tue-mouches qui pendait dans un brouillard bleuté. Il sourit. Il y avait autant de personnes que de mouches collées là-haut à vouloir tuer Nels Haugen. La fameuse aiguille dans la meule de foin.

— Tu crois qu'on reconnaîtrait mon museau, là-bas ?

Surpris par la brusque question, Melon Marks leva le nez. Il dévisagea son interlocuteur avec l'insistance d'un policier examinant une photo anthropométrique, fit la moue, et secoua négativement la tête.

— Ta propre mère tuerait pas le veau gras.

— Elle a jamais eu de veau gras à tuer... Walt rit comme un loup, très vite, aussitôt figé pour demander d'une voix métallique : « Comment vont mes parents ? »

— Heu... Les yeux, furtifs à nouveau. « Ils ont quitté la région. J'ai entendu dire qu'ils étaient allés en Californie. »

— Autrement dit, on les a virés à coups de trique.

Marks haussa légèrement les épaules et détourna la tête sans répondre.

Ils fumaient. Rires gras des buveurs au comptoir. Deux sang-mêlé se prennent soudain à la gorge en vociférant un flot d'obscénités, aussitôt cernés par un attroupement enthousiaste. Fumée. Calibre 44. Et après ? Cela prouvait certes son innocence à ses propres yeux, mais nullement à ceux des autres. Essayez un peu de prouver que, par une certaine nuit d'orage, huit ans auparavant, vous portiez un colt 45...

Rires. Corde.

De solution il n'en voyait qu'une : découvrir lui-même l'assassin et le démasquer. Chose plus facile à dire qu'à faire, surtout pour un

hombre qui a neuf mandats d'arrêt lancés contre lui. Comme justicier, chapeau !

Le Justicier du rio Grande. Oh ! le chouette feuilleton, en trente-deux épisodes...

Il éclata de rire.

— M... !

— Ah, ça, tu l'as dit !

Ils se versèrent à boire, avec le même regard, le même sourire. Et Walt demanda d'un ton goguenard :

— Et toi, qu'est-ce que t'es venu foutre ici ? Chercher du boulot dans un ranch ?

— Je suis sur une affaire avec des Mex, admit le cow-boy, à la fois fier et mystérieux.

Une affaire avec des Mexicains à Corrick's Crossing, cela veut dire faire passer nuitamment et en tapinois un troupeau de bétail volé de l'autre côté du fleuve, se faire payer par des bandits plus sournois et vicieux qu'un nid de vipères, et essayer de regagner le bon vieux sol américain avec une ceinture pleine d'or sanglée autour de la taille – et sa peau, sans trous, si possible.

Walt Deacon était très au courant.

Deux jours plus tard, un *paysano* vêtu de toile blanche et coiffé d'un sombrero large comme une ombrelle découvrit, en cherchant du bois mort sur les berges, le cadavre d'un vieil *Americano* aux rares cheveux grisonnants et aux jambes en cerceaux. Planté jusqu'à la garde entre ses omoplates : un grand couteau à manche de bois. Le Mexicain prit l'arme et les vêtements du mort. Il esquissa une moue en découvrant les poches vides car les habits de cow-boy, défraîchis et usés, ne valaient pas lourd. Mais, bah..., tous les *Americanos* sont habillés en cow-boys.

Au moment de cette macabre découverte, le cavalier connu sous le nom de Fiddlefoot trottaît allègrement en direction du nord, à quelque cinquante miles de la frontière, à travers un désert rouge et brûlant, hérissé de cactus-cierges.

CHAPITRE III

Tête basse, suant, bavant, un cheval fin et nerveux, sa robe grise égratignée par les ronces, les épines, amblait lourdement sur la piste rudimentaire qui épousait les méandres de la petite rivière connue sous le nom de Siesta Creek. La poussière, accumulée et mélangée à la sueur, enduisait monture et cavalier d'une épaisse couche de glaise ocre qui les faisaient ressembler à une statue d'argile. Fiddlefoot arrêta la bête au milieu d'un petit pont de bois, les sabots résonnaient sur les planches vermoulues. La boue rougeâtre se fendit d'un éclatant sourire : sept, huit gosses, tout nus, barbotaient dans l'eau limpide, leur corps blancs sur le vert épinard des herbes aquatiques. Éclats de rire. Éclaboussures. C'était là l'endroit où lui aussi s'était baigné des centaines de fois, voilà bien longtemps... Un peu plus haut il y avait un trou où l'on pouvait plonger et sous le pont nichaient les écrevisses.

Le chemin, crevassé d'ornières de boue sèche, quittait la rive pour longer la voie ferrée. Bientôt ce fut la petite gare peinte en rouge brique, le cheval se cabra en entendant le sifflet strident d'une locomotive. Une longue file de wagons à bestiaux attendait, en bordure des parcs clôturés où mugissaient les jeunes veaux.

Longhorn. Cabanes en planches, tout le long de la voie. Le chemin pierreux, bosselé, flanqué d'un talus mangé d'épineux. Le ballast, un aiguillage, des parcs à bestiaux. Belles villas des notables, des riches éleveurs : taches blanches immaculées trouant le bois de cotonniers. Encore des parcs à bestiaux.

Longhorn... Bon Dieu 1 que ça fait drôle !

La rue principale – l'inévitable *Main Street* – courait, rectiligne, entre les maisons de bois ornées de frontons factices à la peinture écaillée. Fiddlefoot s'arrêta un instant, tendu et attentif. Ici, tous les habitants avaient connu le petit romanichel à moitié nu et hirsute qui vendait des tapis de porte en porte ; les ménagères lui donnaient parfois un morceau de chocolat qu'il mangeait à la porte de derrière, sans jamais entrer dans la cuisine ; d'autres, lorgnon étincelant, lèvres pincées, tablier raide d'amidon, lui faisaient un sermon où il était question de morale et de propreté ; d'autres encore le chassaient simplement à coups de balai.

Elles tapaient des pieds comme pour faire fuir un chien.

— Veux-tu te sauver !

Un frisson lui courut dans le dos. Une fraction de seconde, il eut, réellement, envie de fuir. Si quelqu'un le reconnaissait ? Ça, mon p'tit père, y a qu'un moyen de le savoir. Et au beau milieu de la chaussée, hardi petit ! Le grand feutre Stetson rejeté sur la nuque, yeux bleus, cheveux blonds. D'un revers de manche il s'essuie le visage, pour bonne mesure : regardez-la bien ma gueule, parce que vous allez beaucoup la voir dans les jours qui viennent.

Au pas, au milieu de la rue baignée de soleil cru, chaude comme un gril.

Rien n'a changé. Les mêmes murs de planches, les boutiques aux vitrines peintes. Partout, le long des trottoirs, la rampe usée, entaillée, où l'on attache les chevaux. Et ce bon vieux saloon, *The Corral*, contre la vitre duquel il s'était si souvent écrasé le nez, éperdu d'admiration et bavant d'envie, pour apercevoir les filles en robes froufrouantes, le barman, imposant moustachu, trônant parmi l'éclat chromé de ses robinets à bière. Non, rien n'a changé. Le piano mécanique, grinçant, éraillé, joue son petit air, toujours le même, comme autrefois.

Il entre, tête haute, épaules carrées. La salle est presque vide à cette heure de l'après-midi. Seuls deux vieux briscards écoutent religieusement la ritournelle sous l'œil morne du garçon, écrasé de chaleur.

— Un bourbon, s'iou plaît...

Le bras du barman se détend tel un ressort, quelque chose fend l'air avec un sifflement de cravache. La tapette gifle le comptoir, écrasant une grosse mouche à bœufs corsetée de métal vert – noir, sang, émeraude.

— Saloperie de bestioles !

L'homme qui se fait appeler Fiddlefoot sourit : dans vingt ans, l'autre sera encore derrière son comptoir, la moustache un peu plus grise peut-être, à servir son whisky et pourchasser ses mouches. Marrant.

Son regard prenait possession des lieux ; et il s'arrêta sur une pancarte qui n'était pas là autrefois. Tiens, si, quelque chose avait changé à Longhorn.

Lettres vertes sur un grand rectangle de carton blanc.

PORT D'ARMES INTERDIT EN VILLE, DÉPOSEZ VOS
ARMES AU SALOON OU À MON BUREAU

Dan Harvey
Town Marshal

Les personnes qui ont neuf mandats d'arrêt lancés contre elles,

n'ont, en général, aucun désir de s'attirer les foudres légales, surtout pour des vétilles. Aussi l'ami Fiddlefoot qui se souvenait d'avoir eu, sous un autre nom, un semblant de camaraderie avec ledit *Town Marshal*, s'empressait de déboucler sa ceinture-cartouchière, quand, d'un geste large et paternel, le barman l'arrêta dans son élan.

— Faites pas attention... des conneries...

— Alors pourquoi que vous enlevez pas la pancarte ? demanda Walt en riant.

Tablier blanc haussa les épaules, rinçant un verre.

— Ça fait plaisir au vieux Dan...

Tiens, tiens. Autrefois, quand Harvey affichait un édit, les citoyens obéissaient.

Fiddlefoot lança une pièce d'argent sur le comptoir de bois et sortit ; il cligna des yeux dans l'aveuglante lumière. Son cheval remisé aux écuries du vieux Olsen, il se dirigea, sac négligemment balancé sur l'épaule, vers le cube de planches percé de fenêtres qui s'intitulait le *Jackson Hotel*.

« Specs » – Les lorgnons – Porter, le réceptionniste grassouillet, s'étalait comme du lard fondu devant son tableau de clés. Placide et imposant bouddha, il surveilla d'un air important l'inscription du voyageur sur un registre à allure de cahier des charges. *Barney Fiddlefoot, Texas*.

Les lorgnons étincelèrent.

— Ah ! le Texas !... Un État de bagarreurs ! commenta Porter avec un sourire entendu.

Walt lui tendit un dollar, amusé.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

Le regard du petit réceptionniste erra longuement sur la cicatrice cousue, les poings énormes et velus, alla, animé d'une lueur complice, des épaules de lutteur au colt pendu bas dans son étui. Et il se pencha pour murmurer :

— Nous avons déjà eu des Texans ici. Ils allaient au Box H.

— Le Box H embauche des hommes de main ? demanda Fiddlefoot, l'air intéressé.

Trois ranchers vêtus de velours côtelé et bottés entrèrent, parlant fort. Ils s'approchèrent de la loge. Porter s'appliqua aussitôt à polir ses lorgnons avec une attention fascinée.

— Heu... eh bien ! mister, heu... Fiddlefoot... j'espère que la chambre vous conviendra.

Le voyageur, harassé, s'endormit, songeur.

Un soleil couchant de carte postale embrasait la petite ville lorsqu'il se réveilla. Son estomac criant famine, il fit une sommaire toilette dans la cuvette ébréchée et descendit, Stetson rivé sur le crâne. Dans le hall silencieux et désert, « Specs » Porter, à demi embusqué

derrière la porte, surveillait attentivement la rue. Des cavaliers à l'allure martiale se regroupaient bruyamment sous le porche du *Corral* ; plusieurs villageois et de nombreuses femmes s'engouffraient comme poules en volière dans le bazar : *Brunner's Mercantile Store*. L'air semblait lourd d'électricité orageuse.

Rien de l'atmosphère paisible d'une petite ville qui, travail fini, chaleur tombée, s'étale paresseusement pour jouir d'une belle soirée.

Fiddlefoot regarda à droite, à gauche, d'un air intrigué. N'y comprenant rien, il haussa les épaules et hâta le pas en direction du snack-bar de Ah Sing, le vieux cuistot chinois, spécialiste des meilleurs spaghettis de la région, généreusement arrosés d'une sauce... d'une sauce !... J'en ai l'eau à la bouche rien que d'en parler.

Notre pseudo-Texan en était à trente mètres à peine lorsque surgit d'une allée transversale le *marshal* Dan Harvey. Et le policier, lentement, délibérément, avança droit sur lui.

Ça y est. Ah c'est ça qu'ils attendaient tous, Specs, les bonnes femmes, les cow-boys devant le saloon... J'ai été reconnu et ils sont allés chercher Pandore.

Les poings serrés, tous muscles bandés, le hors-la-loi luttait contre une envie folle de se défilier dans la première ruelle venue. Mais le policier était trop près ; tourner les talons sous son nez équivalait à un aveu pur et simple de culpabilité. Marche. Marche, bon Dieu ! Et fais pas cette gueule-là ! Tâche, pour une fois, d'avoir l'air normal, bien doux, tout mignon, le plus enfant de chœur possible malgré la méchante balafre, les poignets de force en cuir et le colt qui est soi-disant interdit en ville.

Silence de mort sur la rue pétrifiée.

Vingt mètres, quinze mètres... Les deux hommes se font face.

Et le fugitif, nerfs tendus à hurler, remarque, de son œil agile de lynx, de menus détails : Dan Harvey fait craquer les planches du trottoir sous sa démarche lourde, comme accablée ; ses épaules tombantes semblent crouler sous le poids d'un fardeau trop lourd.

Dix mètres...

Soudain Fiddlefoot comprend, avec un immense soupir de soulagement, que le *marshal* ne le voit même pas : il avance toujours, de son pas raide d'automate, les yeux noyés dans la graisse, fixes, comme perdus. Sa seule force de caractère, agissant ainsi qu'un mécanisme bien huilé, lui fait poser un pied devant l'autre.

Plus personne dans la rue. Pffft... envolés.

Le policier se dirige droit sur le saloon.

Fiddlefoot, sans demander son reste, rase les murs, s'efforçant malgré tout de conserver une allure désinvolte. Et il s'engouffre dans le snack-bar comme un rat poursuivi plonge dans son trou. À peine le Stetson est-il accroché au portemanteau qu'une détonation explose

dans la ville silencieuse. BA-WANG !... Un colt, constate le hors-la-loi, pivotant sur son tabouret. Et deux autres coups de feu, si rapprochés qu'ils se confondent. Sur le seuil de la souillarda, Ah Sing, plus jaune si possible que de coutume, tortille nerveusement son tablier graisseux.

Rumeur. Exclamations. Cavalcade. La ville, morte une seconde auparavant, semble s'animer par un coup de baguette magique. À travers la vitre, Fiddlefoot voit courir des chemises à carreaux, des robes couleur pastel – kaléidoscope. Coiffant son large feutre, encore tiède et humide, il sort pour se joindre à la foule. *Est-ce que j'arriverai un jour à bouffer, oui ou m... !* Des maisons, des boutiques, des rues adjacentes, hommes, femmes, enfants, visages angoissés, se précipitent vers le saloon.

Sur le perron du *Corral*, les cow-boys, accoudés à la rampe, flegmatiques, moqueurs avec une nuance de défi, regardent le corps étalé dans la poussière. Cercle des villageois. Coups d'épaules, cous tendus. « Il est mort ? » Remous. La nouvelle court de bouche en bouche, laissant une traînée d'yeux agrandis par l'horreur, de têtes consternées. « Raide. Trois balles en pleine poitrine. » Fiddlefoot se fraye un passage, gagne le premier rang, et contemple le cadavre de Dan Harvey, ruisselant de sang et les bras en croix. Dans sa main crispée, son revolver, inutilisé – et qui ne serait jamais plus utilisé.

Un brave type, Dan. Et un sacré bon tireur, dans son temps. Grave, le regard lointain, Fiddlefoot rêvait. Eh oui, un jour ou l'autre, tôt ou tard, les meilleurs finissent ainsi : sang et poussière.

— Qui l'a descendu ?

— C... c'est des brigands du Box H... Le villageois en blouse d'épicier à qui il s'était adressé en bégayait d'émotion. « Dan leur a ordonné de quitter la ville après la corrida chez le sellier : ils avaient mis sa boutique à sac, brisé toutes les vitres, ces voyous ! Au lieu de partir, ils se sont retranchés dans le *Corral*. Dan allait avoir une explication avec eux quand ce type, cette crapule qui se fait appeler Cheyenne, est sorti et lui a lancé un défi. Il n'y avait rien à faire. Dan n'était plus de force, trop vieux... » Il soupira, les yeux embués. « Bon Dieu ! il a même pas pu en tirer une ! »

— Et ce Cheyenne, il s'est débiné ? demanda Fiddlefoot.

— Débiné ! Grand Dieu non !... Le villageois haineux cracha en direction du saloon. « Il est là, avec toute sa bande de bons à rien, en train de se foutre de notre gueule ! » Il hochait la tête comme quelqu'un qui doute de sa raison. « Eh bien ! maintenant, on peut dire que Micky Lopez est le grand caïd. »

— Micky Lopez ! s'écria Fiddlefoot, intrigué.

Passa devant ses yeux la vision fugitive d'un jeune dandy, coléreux, tête brûlée, aussi cruel qu'il pouvait être tendre : le fils du

propriétaire du Bar L, un ranch de moyenne importance.

— Micky Lopez travaille pour le box H ?

— Ouais. Il a épousé Hilda Larsen, la nièce de Nels Haugen. Les deux ranches ont fusionné après la mort du père Lopez.

— Pourquoi embauche-t-il des mercenaires ?

Le villageois examinait son interlocuteur d'un air soupçonneux.

— Vous... vous en êtes un ?

— Seigneur, non ! Je suis de passage. Cow-boy.

Les lèvres du petit homme en blouse se pincèrent en un ironique sourire : balafre, poignet de force, colt à la crosse polie et noircie par l'usage...

— Hum... Enfin ! Nels Haugen était un bouledogue qui mordait tous ses voisins mais Lopez est un serpent à sonnettes qui les étend raide mort. Il est hanté par une idée fixe : régner en dictateur sur toute la vallée du Kiowa.

Fiddlefoot digérait ces étranges nouvelles lorsqu'un homme grand, sec comme une trique et au visage en lame de couteau fendit la foule avec autorité. Il portait un tablier écru de commerçant, avait ses manches de chemise relevées et un crayon fiché derrière l'oreille. Ses yeux noirs brillaient d'intelligence calculatrice. Fiddlefoot reconnut instantanément Al Brunner, propriétaire du bazar et de presque toutes les maisons de Main Street. Malin, arriviste, dur en affaires comme dans la vie. Mais énergique. Un certain type de l'homme d'action.

— Qui a tué Dan ? demanda-t-il.

Il aboya la question comme un commandement militaire.

— Cheyenne, répondirent plusieurs voix.

Brunner, aussi droit qu'un piquet devant le cadavre affalé, se grattait le menton, visiblement peu ému mais ennuyé. Un murmure courait sur la foule, dominé par quelques protestations indignées.

— Y a plus de loi à Longhorn, maintenant...

— Y en a jamais eu beaucoup...

— Un vieux *marshal*, c'était tout de même mieux que pas de *marshal* du tout...

Un colosse barbu à allure de pirate, ceint d'un tablier de cuir de forgeron, lança d'une voix tonnante :

— Ça y est : c'est le Box qui gouverne, maintenant. Toute cette racaille va mettre la ville à feu et à sang. Je vous donne pas un mois pour qu'ils aient chassé tous les honnêtes citoyens de la région. Longhorn va devenir un village fantôme, un de ces repaires de brigands comme il y en a sur le rio Grande.

Brunner avait déjà jaugé la situation. Ses yeux vifs d'écureuil couraient sur la population rassemblée.

— Tod a raison. Si nous ne les arrêtons pas maintenant, nous sommes cuits. J'ai les armes au magasin et des munitions en pagaille.

Allons-y, les gars ! Débarrassons-nous de ces voyous une bonne fois pour toutes.

Le murmure s'amplifia, franchement désapprobateur ; les hommes s'écartaient en traînant les pieds et évitaient le regard de Brunner. Aucun de ces braves bourgeois ne semblait enthousiaste à l'idée d'une bataille rangée contre les mercenaires.

Fiddlefoot hochait la tête, stupéfait.

— Mais enfin... vous allez tout de même pas laisser ce Cheyenne rentrer tranquillement chez lui après avoir tué votre *marshal* ! Y a pas un seul d'entre vous qui a assez d'estomac pour lui faire face ?

Silence. Et Brunner pivote, dur, cassant.

— Et toi, étranger ? Tu l'as, l'estomac ?

CHAPITRE IV

Un éblouissant sourire fait face au regard hostile.

— Bien sûr. Fiddlefoot se frottait le ventre en rond avec la paume. « Jamais eu d'ulcères... »

Brunner examinait l'étranger en silence ; ce qu'il vit dut lui plaire car son expression belliqueuse se mua promptement en une de sympathie bourrue.

— On est tous derrière toi, grogna-t-il. Et, se retournant vers ses concitoyens, il aboya : « Venez au magasin, je vais distribuer les armes. » Il s'élança, rapide, à grandes enjambées nerveuses, suivi par des pas traînants et des dos voûtés. Il se frottait les mains. « Enfin... Heure de la vérité... Hacher tous ces chenapans, chair à pâté ! Ah ! ça oui ! purée ! marmelade ! Pas un survivant, ah ! ça non ! Aligner les cadavres dans la rue principale, les laisser trois jours, pour l'exemple ! Heu... deux jours, à cause du soleil. L'odeur... Il faut un exemple exemplaire ! Mais ne pas risquer une épidémie. Ah ! ça non I... »

Fiddlefoot, riant, avait du mal à le suivre.

— C'est peut-être pas indispensable de mobiliser toute la population pour arrêter Cheyenne.

Le commerçant stoppa net comme un chien de chasse. Il regarda le grand cow-boy droit dans les yeux et déclara en articulant bien les syllabes.

— Mon garçon, Cheyenne n'est pas un *homme* à se laisser conduire gentiment en prison.

— Qui parle de le mettre en prison, rigole le hors-la-loi. Et, haussant les épaules, il écarte les bras en large signe d'impuissance. « Je suis pas un flic. »

Demi-tour... droite ! Brunner fonce sur le cadavre qu'on s'apprêtait à charger sur une civière ; il enlève de la chemise du mort l'étoile de laiton, en essuie une tache de sang, et l'épingle triomphalement sur le gilet de Fiddlefoot, estomaqué. *Seigneur ! me v'là poulet !*

Walt Deacon, *marshal* de la ville de Longhorn. Quelque part en enfer, j'en connais plusieurs qui doivent doucement se marrer...

Le nouveau représentant de la loi se baissa pour ramasser une poignée de sable. À la stupéfaction de l'assistance, il polit son étoile

jusqu'à ce qu'elle fût de l'or aux derniers rayons du couchant. Au beau milieu de la rue, jambes écartées, mains au fond des poches, curieusement invisible de tous sauf de Fiddlefoot, un petit romanichel sale et pouilleux riait.

Maintenant du petit doigt il fait jouer son colt qui glisse dans l'étui graissé comme une anguille entre les herbes visqueuses.

— J'ai besoin d'un type pour me garder par derrière, demande-t-il de la voix neutre d'un mécano demandant qu'on lui passe une clé anglaise.

— Voilà.

Un long gaillard fait un pas en avant. Son torse cylindrique s'étire comme un tronc de peuplier. Taille de guêpe, ceinture-cartouchière à peine retenue par les os étroits des hanches. Il se dandine, semble gêné par ses bras de singe. Les effluves qui émanent de sa personne et de ses vêtements rapiécés attestent d'une hostilité irréductible pour l'eau sous toutes ses formes.

Deux doigts aux ongles noirs touchent le bord d'un vieux Stetson cabossé.

— Pecos Pete. Personne te tirera dans le dos.

Fiddlefoot, un pâle sourire aux lèvres, examine le visage cuit, ridé comme une pomme sèche ; la chemise, déchirée, grasse au cou et aux aisselles ; les blue-jeans décolorés ; les bottes, dix fois recousues, vingt fois trouées.

— Itinérant ?

Pecos Pete se casse en deux dans un salut théâtral.

— Chevalier du Trimard.

Leur poignée de main est solide.

Le grand chapeau rabattu sur les yeux contre les rayons obliques d'un soleil couchant couleur de braise, le nouveau *marshal* se détache du groupe. Il avance. Tout seul, embrasé de lumière. Au beau milieu de la chaussée, sur la poussière rouge. Son ombre s'étire, gigantesque.

Silhouette nimbée de reflets dorés. Éclat aveuglant de l'étoile. — Vitre sur une façade.

Les villageois s'égaillent prestement ; seul demeure Pecos Pete, nonchalamment appuyé contre la colonne de bois peint d'un porche, les pouces posés sur sa cartouchière.

Sur le perron du saloon, les hommes du Box H s'écartent discrètement d'un individu d'aspect patibulaire qui demeure seul en haut des marches, ricanant dans sa moustache à la gauloise dégoulinante de bave jaunâtre.

— Cheyenne ?

— On dit *Monsieur* Cheyenne quand on est poli.

Un éblouissant sourire de jeune premier.

— Faudra dire ça au directeur du pénitencier. Il préviendra les

gardiens.

Deux petits yeux porcins se plissent vicieusement dans la face huileuse mangée de barbe noire. L'*hombre* qui se fait appeler Cheyenne descend sur la première marche, ce qui le place en pleine lumière. Un gorille. Hideux et menaçant, il renifle comme un fauve acculé. Son sombrero mexicain, rejeté sur la nuque, l'auréole d'un disque noir. Son torse en barrique fait éclater une chemise de travail bleue, presque incolore à force de lessives et dont les manches ont été grossièrement coupées à grands coups de ciseau. De ces loques frangées sortent deux bras velus, de la dimension des cuisses d'un homme normal. Un ventre gorgé de bière déborde largement sur le pantalon ; sa braguette est ouverte. De l'échancrure du col, des manches, par les coutures craquées, les boutons arrachés, par toutes les ouvertures, sort une forêt de poils longs et noirs, véritable fourrure animale.

L'*hombre* lève comiquement une jambe et grogne avec un bruit de moteur à explosion.

— V'là pour le directeur du pénitencier... Il descend une autre marche, éclate d'un rire diabolique, tonitruant, qui soudain s'arrête net. Et Cheyenne hurle : « ET V'LA POUR TOI ! »

Éclairs jaunes ! Explosions étourdissantes ! Fumée opaque. Odeur de poudre. Deux revolvers, vifs comme la foudre, ont bondi ensemble dans les mains entraînées. Fiddlefoot, en vieux routier, ne s'était pas laissé tromper par le rire gras. Les yeux. C'est les yeux de l'adversaire qu'il faut toujours surveiller.

Ombres noires dans l'âcre fumée – démons au sabbat.

Fiddlefoot tire, tire, deux longs traits de flamme. L'ombre en haut des marches ne semble pas avoir bougé. Et elle ne tombe pas... Le silence, après la fusillade, est oppressant. Un chien aboie, au loin. Pecos Pete crache sa chique qui s'écrase au sol avec un bruit de serpillière sur le pavé. Fumée. Rien ne bouge. Le justicier, tendu, intrigué, revolver braqué, le doigt crispé sur la gâchette. Une bouffée de brise dissipe le nuage de poudre opaque...

L'*hombre* est debout. Les yeux au ciel, la langue hors de la bouche. De quatre trous dans son poitrail s'écoulent, ainsi que des robinets, des jets rouges et filiformes – une outre percée de balles, qui doucement se vide. Bloqué sur deux jambes aussi larges et solides que des colonnades de marbre, ce mort, debout, offre un spectacle grand-guignolesque qui vous glace les moelles.

Il reste là une minute qui semble un siècle, à regarder le vide de ses yeux globuleux de poisson mort.

Et il s'abat enfin du haut du perron comme un chêne foudroyé, faisant trembler la maison sur ses assises.

Pecos Pete siffle les premières notes sautillantes de : *Oh Suzanna !*

Un remous agite les cow-boys qui n'en croient pas leurs yeux. Fiddlefoot s'approche d'eux, souriant, fort décontracté d'apparence, mais le doigt sur la détente et l'œil aux aguets. *Oh ! Suzanna ! why don't you cry for me...*

L'étoile de laiton luit comme un soleil.

— Allons, les gars... Je vous laisse le choix : Ou vous déposez les armes, ou vous quittez la ville.

Murmures. Grognements de sangliers. Le meurtre brille dans toutes les prunelles. L'air allègre que siffle le joyeux Pecos Pete ralentit imperceptiblement. La tension est presque intolérable. La moindre étincelle... et la ville saute aussi sûrement que par l'explosion de dix tonnes de dynamite.

— Allons... décidez-vous !

Indécis, ils s'interrogent du regard. Puis leurs yeux fureteurs, mobiles comme ceux des chats sauvages, se posent tantôt sur le petit trou noir braqué sur eux, tantôt sur l'énorme carcasse du redoutable Cheyenne – *l'homme* !

Dix doigts crasseux débouclent lentement les ceintures-cartouchières. Mâchoires serrées, têtes basses, les mercenaires accrochent leurs armes sur la rampe de bois du perron.

I come from Alabama, with my banjo on my knee...

En file indienne, ils rentrent dans le saloon.

Fiddlefoot se tourne vers le siffleur. D'un geste il lui désigne les étuis à revolver ; puis, d'un coup de pouce, le bureau du *marshal*. Pecos Pete a compris ; il arrive, dégingandé, rafle les armes avec un clin d'œil complice.

Il s'éloigne, chargé comme un baudet, craquant de toutes ses articulations.

I'm going to Louisiana, my true love for to see...

Le nouveau policier emboîte le pas aux cow-boys, pénètre à leur suite dans le bar. La porte à double battant se referme sur un silence de mort. Les hommes se dispersent dans la salle ; plusieurs s'asseyent aux tables ; un petit groupe de cinq se dirige vers le comptoir où le barman leur tend promptement une bouteille. Les conversations reprennent, timidement au début ; enfin un premier éclat de rire détend un peu l'atmosphère.

Fiddlefoot s'approche du comptoir ; l'un des buveurs se tourne à demi, un sourire désabusé aux lèvres.

— Sans mon flingue, j'ai l'impression d'être à poil... Le sourire s'accentue et, d'un mouvement du menton, désignant l'étoile : « On l'arrose, *marshal* ? »

Fiddlefoot découvre sa double rangée de dents éblouissantes et s'accouda au bar ; instantanément, un verre jaillit devant lui. Il connaissait ce type d'homme : téméraire, totalement irresponsable,

fruste. Déchaîné, aussi bien pour abattre un labreur de forçat que pour se bagarrer, boire, ou troussez les filles. Ils pouvaient rire avec vous, et vous tuer la seconde suivante. Si le contraire eût été possible, ils l'auraient fait aussi allègrement. Tueurs, certes ; mais curieusement honnêtes, selon leur code assez particulier. La vie n'était pour eux qu'une partie de poker, longue ou courte, où l'on perdait le paquet avec la même insouciance que l'on ratissait le gros lot : en buvant un bon coup et en rigolant bien fort. – Et si l'on ne pouvait plus ni boire ni rigoler ? Alors les copains le faisaient pour vous. *Yaaaaaaa – Hou !*

Quand deux *hombres* buvaient ensemble, ils enterraient la hache de guerre – jusqu'à la prochaine rencontre.

— Ben mon *lieux* !... Où c'est-y que vous avez appris à tirer, *marshal* ?

— Sur la frontière... Sur les deux rives du rio Grande... Corrick's Crossing...

Les autres jugeaient en connaisseurs, ils échangeaient des regards d'intelligence. Le nouveau *marshal* était le genre de gaillard avec qui il est préférable d'être copain...

Mais voilà l'ami Pecos Pete. Tiens, il ne siffle plus. Et qu'est-ce qu'il fabrique avec son vieux revolver militaire pendu le long de la cuisse ? Il devrait savoir que ce n'est pas le moment de donner le mauvais exemple, au risque de réveiller des rancœurs.

Son long corps anguleux s'affale sur le comptoir, à côté du policier, et il murmure entre ses dents :

— Fais gaffe dehors !

Mais tous les regards sont braqués sur lui. Les tueurs attendent, impassibles. Fiddlefoot n'a pas le choix.

— Ton revolver, Pete ?

Le vagabond se désarme en regardant anxieusement la porte, puis son ami de rencontre. Le message est compris. Fiddlefoot se glisse négligemment entre les tables, gagne la porte de biais, sans s'offrir comme cible.

D'un magistral coup de pied, il rabat le volet de bois. Mais à la place du formidable claquement d'une lourde porte heurtant le mur, on entend un choc sourd et un grand cri. Fiddlefoot bondit comme un puma. D'un terrible coup de botte en plein visage, il relève l'homme plié en deux. Un coup de crosse sur le crâne, pour bonne mesure. Et, prenant son élan, le policier, volant tête la première dans l'estomac du cow-boy, le catapulte à travers la rampe qui éclate sous l'effet du choc. L'homme, tel un boulet, décrit une longue trajectoire avant de s'abattre lourdement au milieu de la chaussée. Il glisse encore trois bons mètres dans la poussière, ramassé sur lui-même, le front ouvert et le ventre en compote.

C'était un des cavaliers du Box H qui avait assisté de loin à la

scène et n'acceptait pas la défaite. Embusqué derrière la porte, il s'était vite tapi dans un coin d'ombre en voyant arriver Pecos Pete, mais n'avait pu échapper à son regard d'aigle.

Fiddlefoot descend paisiblement les marches. Le cow-boy, sa glissade terminée, gît inerte, face dans la poussière. Le policier, alerte, tourne autour de lui sur la pointe des pieds, danse de puma autour d'une proie abattue mais encore vivante. Soudain, son pied part avec la vitesse foudroyante d'un serpent lové, écrase le poignet immobile...

Fiddlefoot cueille le revolver entre les doigts crispés : l'adversaire est neutralisé.

— Sale brute !

Poings sur les hanches. Les yeux : des fusils. La jeune miss qui venait d'articuler ces fortes paroles se tenait cabrée tel un naja prêt à frapper, chaque pouce de ses 1,58 m dressé pour le combat. Châtain et rose, elle était vêtue d'une robe quasi monacale en cotonnade grise, col officier jusqu'au menton percé d'une fossette, jupe sur les orteils. Un comique petit bonnet carré de quakeresse emprisonnait ses cheveux sagement torsadés en un sévère chignon. Plusieurs livres scolaires coincés sous son bras firent soupirer Fiddlefoot.

Seigneur ! l'institutrice ! Y me manquait plus que celle-là sur le paletot !

— Ma'ame, expliqua-t-il d'un ton patient, ce brigand voulait m'assassiner.

La bouche en cœur, les sourcils froncés.

— Ce n'est pas une raison pour frapper un malheureux homme à terre ! C'est très lâche, ce que vous faites là... Non mais en voilà des mœurs de chiffonnier ! Vous auriez pu le tuer.

Le cow-boy assommé remua faiblement en grognant comme un porc ; Fiddlefoot sourit.

— Soyez tranquille ma'ame. Rien n'est plus dur à tuer qu'un chien enragé.

La bouche pincée, les yeux au ciel. Et un grand haussement d'épaules. Elle poussa un soupir exaspéré, se pencha sur le vaincu avec une sollicitude toute maternelle.

— Grand Dieu ! Allez vite chercher le docteur !

Fiddlefoot, très décontracté, se dirigea à longues enjambées paisibles vers une citerne proche, remplit d'eau son Stetson jusqu'à ras bord.

— Voilà le docteur qu'il lui faut.

SPLASH !!!...

Le forban se réveille en sursaut, suffoqué, patauge ainsi qu'un canard dans la boue rouge.

— Tiens ! Il vit encore ! commente le *marshal* avec un sourire de jeune premier.

La jeune institutrice le foudroie d'un regard méprisant et homicide. Elle tourne les talons, fait un grand pas hors de la boue, levant sa jupe entre deux doigts pincés. Soudain elle se fige, pointe un index acéré en direction de Cheyenne, affalé au bas des marches comme un sac de pommes de terre.

— Et celui-là ? E... est-il... *intoxiqué* ?

— Très intoxiqué, répond Fiddlefoot, glacé.

Elle regarde longuement les deux corps étalés ; puis, d'un air suprêmement dédaigneux, l'étoile étincelante.

— Peuh... Joli *marshal* que nous avons là !

Fiddlefoot sort tranquillement son revolver, vérifie le barillet. Un voile d'inquiétude ternit le regard noir de la jeune femme. Un sourire engageant... Et sans viser, de la hanche, il envoie une balle qui fait éclater le crâne du déjà très mort Cheyenne.

Les bras au ciel, l'institutrice s'enfuit au galop en poussant des cris d'orfraie.

Stetson en arrière et riant aux éclats, Fiddlefoot se dirige vers *Brunner's Mercantile Store*.

CHAPITRE V

Hunting Brunner, son éternel crayon derrière l'oreille, trônait dans son bazar où s'empilaient dans tous les coins et reposaient, rangés, étiquetés, sur de longues rangées d'étagères, tous les objets et ustensiles imaginables, depuis le caleçon long en interlock jusqu'à la charrue complète et montée. Des oreillers recouverts de toile rayée et des couvertures rudes et poilues grimpaient en pyramide jusqu'au plafond ; armes bleutées, outillage, rouge, bleu, au manche de bois verni ; au centre de la boutique, une vitrine en forme de lourde table offrait aux regards des visiteurs de la bijouterie fantaisie, du parfum « de Paris », et des portefeuilles, des porte-monnaie de fabrication indienne artisanale. Odeur de café, de fromage et de pétrole.

Le commerçant introduisit son visiteur dans un petit bureau adjacent, presque entièrement occupé par une table croulant sous la paperasse et un poêle rond comme une pipe rhénane.

— Assieds-toi, mon gars... Il se frottait les mains, affable, familier, examinait son policier-phénomène avec une curiosité non dissimulée. Enfin il prit place sur un fauteuil à pivot capitonné de cuir marron. Se raclant la gorge et d'un air important : « La ville de Longhorn te doit une fière chandelle, mon vieux... mon vieux... »

Une courbette humoristique.

— Fiddlefoot.

— C'est pas un pétard que tu portes dans ton étui, Fiddlefoot : c'est la foudre et le tonnerre !

— Vieille habitude des orages... Un pâle sourire errait sur le visage bronzé du hors-la-loi ; il regardait son interlocuteur d'un air absent, lointain. Décrochant son étoile, il la posa au milieu du bureau – reflet d'or sur les factures.

« Et voilà, mister... le boulot est fini, je démissionne. »

Brunner, la tête dans ses mains, réfléchissait.

— Cow-boy ? demanda-t-il.

— Ouais.

Un bref silence. Et la voix tranchante de l'homme habitué à donner des ordres, à organiser :

— Les ranches payent trente dollars par mois, nourri, logé. Micky paye ses mercenaires cent dollars. Longhorn paye son *marshal*

cent cinquante dollars. Intéressé ?

Sur le coup, Fiddlefoot n'en crut pas ses oreilles. Il était revenu au pays pour découvrir le meurtrier de Nels Haugen ; il lui fallait une excuse quelconque pour demeurer dans la région sans éveiller les soupçons ; et qui pouvait fureter à loisir mieux que le *town marshal* ? Mais son sourire se figea aussitôt : si l'on faisait une petite enquête sur son passé...

Tout naturellement, il cessa de tutoyer le commerçant.

— Vous voulez dire être nommé officiellement ?... par le shérif du canton ?

— Bien sûr.

— Heu... je vous remercie beaucoup, *sir*. Mais, voyez-vous... Il se dandinait d'un pied sur l'autre, souriait niaisement, l'air horriblement gêné. « Les shérifs ne prennent pas n'importe qui... y en a qui font les difficiles ! Mon passé... » Il tournait son chapeau entre ses doigts comme un écolier fautif devant le directeur.

Brunner riait sous cape.

— Je comprends, Fiddlefoot... Il ne faut pas être très malin pour se douter qu'un bonhomme balafré de la bouche à l'oreille et qui joue du colt comme un nègre du banjo n'est pas exactement un premier communiant. *Or monsieur Hunting Brunner est très malin. Encore un de ces gaillards pour qui l'air du Texas ou du Nouveau Mexique est devenu malsain... Moi, ça ne me regarde pas.* Il rassura promptement l'inquiétant cow-boy. « Jack Farley, notre shérif, ne cherchera pas la petite bête, sois tranquille. » Une expression de suffisance passa sur ses traits. « Quand je mets mon poids dans la balance, mon vieux, elle penche de mon côté. »

Soupir.

— Y a des types qui ont un passé assez lourd mister.

— Moins lourd que moi... Il lui tendit l'étoile et la main droite largement ouverte. « Cent cinquante tickets par mois, ça colle ? »

Ils se serrèrent chaleureusement la main.

Cinq minutes plus tard, les clés de la prison tintant au fond de sa poche, le nouveau *marshal* de Longhorn dévorait une pleine soupière de spaghettis ruisselants de sauce odoriférante et mordorée, sous l'œil morne d'un petit homme malingre, assis sur le tabouret voisin. Les paupières de l'inconnu semblaient lourdes de fatigue dans un visage jaune aux traits tirés. Vêtu d'un complet noir fripé, il était affalé sur le comptoir dans l'attente de sa commande, serrant entre ses pieds une vieille trousse médicale.

Fiddlefoot l'observait à la dérobée entre deux aspirations de spaghetti long comme un ver solitaire. *Doit être le nouveau toubib, l'était pas là de mon temps...*

— Vous avez eu une rude journée, docteur ? demanda-t-il,

aimable.

— Rude ?... Tuante ! Harassante ! vous voulez dire, mon ami... Il se passa la main sur les yeux, sourit faiblement comme pour s'excuser, et se présenta : « Rinkler : médecin, vétérinaire, pharmacien, charcutier, un peu sorcier... Faut être tout à la fois dans cette sacrée vallée du Kiowa. Depuis ce matin cinq heures, je cours entre une jambe cassée, une rougeole, trois accouchements : Mrs Morgan, à Rattlesnake Creek ; Cléopâtre, la vache des Stutton et Lulu, la jument grise. Comme si tous ces braves gens ne pouvaient pas avoir leur veau bien tranquillement ! Toujours des complications ! » Il ricana, but une gorgée de café brûlant. « Enfin... c'est le métier. » Et, faisant soudain face au policier, plein de sympathie. « Vous aussi, mon vieux, vous avez vos problèmes. Entre les deux, je crois que je préfère encore les miens. Être *marshal* de ce satané trou n'est pas rigolo tous les jours. Ici, vous tombez de Charybde en Scylla : si vous êtes assez fort pour mater la racaille, vous allez terroriser les braves bourgeois ; et si vous vous montrez bien mignon pour faire plaisir aux bourgeois, la racaille va vous envoyer directo au cimetière. » Il leva sa tasse fumante. « À la bonne vôtre... »

L'image d'une petite furie, rouge de colère dans sa stricte robe grise de puritaine, se concrétisa avec une précision inquiétante devant les yeux de Fiddlefoot qui murmura : « Ouais... j'vois ce que vous voulez dire. »

Rinkler s'étira en bâillant comme un passe-boule.

— L'évolution d'un village du Far West se fait en trois phases distinctes, poursuivit le petit médecin. Primo : cinquante cow-boys, mille caisses de whisky et dix putains – ça marche comme sur des roulettes. Secondo : trente cow-boys, cent caisses de whisky et cinq putains d'un côté ; soixante bourgeois, cent caisses de bière et vingt bigotes de l'autre – ça barde ! Tertio : cent bourgeois, cent bigotes et de la flotte – rien ne va plus ! Pour l'instant, nous en sommes ici à la phase deux. Quand nous arriverons à la troisième, il sera temps pour votre serviteur de foutre le camp. Il leva encore une fois sa tasse de café. « Aux putains ! »

Fiddlefoot eut l'impression qu'il allait bien s'entendre avec le docteur Rinkler – Doc Rinkler.

*

* *

Alors que les premières ombres de la nuit voilaient la petite ville de Longhorn, ces dames du Cercle de la Couture convergeaient en rasant les murs vers la maison de Mrs Brown, la digne épouse du non moins digne sellier et présidente de cette importante organisation. Car, ce soir-là, se tenait le meeting bimensuel du Cercle, événement social que pas une femme *comme il faut* n'eût voulu manquer.

Le quartier résidentiel, calme, aéré, semblait aux antipodes de la turbulente Main Street. En fait, deux cents mètres les séparaient. Les coquettes villas peintes en blanc immaculé s'alignaient, toutes pareilles, entourées d'une plate-bande de gazon tondu et bordées de trottoirs de bois propres et bien entretenus. Ici, seul troublait le silence du soir le craquement furtif d'un fauteuil à bascule sous un porche ou les pleurs d'un bébé. Les arbres en fleurs embaumaient.

Initialement créé, comme son nom l'indiquait, dans un but de couture, le club, avec l'accroissement de la population femelle du bourg, avait dégénéré en un organisme mi-politique, mi-social, où l'on discutait de tout sauf de fil et d'aiguille. À l'époque de notre histoire, la question à l'ordre du jour était la suppression d'une certaine maison... de La Maison... enfin de *cette maison*...

— ... qui est la honte de notre ville ! enchaîna miss Agatha Tomkins, en lançant, de fureur, son quatrième morceau de sucre dans sa tasse de thé.

Nouvelle arrivante au sein de la petite communauté, miss Agatha Tomkins n'en était pas moins une des plus enthousiastes à brandir l'étendard de la réforme. Ce soir-là, particulièrement déchaînée, elle semblait bouillir de colère.

Ladite maison, honte, depuis des temps immémoriaux, de toutes les petites villes respectables, alimentait régulièrement nos vertueuses couturières en commérages qui, sans elle, se seraient bornées aux classiques indiscretions sur le membre absent. Mais avec le meurtre de Dan Harvey, ces dames étaient gâtées...

Des dents de souris grignotaient avidement le cake, une gorgée de thé pour faire passer, et vingt langues de pie, débridées, caquetaient avec passion. Le nouveau *marshal* était, personne ne s'en étonnera, l'objet de la conversation.

— Quelle homme, ma chère !... Il joue du revôôôlver avec une élégance !...

— Et cette cicatrice bleue sur sa joue... Oh ! c'est effroyablement délicieux !

Ces dames se tortillaient sur leurs chaises avec des mines de pensionnaires regardant des photos cochonnes. Dans l'ensemble, l'intervention énergique du reître blond était hautement approuvée.

Seule miss Agatha Tomkins, l'institutrice, pianotait sur un genou d'un air excédé pendant que, de l'autre main, elle tenait sa tasse de porcelaine à hauteur de son épaule, et assez éloignée du buste, ainsi que cela se fait à Boston. Bien qu'aucune des honorables commerçantes n'eût osé l'admettre, la jeune et jolie miss Tomkins les agaçait un peu avec ses manières de citadine et un certain air de supériorité, d'ailleurs parfaitement inconscient. À l'unanimité, certes, on louait hautement sa valeur professionnelle et morale. Mais Mrs

Makepeace, rude épouse de pionnier aux cheveux grisonnants et mère de treize enfants, avait confié à son mari un soir sur l'oreiller : « Je te la collerais six mois à la ferme pour lui faire perdre ses grands airs. »

La voix acide de miss Tomkins trancha dans le gazouillis comme un fil dans du beurre.

— Je propose que le Cercle de la Couture de Longhorn envoie une pétition au shérif de notre canton, dénonçant la bestialité de ce... de ce spadassin, et exigeant la nomination au poste de *marshal* d'un homme plus mûr et plus policé.

Silence. Stupéfaction. Tous les regards se tournèrent vers l'institutrice, impavide et raide comme la justice. Les lèvres pincées, elle posa délicatement sa tasse sur un guéridon verni, prenant soin de glisser sous la soucoupe un napperon brodé ; puis elle chassa avec méthode les miettes de cake de sur ses genoux et lissa sa robe ; alors seulement, elle raconta l'*é-pou-vantable* histoire.

— ... bourrait lâchement de coups de pied un malheureux homme à terre... ensuite, oh ! ensuite !... Ce loup sanguinaire à face humaine a...

Ces dames étaient atterrées. Seule l'énergique Mrs Makepeace approuva en son for intérieur cette manière radicale de traiter les ivrognes. Miss Tomkins terminait sa déposition, claire et logique comme un cours de grammaire, quand, sans que, dans le feu du discours, personne l'eût entendu entrer, Doc Rinkler fit irruption dans la pièce.

Ces dames faillirent tomber à la renverse.

— Excusez-moi de vous interrompre, *ladies*, dit le docteur avec un bon sourire. Il se tourna vers une opulente matrone en robe mauve, coiffée d'un parterre fleuri. « Je venais juste pour prendre des nouvelles des enfants, Mrs Brown ? »

— Ils se portent à merveille, la fièvre est tombée. Merci. Merci, docteur, susurra la maman d'une voix sucrée.

— Parfait... Il toussota et fit face à la redoutable institutrice. « Oh... j'ai entendu votre récit, miss Tomkins. Il y a une chose que vous ne savez pas. »

— Ah... Et quoi donc.

— Ce Cheyenne, votre « ivrogne », il était déjà mort. C'était lui l'assassin de Dan Harvey.

Cette révélation ne parut pas beaucoup modifier l'opinion de miss Tomkins. Elle fit simplement la moue et parut plutôt vexée d'être reprise ; intérieurement, mais sans le laisser paraître, elle éclatait de fureur contre ce sauvage, coupable d'une plaisanterie de mauvais goût qui la couvrait, elle, Agatha Tomkins, de Boston, Massachusetts, de ridicule.

Elle remâchait sa rancœur, le docteur faisait ses adieux, quand

une détonation fit sursauter le petit groupe. Aussitôt après, une fusillade nourrie crépita en direction de Main Street.

Miss Tomkins, debout, blanche comme un spectre, le doigt levé dans un grand geste prophétique, déclama théâtralement :

— Écoutez, mesdames ! C'est ce monstre qui répand encore le sang !

CHAPITRE VI

Une vieille loi orale, non rédigée en décret mais scrupuleusement observée de part et d'autre, stipulait que les dames de la bonne société ne devaient point se montrer dans Main Street après le coucher du soleil ; en échange de quoi les « créatures » demeuraient rigoureusement invisibles pendant la journée. Ségrégation.

Mais, le soir du meeting, cette fusillade impromptue fut la fameuse goutte qui fait déborder le vase. Miss Tomkins vit là l'occasion inespérée de prouver aux yeux de tous et de façon éclatante l'ignominie du nouveau *marshal*. Aussi, la flamme de la foi brûlant au fond de ses prunelles, elle s'élança hors de la maison et disparut en courant dans la nuit. On entendit longtemps ses petits pieds claquer les planches du trottoir.

Au coin d'une allée bordée d'ateliers et de remises croulantes, la téméraire institutrice s'arrêta, le cœur battant : au bout des cabanes, à cinquante mètres à peine, l'horrible, la maudite Maint Street resplendissait de tout son vice étalé. Lumière crue des lustres à pétrole, des réverbères à acétylène. Cris, rires, blasphèmes. Une femme soûle pousse dans un bar sa longue clameur hystérique. Un groupe de cavaliers dévalent au grand galop la chaussée en poussant des glapissements d'Indien, enveloppés d'un épais nuage de poussière. Et toutes les portes ouvertes vomissent les notes sautillantes des pianos mécaniques...

Rasant les murs, miss Tomkins s'approche, humant l'air comme un rat. Embusquée dans l'ombre protectrice d'un entrepôt en planches imbibées de créosote, elle risque un œil. Sa tête effarée se tourne, à droite, à gauche, pour scruter l'avenue de la Débauche. Très déçue de n'y point voir le *marshal* hirsute et balafré déchiétant à belles dents des cadavres humains sanguinolents, elle s'apprête à prudemment battre en retraite quand des voix masculines avinées la font se plaquer au mur, la gorge nouée. Deux silhouettes aux jambes en cerceau bouchent l'étroite allée, titubent, tangent d'un mur à l'autre. Une bouteille étincelle dans la pénombre. « Bon dieu de m..., Shorty, file-moi un coup à boire », larmoie une voix pâteuse. L'ivrogne tend le whisky à son compagnon qui boit longuement au goulot, renversé en

arrière, la bouteille presque verticale. Plaisanteries grasses. Jurons. Les deux compères semblent danser dans la nuit.

Miss Agatha Tomkins, paralysée de terreur, plaque au mur ses formes rebondies.

Une bouteille, un paquet de cibiches et une pépée bien roulée, j'en demande pas plus pour passer la soirée...

La voix éraillée braille une effroyable chanson de salle de garde ; le camarade approuve d'un ton convaincu.

— J'ai le whisky, t'as les cibiches, mais, vingt dieux ! on a pas la pépée !

Le cœur de miss Tomkins bat la chamade. Doit-elle s'élancer sous les lumières de Main Street au milieu de cette tourbe vociférante, ou essayer de passer inaperçue en restant rigoureusement immobile ? Entre ses lèvres décolorées elle marmonne une prière. Sa robe grise, couleur de muraille, la camoufle bien ; mais, et ceci elle l'ignore, vu du bout obscur de la ruelle, son corps féminin aux courbes gracieuses semble dessiné à l'encre de Chine sur le rectangle lumineux formé par l'artère principale – haut relief.

Un ivrogne s'arrête pile, gratte le sol du pied tel un sanglier prêt à charger.

— Tu vois-t'y eussequeu j' vois, Shorty ?

Les yeux du camarade jaillissent ainsi qu'une lorgnette télescopique.

— Des... des nénés ! chevrote-t-il en salivant une bave jaunâtre.

Miss Tomkins pousse un cri rauque qui s'étrangle dans sa gorge, les deux lascars déboulent avec la vitesse foudroyante d'une attaque sioux. L'institutrice, à demi morte de frayeur, est coincée entre deux géants poilus qui sentent l'alcool et le bouc. Elle se sent soulevée de terre... gigotant comme un garnement entre deux gendarmes, la malheureuse est entraînée vers le saloon.

C'est à boire ! à boire ! à boire !...

— Au secours ! piaule miss Agatha Tomkins en ruant dans le vide.

— Miss ! s'écrie une voix chargée de surprise indignée.

Les poivrots s'interrogent du regard, indécis. Mais c'est l'institutrice que le *marshal* dévisage d'un œil sévère. Il hoche tristement la tête, comme s'il refusait de croire ce qu'il voyait.

— Tsk, tsk... Alors on se débauche ? une maîtresse d'école ! Eh bien, c'est du joli !

Rouge comme une tomate mûre, la jolie puritaine répare prestement le désordre de sa toilette. Et elle se redresse de toute sa petite taille.

— J'ai... J'ai été enlevée par ces horribles hommes, articule-t-elle d'une voix bloquée par les larmes.

— C'est un affreux mensonge ! hurle Shorty, prenant la rue à témoin.

— Elle faisait le trottoir, confirme le compère. Tenez, *marshal*, là, au coin de cette rue...

Fiddlefoot, les deux pouces dans son ceinturon, fronce les sourcils et soupire :

— De mieux en mieux !

Miss Tomkins pleure de rage et trépigne sous le regard goguenard d'un attroupement de cow-boys débraillés. Fiddlefoot s'amuse comme un petit fou mais n'en laisse rien paraître, au contraire ; magnifique acteur, il est l'incarnation même d'un juge intransigeant.

— Pourquoi n'êtes-vous pas dans un saloon ? Ne savez-vous pas que le racolage sur la voie publique est interdit à Longhorn ?

— Sa... saloon ! bégaye la pauvrete, au bord de la crise de nerfs. Et, craquant d'un seul coup, elle fond en larmes. « Sauvez-moi, monsieur le *marshal*... *hi, hi, hi*... a... arrachez-moi aux griffes de ces démons !... Pitié ! *hi, hi, hi*... »

D'un geste bref, il fait signe aux deux cow-boys.

— Laissez-la.

Mais l'ami Shorty ne l'entend pas de cette oreille.

— Pas question ! On a rien fait de mal, v'z' avez rien à nous dire, *marshal*. On a trouvé une souris, on la gard'.

Stetson en arrière, poitrail en barrique, jambes écartées.

— Fous le camp !

Shorty lance un regard d'intelligence à son camarade qui brandit soudain la bouteille – éclair !

Fiddlefoot pare du bras gauche. Pivotant du buste sur ses hanches étroites, il met tout le poids du corps dans un crochet à l'estomac. L'ivrogne pousse un cri de porc saigné... plié en deux, il recule, titubant, les bras croisés sur le ventre, et s'écroule en gémissant au milieu de la rue.

Un sourire engageant.

— T'en veux autant.

Tête basse et traînant les pieds, Shorty disparaît dans le saloon, escamoté par une bouffée de piano mécanique. Du bâtiment à côté – la *maison* – fusent par les fenêtres ouvertes des cris suraigus de femme et les rires avinés des mercenaires.

Le policier contemple sévèrement la jeune femme qui, des épingles à cheveux entre les lèvres, refait fébrilement son chignon.

— Vous êtes pas un peu givrée de venir ici la nuit ?

Elle essuie d'un geste rageur ses joues mouillées de larmes, hausse les épaules avec l'expression exaspérante d'une gamine insolente.

— Si la police était mieux faite, une femme pourrait sortir le soir sans risquer d'être attaquée par des sauvages !

La tête légèrement penchée de côté, il la regarde comme une bête curieuse.

— Fallait pas venir dans le Far West, miss.

Elle termine son chignon sans répondre, s'éloigne à grands pas courroucés, soulevant sur son passage une traînée de quolibets et de sifflements admiratifs. En quelques enjambées, Fiddlefoot la rattrape. Elle se retourne tel un roquet furieux pour aboyer :

— Je n'ai pas besoin de garde du corps...

— Sans blague... Il rit. « Vous voulez que j'aille chercher Shorty ? »

Ils cheminèrent en silence le long des bâtisses éclairées ; l'institutrice tête basse, hostile, fermée ; le policier serein, royalement indifférent. Des groupes étonnés se retournaient sur leur passage. Rapidement les lumières s'espacèrent ; au bout de l'avenue, les arbres apparaissaient pareils à une masse sombre sous la nuit chaude et étoilée ; la rumeur de foire s'estompait. Derrière eux, Main Street ressemblait à une scène de théâtre baignée dans l'aveuglante clarté de sa rampe à gaz. Quelques rares couples passaient, la main dans la main ; un buveur lugubre et solitaire vidait sa bouteille, assis sur les marches d'un perron. Chaleur.

Le trottoir de bois craqua soudain sous des pas pressés. Un tout jeune homme, presque un adolescent, passa rapidement sans leur accorder un regard, en route vers le saloon. Mince, de taille moyenne et coiffé d'un petit feutre noir à bords relevés en gouttière, il était vêtu comme un simple cow-boy. Il roulait des épaules ; au coin des lèvres, un mégot éteint : un dur – vrai ou faux... Fiddlefoot ne lui accorda pas une attention particulière et, cependant, le visage du garçon le fit réfléchir. Curieux mélange de froide cruauté, de coléreuse témérité, et de veulerie. Les yeux : de l'acier trempé. Le menton : un mouchoir de soie.

Ses hauts talons carrés résonnaient sous les arcades.

L'institutrice se retourna, livide.

— Bill ! murmura-t-elle dans un souffle.

Elle porta inconsciemment sa main à sa bouche, le visage déformé par une expression d'intense désespoir. Le *marshal* l'observait, stupéfait.

— Vous connaissez ce type, miss ?

Seul lui répondit un sanglot étouffé. La petite maîtresse d'école se laissa reconduire sans prononcer une parole, dos rond, yeux ternes ; toute trace de combativité avait disparu comme par enchantement. Elle évoquait une fillette grondée que sa mère ramène à la maison.

Miss Tomkins poussa la barrière peinte devant une pimpante

villa. Elle se retourna, blanche sous les étoiles.

— Bonsoir, monsieur le *marshal*, murmura-t-elle d'une voix sans timbre.

Fiddlefoot souleva son grand chapeau. Il resta longtemps, immobile sous les arbres de l'avenue déserte, à regarder la villa, irréelle dans la blafarde clarté lunaire ainsi qu'une maison de poupée.

Songeur, il regagna Main Street à pas lents.

Cris, huées, clameurs. Un cow-boy, catapulté du deuxième étage de la maison close, faillit lui tomber sur la tête. Trois *hombres*, à demi embusqués sous les arcades, fumaient d'un air détaché et jouaient nerveusement avec leurs ceintures-cartouchières. Bans le *Corral* enfumé comme une fumerie d'opium un énergumène barbu tentait de sortir le piano mécanique dans la rue pendant que, de l'étage, quatre demoiselles de petite vertu, vêtues de chemises assorties, bombardaient les buveurs en riant aux éclats. Barbes noires. Décolletés généreux. Yeux glauques, déjà noyés de whisky.

C'est à boire ! à boire ! à boire !...

Ruisselant de sueur derrière son comptoir, le tablier blanc se démenait comme vingt diables dans un bénitier.

Un coup de feu explosa sous le plafond bas !

— Sors dehors si t'es un homme...

Deux jeunes têtes brûlées fendent la foule, mâchoires carrées, yeux de braise. Ils foncent vers la sortie avec l'ardeur animale de petits veaux. À la porte, Fiddlefoot leur brise à chacun une chaise sur le crâne.

Que les cow-boys s'amusent, d'accord...

Mais personne n'a besoin de revolver pour bien rigoler.

Le *marshal*, d'un violent coup de pied, arrête le piano mécanique. Le grand barbu, furieux, tente de l'étrangler mais se fait gentiment cueillir d'un coup de genou à l'aine. Il fait « couic ! » et roule sous la table, souriant aux anges.

Fiddlefoot grimpe sur le comptoir et tire dans le plafond. Silence.

— Déposez-vos armes, les gars... Pas d'artillerie en ville !

Stupeur. Le barman baisse le nez, gêné. Un remous agite les consommateurs, scandé par des jurons et des cris indignés. Qu'est-ce que c'est que ce nouveau flic ? Qu'est-ce qu'il se croit, celui-là ? La plupart des buveurs sont des vachers frustes, fraîchement débarqués de la prairie, ivres de bruit, de femme, d'alcool, de bagarre... Depuis qu'ils ont quatorze ans, ils dorment avec leur colt comme oreiller. Rien à faire ! Pas question ! Le vieux Dan Harvey leur foutait toujours royalement la paix...

Un grand gars s'avance, yeux couleur d'eau claire dans un visage recuit d'Indien. Il grogne avec un effroyable accent texan :

— Mon flingue, c'est comme ma jambe : ça fait partie de moi.

— Alors dépose ta jambe au vestiaire ou décampe.

Un dangereux sourire plisse le visage tanné du Texan.

— J'aime pas ton humour, flicard...

Ils s'épient du regard, tendus comme des bêtes sauvages prêtes à se bondir dessus ; la populace s'écarte promptement, forme haie des deux côtés, en laissant prudemment le champ libre derrière les antagonistes. Lèvres pincées. Yeux d'oiseau de proie. Les deux mains droites partent avec un ensemble parfait, volent vers les étuis – éclair d'acier.

BA-WANG !

Le Texan, grimaçant, regarde avec stupeur ses doigts ensanglantés. Les gouttes s'écrasent sur sa botte avec un bruit mat. La foule s'agite, murmure son mécontentement, sa frustration. Fiddlefoot fait appel à toute sa volonté pour rester calme, souriant : il faut sauver la face à tout prix. Il est seul. Ils sont quarante, cinquante... Au moindre signe de faiblesse, une meute hurlante de coyotes sanguinaires va le submerger et le mettre en pièces.

Il remonte sur le comptoir et répète d'une voix ferme mais amicale :

— Allons, les gars... Pas d'armes en ville. C'est la loi.

Personne ne bouge. Même plus de murmure de protestation. Plus rien qu'un silence lourd de menace et une forêt dense de visages haineux.

Dix secondes... Vingt...

Et une rouquine maquillée en pierreuse bondit sur une table, détournant tous les regards.

— Écoutez-moi, bande de cradingues !

Quelques rires fusent.

— Vas-y Myra ! braille une voix.

La fille joue merveilleusement son numéro. Elle se dandine, enjôleuse, envoie des baisers, et pirouette, cambrée comme une Gitane, le menton fier, soudain inaccessible. Les hommes n'ont d'yeux que pour elle, le policier est oublié. Elle se caresse le corps, provocante, sensuelle, écarte encore l'échancrure de son plongeant décolleté. Sa robe de satin vert brille ainsi qu'une émeraude. Jeune, belle, elle respire la fraîcheur, la santé, malgré son emplâtre de fard et les lèvres de négresse vulgairement dessinées au carmin.

Elle lève bien haut ses bras nus, fait tinter une batterie de bracelets dorés pour réclamer le silence.

— Z'êtes tous des cons ! Le *marshal* est un chouette type et vous lui cherchez des crosses. La loi c'est la loi. Allez donc un peu voir dans les villes de garnison comment que ça se passe : un mot de travers et on vous fout au bloc !... Elle se tourne, se trousse jusqu'à la taille, et

montre à tout le monde son derrière gainé d'une affriolante culotte à volants. « Voilà pour l'armée ! » Une tempête d'éclats de rire, d'acclamations, salue le numéro. La rouquine étend largement les bras, adresse un clin d'œil à l'assistance, et poursuit avec un accent canaille : « D'ailleurs, pour aller au plumard, pas besoin de quinquallerie... » C'est le délire. Les hommes hurlent, trépignent, sifflent, deux doigts dans la bouche. Myra relève encore une fois sa robe, de face cette fois. Elle tire un petit pistolet derringier à crosse de nacre de sa jarretelle brodée. « Je donne l'exemple. Je dépose mon artillerie au vestiaire. Qui m'aime me suive ! »

Riant aux larmes, elle s'envole d'un bond de gazelle, atterrit entre les bras robustes des cow-boys, enchantés. Ils lui font une garde d'honneur jusqu'au comptoir où elle remet son arme au barman. Aussitôt, cinquante ceintures-cartouchières et étuis s'empilent sur le bar avec un bruit métallique. Et, éternel miracle de la femme, vachers et mercenaires qui, un instant plus tôt, s'apprêtaient à écharper le policier, sont soudain les plus ardents défenseurs de la loi.

— Ouais, ouais... faut être dingue pour trimbalier un soufflant en ville.

— D'abord c'est lourd, puis ça vous gêne plutôt qu'aut' chose...

— Si t'es pas content, va un peu voir dans les villes de garnison comment que ça se passe.

Ils se bousculaient pour confier leur arme au barman, soudain transformé en employé d'arsenal. Myra avait sauvé la situation.

Fiddlefoot s'approchait de la belle de nuit quand un homme grand, d'aspect autoritaire, impeccablement vêtu en joueur professionnel, fendit la foule et s'arrêta devant lui. Un profil d'aigle, des yeux glacés et durs, courte moustache en brosse. La chemise, d'un blanc de neige, tranchait sur le sobre complet noir.

Mains dans les poches, jambes écartées, il observait le policier en mordillant sa lèvre inférieure.

— C'est vous le nouveau *marshal* ?... Il aboyait comme un adjudant, se présenta sans tendre la main. « Je suis Ace Arlow, le gérant de cette boîte. Encore un coup de ce genre et je vous fais virer à coups de pied dans le cul. J'ai une bonne clientèle et je tiens à la garder. »

— C'est... c'est vous qui me donnerez un coup de pied là où vous avez dit ? demanda aimablement Fiddlefoot.

— Et comment ! Et si vous faites des histoires, je vous ferai chasser de la ville en vitesse !

Fiddlefoot souriait, tout miel. Il jouait distraitement avec son étoile.

— Allez donc dire ça à Mr Brunner.

À sa grande stupéfaction, le tenancier lui éclata de rire au nez. Il

tourna les talons et s'en fut, marmonnant quelque chose comme « Pauvre andouille ! »

Pensif, les sourcils froncés, le policier se dirigeait à pas lents vers la porte à double battant. Myra, assise sur le comptoir, jambes croisées, jupe à mi-cuisses, lui adressa au passage un éblouissant sourire.

— Je vous paie le coup, *marshal* ?

La fille l'avait rudement dépanné dans un moment critique, elle était aimable, gentille ; et un petit verre de bourbon serait certes le bienvenu après toutes ces émotions.

Il se découvrit, s'épongea le front. Et, les dents éblouissantes.

— Avec plaisir, Myra.

Elle plongea derrière le bar pour pêcher une bouteille et deux verres, il dut la retenir par les jambes pour qu'elle ne perdît point l'équilibre. Elle versa le liquide ambré dans les épais gobelets. Les yeux dans les yeux, sourires. Elle porta un toast :

— À nos retrouvailles ?

Étonné et passablement inquiet, le policier, toute gaieté disparue, se cassa en une rigide courbette militaire.

— Enchanté de faire votre connaissance, Myra. Je m'appelle Fiddlefoot.

La jolie rouquine éclata de rire. Elle jeta un rapide coup d'œil alentour et, se penchant à l'oreille du *marshal* :

— Tu me la fais pas à moi, Walt Deacon !

CHAPITRE VII

Nerveux comme un loup traqué, le *marshal*, bouche ouverte, regardait la fille de bar : il ne voyait qu'un visage flou et la robe – tache verte. Enfin il articula d'une voix qu'il s'efforçait de rendre ferme :

— Vous me prenez pour quelqu'un d'autre, Myra.

Elle lui rit au nez ; son ongle peint toucha une minuscule cicatrice qu'il avait sous l'oreille gauche.

— Et ça ?

Le temps parut remonter à toute vitesse, ainsi qu'un film passé à l'envers... Oui, il devait avoir douze, treize ans. Il traînait encore sur les bancs de l'école – quand il en avait envie. Milly Fergusson. Petite sauvageonne indisciplinée, terreur de tous les garnements du village. Elle lui apparut distinctement, avec sa courte tresse redressée comme une queue de scorpion, son tablier toujours déchiré et ses taches de rousseur ; sa mère avait épousé Frosty Fergusson, le chef de gare, qui avait adopté la petite en lui donnant son nom. Il avait dû le regretter plus d'une fois. Crénom d'un chien ! quelle gamine ! Déchaînée ! Elle faisait l'école buissonnière comme un garçon et plongeait au fond de la rivière pour pêcher les écrevisses, nue comme une petite Indienne ! Fiddlefoot ne put s'empêcher de rire... Un jour il avait refusé de lui prêter son colt 45. De fureur, elle avait ramassé un caillou et le lui avait lancé au visage. Il avait juste eu le temps de détourner la tête ; mais il avait reçu un mauvais coup derrière l'oreille. Il était en sang, tous les gosses s'étaient enfuis épouvantés.

C'était le bon temps !

Mais quel rapport...

— T'as quand même pas oublié ta petite Milly chérie, plaisantante-elle, les poings sur les hanches.

Il ouvrit une bouche de carpe.

— M... Milly !... T... toi !

Un éclatant sourire.

— Ça t'étonne que j'aie mal tourné ?

Le souffle coupé, il ne réussissait pas à établir un lien entre la tapageuse fille de saloon, maquillée, parfumée, toute froufroulante de satin et mousseline, et le garçon manqué, nu-pieds, la morve au nez,

qui le taquinait autrefois. Il la dévorait du regard, grattait instinctivement sa petite cicatrice blanchâtre ; puis il se mit à rire silencieusement.

— Sacrée Milly !... Il secouait la tête, abasourdi. Enfin il demanda : « Ton beau-père est toujours chef de gare ? »

Un haussement d'épaules et les mains largement écartées en signe d'ignorance.

— Ah ! alors là !... Depuis la mort de maman, il y a six ans, on s'est plus revu. Elle rit. « Y doit me croire morte aussi. »

Fiddlefoot vit se dresser devant lui l'image du petit chef de gare. Renfrogné, bilieux, avare de paroles, Fergusson semblait avoir perpétuellement la jaunisse. Strict sur les principes, puritain jusqu'à la bigoterie, il jetait l'anathème sur la partie de cartes la plus innocente, condamnait aux flammes éternelles un malheureux buveur de bière et maudissait d'une façon générale tout ce qui constitue la joie de vivre. Walt comprenait que, partie de là, la petite avait dû se défouler un grand coup.

Elle regardait son verre comme pour y chercher des souvenirs.

— On s'est jamais très bien entendu, mon beau-père et moi... Elle fit une moue mi-amère, mi-amusée. « Qu'est-ce qu'il a pu m'user de martinets sur les fesses ! »

Le *marshal* ne parut nullement ému.

— Faut croire qu'il en a pas usé assez puisque t'es devenue une poule.

Myra se redressa sur le comptoir tel un coq de combat, toutes griffes dehors.

— Parle-moi sur un autre ton, Walt Deacon, ou je te balance cette bouteille sur la gueule et, cette fois-ci, ce sera pas une petite cicatrice que j' te ferai !... Les yeux dans les yeux. Les poings serrés. Et elle éclate de rire. « M... ! La minute où on se retrouve, on se crêpe le chignon ! » Elle lève son verre. « À la tienne, tête de lard ! »

Il répondit mollement à son toast et but d'un air maussade ; la fille, sérieuse aussi, l'observait entre ses longs cils noirs de rimmel.

— Pourquoi que t'es revenu ? demanda-t-elle, pour rompre le silence. Les yeux fixés sur l'alcool jaune qui tremblait dans son verre, il ne répondait pas. Elle haussa les épaules. « T'as une flopée de mandats d'arrêt qui te courent au derrière. »

— Je sais...

— Tu ne risques rien, va... C'est fou c' que t'as changé ! Elle paraissait indifférente, presque amusée. « Alors t'es devenu un gros dur ? » Et, le regard perdu dans un lointain passé : « Ça ne m'étonne pas, je t'ai jamais vu que le flingue à la main. »

— Tu sais ce qui m'attend si je me fais piquer ? dit-il en la regardant bien en face.

— Dame ! Une corde.

— Alors boucle-la et ne m'appelle plus Walt. Ici je suis Fiddlefoot. Compris ? Il lui parlait d'un ton cassant, presque durement. Sans qu'il pût en comprendre la raison, le métier dégradant de Myra le peinait et l'obsédait. « Qu'est-ce que t'es venue foutre dans ce... ce... ? » insista-t-il.

— Ça te regarde ?

Il soupira.

— Je te demande... simplement...

Myra se pencha presque à le toucher. Ses petites mains aux ongles sang-de-bœuf étaient livides, crispées sur le rebord du comptoir.

— Qu'est-ce que tu voulais que je foute ? C'était ça ou la plonge dans un boui-boui... ou frotter les parquets... Elle se redressa, un sourire amer aux lèvres, épousa des deux mains les contours de son corps sculptural. « Tu me vois en gros tablier bleu en train de faire la vaisselle ? »

Les bras croisés.

— Je te vois très bien. Avec un bon mari et huit gosses... Il rit. « Et le martinet quand t'es pas sage. »

Elle lui tira la langue.

— M... !

Écrasé de fatigue par cette journée mouvementée, le nouveau *marshal* eut la tentation de se jeter sur son lit tout habillé. Il réagit, néanmoins, et ôta ses bottes, puis ses vêtements qu'il lança sur l'édredon. Il s'aspergea le visage d'eau fraîche. Dans la clarté jaune de la lampe à pétrole, sa chemise à carreaux étalée sur l'édredon et le Stetson dressé sur l'oreiller ainsi qu'un pain de sucre évoquaient à s'y méprendre un homme couché.

Un coup de feu claqua dans la nuit...

La vitre vola en éclats.

Un superbe trou ornait la chemise en plein plastron !

Y a pas que Myra qui t'a reconnu, Walt Deacon.

*

* *

Longhorn, rues vides et magasins encore fermés, accueillit avec lassitude une nouvelle journée qui s'annonçait torride. Un chien beige, étalé dans un carré d'ombre, semblait mort ; l'air limpide vibrait du gazouillis des oiseaux ; bientôt apparut un commis boutonneux qui ôta en bâillant les lourds volets de bois d'une boutique.

Fiddlefoot, clignant des yeux au soleil levant, faillit se tamponner dans l'immense Pecos Pete. Le trimardeur semblait avoir passé la nuit sous le porche. Son index inquisiteur entra jusqu'à la

jointure dans le trou de la chemise.

— Vingt dieux ! Il pinça plusieurs fois les pectoraux du policier et secoua la tête d'un air ahuri. « Comment que t'as fait pour échapper à celle-là ? T'es pourtant pas blindé ! »

Le *marshal* lui raconta en détail l'attentat nocturne ; Pecos Pete lui prit le bras et, jetant autour de lui des regards furtifs, le fit rentrer dans le bureau. Assis face à face, les deux hommes roulèrent une cigarette.

— Mon vieux, t'as neuf chances sur dix de quitter Longhorn les pieds devant, déclara froidement le vagabond en frottant une allumette sur son fond de culotte. Il tendit la flamme à son interlocuteur, elle se reflétait, dansante, dans leurs prunelles. Penché sur le bureau, Pecos Pete murmura : « J'ai un boulot pour toi. »

Fiddlefoot esquissa un sourire ironique.

— Vider les fonds de verres dans les saloons ?

L'homme qui s'était intitulé Chevalier du Trimard paraissait follement s'amuser. Son bras s'allongea comme un double mètre. Ses doigts s'écartèrent ainsi que les pattes d'une araignée. Au creux de sa paume noire et calleuse brillait un insigne émaillé.

Fiddlefoot se pencha vivement pour lire : *John Peters, n°45. Mutuelle de protection des ranchers de l'Arizona*. Il se renversa dans son fauteuil, les mains croisées derrière la nuque. Il imita le triste meuglement d'une bête à cornes.

— *Meuh* – Flic à vaches ou vache de flic ?

— Les deux.

Ils fumaient, les yeux dans les yeux.

— Y a des voleurs de bétail dans le coin ? demanda le *marshal*.

— Et comment ! Les troupeaux perdent de plus en plus de bêtes en route. Nous pensons qu'il s'agit d'une importante organisation. Y a plus de deux mois que je suis sur la piste.

Le Stetson en arrière, Fiddlefoot s'efforçait de rester sérieux.

— En tout cas, dit-il d'une voix teintée d'ironie, on ne maquille les marques ni au *Corral*, ni sur *Main Street*.

Loin de se fâcher, le détective prit la boutade en riant aux éclats.

— Tu ne peux pas imaginer ce qu'on apprend dans les saloons, si on sait ouvrir bien grandes ses portugaises... Mais c'est pas tellement pour ça que je traîne dans le coin. Je cherche un adjoint. Mon collègue s'est cassé la jambe du côté de Yuma. J'ai besoin d'un *hombre* qui n'ait pas froid aux yeux, d'un gaillard qui sache tirer vite et juste... La cigarette s'immobilisa au bout des doigts. « Nous ferions une bonne équipe, Fiddlefoot. »

Les sourcils froncés, Walt étudiait le grand détective qui jouait de façon si saisissante son rôle de vagabond. L'offre était tentante. Plus

encore que sa position de *town marshal*, qui ne le sortait guère de Longhorn, celle de policier privé au service des ranchers lui offrait l'occasion rêvée pour fouiner dans toute la vallée du Kiowa et plus loin encore. De plus, à cette époque d'élevage intensif, les « flics à vaches » étaient d'importants personnages dans tout le Far West. Quelque part, invisible dans un coin de la pièce, un petit romanichel dépenaillé rigolait comme un bossu...

Seule ombre au tableau :

— J'ai laissé quelques taches de sang dans mon sillage, dévoila Fiddlefoot en regardant la fumée bleue monter droite vers le plafond.

Les longues jambes s'étirèrent en craquant comme du bois mort.

— Je ne regarde jamais en arrière.

— Tu me donnes vingt-quatre heures pour réfléchir ? demanda Walt, pinçant sa lèvre inférieure.

De toute façon, il fallait donner correctement sa démission à Mr Brunner et, si possible, découvrir l'auteur de l'attentat manqué.

Pecos Pete acquiesça.

*

* *

Main Street, écrasée sous un soleil de plomb, brûlait comme une poêle à frire lorsqu'apparut la carriole du père Brunner. Elle avançait lentement, tirée par deux chevaux noirs et paresseux ; sur son plateau, deux cercueils tressautaient à chaque cahot. Une longue procession endimanchée suivait en silence : fermiers barbus, élégants ranchers, femmes mal à l'aise dans leur robe habillée, commerçants en faux col et complet d'alpaga ; qui à cheval ; qui dans des landaus ou dans de fins cabriolets à capote de toile cirée et bas sur roues. — La ville de Longhorn portait en terre son vieux *marshal*, Dan Harvey.

Le triste cortège sortit de l'agglomération dans un nuage de poussière rouge, chassant sur son passage des poules caquetantes et épouvantées. Le chemin se rétrécit, montant en pente douce parmi une ocre rocaille parsemée de ronces et de figuiers de barbarie. Bientôt apparut le cimetière, large et carré tel un mouchoir de poche, ceint d'un mur bas en pierre sèche.

Les mottes de terre résonnaient sur le couvercle du cercueil — tambour.

Landaus et cavaliers s'éloignèrent aussitôt ; seuls restèrent les fossoyeurs mexicains à lentement terrasser sous le soleil. Fiddlefoot remarqua une troisième tombe fraîchement creusée et inutilisée.

— Qui d'autre est mort ? demanda-t-il étonné.

Le Mexicain s'épongea le front avec un haussement d'épaules indifférent.

— *Quien sabe ?*

Mais... Le policier fit deux pas en avant, la main en visière pour

se protéger des ardents rayons. Elle a déjà sa croix cette tombe... Une croix avec un nom dessus...

Oh ! Oui !

Fiddlefoot – Town Marshal.

CHAPITRE VIII

Dans une petite ville telle que Longhorn, la moindre nouvelle se répand comme une traînée de poudre et sert à alimenter les conversations ; sous les porches, dans la fraîcheur du soir, elle suscite pendant des heures les commentaires les plus passionnés. Clocher.

Si, désormais, Fiddlefoot acceptait l'offre du détective et, pour son plus grand bien, quittait la bourgade, il allait être immédiatement taxé de couardise et, selon le rude code de l'Ouest, honni par tous les habitants. Autant oublier à jamais l'enquête et disparaître.

Par ailleurs, s'il restait, il devenait maintenant évident que, un jour où l'autre, quelqu'un allait avoir sa peau.

Pile ou face.

L'après-midi qui suivit l'enterrement, confortablement installé dans son bureau, les pieds sur la table et un cigare aux lèvres, notre ami essayait en vain de résoudre l'insoluble problème quand un bruit de sabots l'attira à la fenêtre. À travers la vitre sale, il suivit d'un œil morne l'arrivée en ville de trois cavaliers. Celui du milieu chevauchait un magnifique cheval arabe, gris pommelé, fringant, richement harnaché. Fier comme Artaban, l'homme qui le montait lançait à droite, à gauche, des regards dédaigneux, comme un triomphateur romain entrant dans une cité conquise. Grand, mince, musclé, son teint olivâtre, sa fine moustache noire, taillée en pinceau, trahissaient l'origine espagnole. Mais ses vêtements évoquaient plutôt le joueur ou le riche éleveur, aussi à l'aise dans une réception mondaine qu'à cheval dans la prairie. Son veston léger, ouvert sur une chemise de soie à jabot, découvrait la crosse nacrée d'un revolver plaqué or et superbement damasquiné. Ses bottes bicolores s'ornaient d'éperons mexicains en or massif, à la molette large comme une soucoupe.

En comparaison, ses deux compagnons avaient l'air de clochards.

Fiddlefoot n'eut aucune peine à reconnaître le beau et fier cavalier – de longue date il connaissait Micky Lopez, fils d'un riche hidalgo et d'une Irlandaise. Non, il n'avait pas changé : toujours aussi orgueilleux, l'air plus soucieux peut-être... le front un peu plissé, les yeux durs. Il était probablement de mauvaise humeur. Et, dans un instant, il allait sûrement offrir à boire à la ville entière. Soupe au lait.

Il avait toujours été ainsi : charmant, sensible, bon camarade une minute ; désagréable, méchant, querelleur la suivante. Il n'aimait que les chevaux rapides, les belles filles et le whisky irlandais importé ; son ambition était sans bornes.

Fiddlefoot sourit – Le Grand Caïd débarquait !

Et le sourire se figea net sur ses lèvres... S'il arrivait en faisant une tête pareille, la raison en était fort simple : Cheyenne avait fait partie de son équipe de mercenaires. La mort de *l'homme*, en combat singulier, avait dû être prise pour une offense personnelle. De plus, ses hommes de main lui avaient certainement rabattu les oreilles de ce nouveau *marshal* qui appliquait les règlements à la lettre et jouait les citadins contre les cow-boys.

Micky Lopez venait mettre les choses au point.

Soupirant, Fiddlefoot boucla sa ceinture-cartouchière, enfonça son Stetson sur son crâne et sortit. Il fit jouer plusieurs fois son colt dans son étui.

Micky Lopez descendit de cheval d'un bond souple de félin. Il attacha sa bête à la rampe de bois, devant le *Corral*, mais n'entra point dans le saloon. Pensif, il lissait son pinceau de moustache en observant Main Street. Ses deux spadassins l'encadraient, jambes écartées, reins cambrés, les pouces dans le ceinturon.

Fiddlefoot avançait sans se presser, sur le trottoir de bois, sous les arcades, Passant devant les magasins, il voyait, du coin de l'œil, des chemises blanches, des robes de couleur, qui se pressaient pour voir. Une atmosphère chargée d'orageuse électricité pesait sur Longhorn silencieuse.

Micky Lopez avait fait supprimer l'ancien *marshal* par Cheyenne. Mais – événement imprévu – un espèce d'escogriffe blondasse avait abattu *l'homme* et s'était fait nommer à la place de Dan Harvey. Tout était à refaire !

Micky Lopez était venu en personne pour s'assurer que, cette fois-ci, il n'y aurait pas d'anicroche.

Des têtes anxieuses apparaissaient à toutes les fenêtres mais la rue était miraculeusement déserte. Sous les pas du policier, les planches du trottoir craquaient comme un bûcher dans le silence.

Il rasait les murs dans l'ombre.

Red, le spadassin rouquin, l'aperçut le premier. Un hideux rictus plissa sa face de tigre ; il écarta un peu plus les jambes, ajusta sa cartouchière.

— Déposez vos armes, gentlemen... pas de revolvers en ville.

Routine. Ton neutre. Regard distrait.

Micky Lopez pivota avec la rapidité foudroyante d'un poney de polo. Caressant toujours sa fine moustache, il examinait le policier de l'air d'un maquignon évaluant une bête. L'inspection terminée, ses

lèvres s'ouvrirent en un rire de panthère, découvrant une rangée de dents petites et éblouissantes.

Il tourna à demi la tête vers Red.

— C'est cette cloche-là qu'ils ont élu *marshal* ?

Les deux mercenaires s'esclaffèrent, comme au commandement.

— Déposez vos revolvers, répéta calmement Fiddlefoot.

Lentement, le fin visage olivâtre fit un quart de tour vers la gauche. Écrasant de mépris :

— Dis à ce purotin qui je suis, Larkin.

L'autre forban se mit presque au garde-à-vous pour ânonner sa leçon bien apprise.

— C'est Micky Lopez, le propriétaire de Kiowa Valley, le plus grand éleveur de la région, il est le roi et le bienfaiteur du pays...

Fiddlefoot lui éclata de rire au nez.

— Alors qu'il commence par donner l'exemple. Allons... vos revolvers !

Les trois lascars s'échangèrent un bref regard d'intelligence. Lopez, tête inclinée de côté, yeux plissés, ne souriait plus du tout.

— J'ai l'impression que tu ne comprends pas bien, tu as peut-être le cerveau lent... Il s'efforçait de parler d'un ton calme mais on le sentait prêt à exploser. « *Je fais la loi à Longhorn... Je gouverne dans cette vallée... Tu es sous mes ordres...* » Il s'interrompit, les yeux écarquillés de stupéfaction, cramoisi de colère : il avait le canon d'un colt 45 dans le nombril. Il n'avait même pas vu bouger le bras de son adversaire. Les spadassins contemplaient l'étonnant spectacle du regard intelligent d'un veau qui regarde passer les trains.

— Légère rectification, mister Lopez. *Je suis marshal à Longhorn... J'ai interdit qu'on porte des armes à feu en ville... ceux qui ne m'écoutent pas, je les fous au violon.*

On aurait entendu une abeille bourdonner à deux kilomètres de là.

— Tu... tu n'oserais pas me tuer... bégaya le rancher, gris cendre.

— Je n'ai nullement l'intention de vous tuer, monsieur Lopez. Je suis simplement là pour faire respecter la loi. Je vous demande de déposer votre arme au saloon ou de quitter la ville. Il sourit. « Qui parle de tuer ? Comme vous y allez ! »

Lopez s'élança soudain à travers la porte à double battant ; les volets s'écartèrent violemment, comme forcés par un boulet de canon. Les deux forbans trottaient pareils à des chiens de chasse sur les talons de leur maître. Le rancher, aussitôt imité geste pour geste par ses gardes du corps, déboucla sa superbe ceinture-cartouchière en cuir ciré orné de motifs repoussés ; travail artisanal mexicain ; l'étui à revolver, en cuir fauve plus épais, était incrusté de filets d'or et

d'argent. Il la déposa doucement sur le comptoir.

Le tablier blanc s'empara de l'artillerie en suant à grosses gouttes et déposa prestement devant le Roi de la Vallée une bouteille de whisky irlandais importé.

Le policier fut stupéfait par l'expression de Lopez : d'une seconde à l'autre, le rancher pouvait passer de la rage folle à la plus parfaite maîtrise de soi. Brusquement calme, il déclara en se versant à boire :

— Tu gagnes ce round, *marshal*. Mais je gagnerai le match.

— Vous en êtes bien sûr ? demanda Fiddlefoot.

— Oh ! sûr et certain !... Très décontracté, un pâle sourire aux lèvres, il fit glisser la bouteille vers son adversaire. « Dommage que tu sois pas de mon côté, tu me plais. »

Fiddlefoot accepta un verre qu'il but le regard perdu. Le petit mendiant en loques venait de damer le pion au fils Lopez !

Mais, ce soir-là, au *Corral*, Ace Arlow prenait les paris : vingt contre un que le *marshal* allait occuper la tombe fraîche avant la fin de la semaine. Il y avait peu de preneurs.

*

* *

Le lendemain, sur le coup de midi, Fiddlefoot, de son perron, vit un cavalier mettre pied à terre devant le *Mercantile store*, attacher sa bête à la rampe et pénétrer dans la boutique en roulant les épaules. Jeune, maigre, les épaules tombantes. Petit feutre noir aux bords relevés en gouttière. Le policier reconnut l'inquiétant garçon dont la rencontre, deux jours auparavant, avait bouleversé l'imprudente institutrice. Il s'approcha à pas lents, l'air aussi détaché que possible. Le cheval, un bel alezan vif et nerveux, portait une selle de travail, sale, ordinaire, au bossoir de bois ceint du classique lasso. Tout disait : cow-boy. Fiddlefoot, en vieux routier de la prairie, examina les sabots. *Il utilise sa bête sur mauvais terrain... ici, dans la vallée, on ne ferre que les deux sabots de devant.*

— Intéressé, *marshal* ?

Pareil au géant du conte d'Aladin, l'immense Pecos Pete parut jaillir du néant.

— Par le cheval, non. Mais par le type qui le monte, oui, répondit Fiddlefoot qui, haussé sur la pointe des pieds, tentait d'apercevoir le jeune cavalier à l'intérieur du magasin.

Pecos Pete jeta un regard circulaire avant de murmurer :

— Sois chic, laisse-le-moi... Devant l'expression de stupeur du policier, il poursuivit à voix basse : « Je le surveille depuis un mois. Bill Tomkins qu'il s'appelle. C'est du menu fretin, mais il peut me conduire aux grosses huiles. »

Tomkins. Fiddlefoot comprenait de moins en moins. Lorsqu'il

leva la tête, Pecos Pete avait disparu, pffft !... volatilisé. La porte s'ouvrit dans un grand tintement de grelots et sortit le gamin au feutre noir qui, roulant d'une main une cigarette, s'approcha de sa monture.

— Pas de revolver en ville, mister...

Un sourire écrasant de mépris.

— Vous appelez ce trou de péquenots une ville ! D'un bond il enfourcha l'alezan, porta deux doigts à son feutre. « Je me tire... j'aime encore mieux la prairie, là, au moins on est libre. »

Fiddlefoot le vit disparaître au grand galop dans un épais nuage de poussière ; il haussa les épaules, entra dans le bazar où Brunner comptait des boîtes de conserve avec des gestes quasi religieux.

Le *marshal* tenta un coup de sonde au hasard.

— C'est pas le frère de l'institutrice que je viens de croiser ?

— Le petit Tomkins ? Si. Il se glissa le crayon derrière l'oreille.
« Tu le connais ? »

— Vaguement... Il examinait les rayons, semblait se désintéresser totalement de la question. « Qu'est-ce qu'il devient ? Y a un moment que je l'avais pas vu. »

Brunner fit une moue, laissant échapper entre ses lèvres un petit bruit qui voulait dire : J'en sais rien et je m'en balance...

— Je crois qu'il cherche à s'établir dans la région, il est venu me demander du crédit... Brunner se dirigea vers son petit bureau en trotinant à travers la boutique comme un rat. Il avait l'air contrarié. Le nez coincé entre ses mains jointes, il examina le policier d'un regard noir. « Fiddlefoot », commença-t-il, « il nous faut mettre les choses au point. » Son grand tablier écru lui donnait un vague aspect de moine bonasse qui tranchait singulièrement avec sa tête en lame de couteau de grand inquisiteur. « Je t'ai embauché pour préserver la paix et l'ordre en ville mais pas pour empêcher le commerce de marcher. Ace Arlow m'a raconté comment tu as désarmé tous les cow-boys au *Corral*. Très mauvais pour les affaires ! Si on les embête, ils iront boire ailleurs. D'ailleurs ce sont de braves garçons, un peu briserfer, un peu tête brûlée, mais honnêtes et francs comme l'or... Fous-leur la paix, mon vieux ! Et Micky Lopez ? Le plus grand éleveur de la région ! Tu trouves ça malin ? Orgueilleux comme il est, il est capable de mettre le pays à feu et à sang pour se venger. Et tout ça par ta faute. Non ! Trois fois non ! »

Le policier, chapeau en arrière, en arrondissait la bouche d'étonnement.

— M... mais enfin, Mr. Brunner, il faut savoir ce que vous voulez ? Il y a deux jours vous vouliez partir en guerre contre Micky Lopez et ses mercenaires... maintenant vous voulez que je leur donne des dragées !

— Je veux simplement qu'on ne touche pas au *Corral*. Je t'ai

demandé d'empêcher la racaille de faire du désordre sur la voie publique, pas de lui interdire de boire et de s'amuser. Surtout au *Corral* !

— Qu'est-ce qu'il a de si sacré, votre *Corral* ? demanda Fiddlefoot, légèrement intrigué.

— J'en suis le propriétaire.

Tiens, tiens... tout s'explique !

Il faut faire plaisir aux braves villageois pour qu'ils viennent tous faire leurs achats au *Mercantile store*.

Et il ne faut surtout pas mécontenter les voyous pour qu'ils continuent à se soûler au *Corral*.

Entre les deux factions – *le town marshal*.

— Si vous voulez ma démission, dites-le.

— Oui, parfaitement, je veux ta démission. Il y a trop de rumeurs qui courent sur ton compte : que tu as été tueur à gages... que tu as fait la révolution mexicaine... ça fait mauvais effet. Longhorn a besoin d'un homme rassis, posé, réfléchi...

— ... que l'on puisse expédier vite au cimetière quand il devient gênant.

Brunner leva vivement la tête, Fiddlefoot éclata de rire.

— Autrement dit, vous me foutez à la porte parce que je fais trop bien mon boulot !

— Je n'ai pas d'explications à te fournir, grommela le commerçant. Je t'ai engagé, je te licencie, c'est mon droit. Tu seras bien payé pour l'affaire Cheyenne, maintenant passe ton chemin.

Le policier se leva, s'enfonça d'un coup de poing son Stetson sur le crâne.

— Oui, je passerai mon chemin, mais pas avant la fin du mois, vous me devez un préavis. J'ai ma fierté aussi, Mr. Brunner. Et je ne me sauve pas devant M. Micky Lopez ou personne d'autre.

Brunner haussa les épaules ; un bizarre sourire erra sur ses lèvres minces et décolorées ; et, sans répondre, il se remit à ses écritures, sans prêter la moindre attention à son interlocuteur. Le *marshal* sortit en claquant la porte.

Eh bien, mon petit vieux, te v'là frais ! T'as toute la ville à dos, maintenant !

Mais voyons, Walt, ça n'a rien d'étonnant... C'est même tout à fait dans la tradition... Voyons ! Souviens-toi ?

Le veine traditionnelle des Deacon !

CHAPITRE IX

Allongé sur le divan, toutes lumières éteintes, Fiddlefoot réfléchissait, mains croisées sous la nuque. La lueur blafarde d'une lampe à acétylène, pendue dehors, baignait le plafond d'une phosphorescence irréelle sillonnée d'ombres mouvantes. De très loin lui parvenait le tapage assourdi des saloons et de la maison close. Soudain il entendit un bruit furtif, à peine plus fort qu'un gratouillis de souris. Revolver... Et, très doucement, le bec-de-cane s'abaisse. Le *marshal* se lève avec d'infinies précautions, le gémissement du sommier lui paraît déchirer le silence. Le bec-de-cane est en bas. Accroupi, revolver au poing, Fiddlefoot couche la porte en joue. Elle s'entrouvre... Une main apparaît, une main sale et petite de gamin mexicain. Un papier plié vole à travers la pièce. Le mioche s'enfuit à toutes jambes dans une ruelle, ses pieds nus résonnant mat sur la terre battue.

Walt déplie vivement la lettre, lit devant la fenêtre, à la clarté tremblante et verte :

La bande à Lopez te tend une embuscade au Corral. – Myra.

Il finit à peine de lire qu'un tablier blanc essoufflé apparaît dans l'encadrement de la porte et halète :

— *M... marshal ! dépêchez-vous ! v... vite ! Y a un fou qui veut tuer tout le monde !*

Ces messieurs vont vite en affaires.

Fiddlefoot, soupirant, décroche un Winchester pendu au mur. Il ouvre un tiroir, charge l'arme meurtrière et s'emplit les poches de cartouches. Tablier blanc trépigne comme si la ville entière était la proie des flammes.

— Vite ! Vite ! venez...

Le policier, glacé :

— Personne n'est encore mort, j'ai pas entendu de coup de feu.

Comme pour lui répondre, trois détonations explosent dans la nuit, dominant les cris et les rires.

— Va dire à Ace Arlow que j'arrive tout de suite, dit-il en bouclant sa ceinture-cartouchière.

Tablier détale sans demander son reste. On dirait une voile blanche dans l'ombre. Point n'est besoin d'être agrégé ès lettres pour

comprendre le piège, d'un classicisme simpliste, imaginé par des gaillards aux mâchoires de gorille mais aux cervelles de hanneton : deux ou trois tueurs, stratégiquement postés dans le saloon, l'attendent, revolver au poing, prêts à le trouer ainsi qu'une écumoire dès son apparition entre les battants de la porte. Ensuite, on peut toujours expliquer aux bourgeois étonnés qu'il s'agissait d'un duel malchanceux. Quelques pelletées de terre... Ni vu, ni connu. Piège sot et classique, certes. Mais infiniment dangereux. Car, sans le petit mot de la brave fille, la tombe fraîche et accueillante risquait fort de trouver son locataire dans la journée du lendemain.

S'approchant du *Corral*, sous les arcades, il voit une ombre s'éloigner promptement des volets de l'entrée. Il entend d'ici le tablier : « Le v'la ! »

Traversant une ruelle étroite et pestilentielle, voilée par l'ombre des porches à colonnades, il s'y précipite soudain, courant à toutes jambes. Une boîte de conserve vide résonne comme une volée de cloches sous ses pas. Grande bataille de chats. Il se hâte en tâtant les murs, aucune lumière n'éclairant ces boyaux sordides. À gauche... Il court.

Il arrive bientôt derrière le saloon, à la porte de service qui se dessine comme une noire entrée de caverne entre une double haie de caisses de bière vides et de cartons de whisky. Il pousse, tout doucement... Personne. Une vague lueur luit, derrière une autre porte à demi fermée. On devine à peine les premières marches d'un escalier tapissé de moquette usée jusqu'à la corde. Fiddlefoot monte sur la pointe des pieds. Pénombre opaque. Fusil braqué, il avance le long d'un couloir, se guidant le long du mur, marchant précautionneusement, la main en avant pour parer à un éventuel obstacle. Silence total. Et sa main heurte une porte, probablement garnie de bourrelets car pas le moindre rai lumineux ne trahissait sa présence. À tâtons il cherche le bouton... Les lustres semblent lui exploser au visage ! Il reste un bref instant immobile avant de réaliser qu'il vient de déboucher au premier étage sur le balcon qui, tel un chemin de ronde, entoure et domine la vaste salle de bar. La vieille moquette, heureusement, étouffe ses pas : personne n'a rien entendu.

Le *marshal* rit silencieusement comme un animal. Ils sont là, vaguement inquiets et intrigués de ne point voir surgir leur brave représentant de l'ordre. Le tablier derrière le comptoir, qui surveille la scène avec volupté. Ace Arlow, très élégant, tendu, les sourcils froncés, presque invisible du balcon car tapi dans un angle. Et les tueurs... Trois *hombres*, déployés en tirailleurs, des yeux de loup dans les faces boucanées, rivés sur la porte. L'idiot de Larkin est là, qui chantait d'une voix d'écolier les louanges de son maître ; et le rude camarade de Cheyenne, au visage piqueté de petite vérole, qui avait

déjà tendu une embuscade à la sortie du même saloon et s'était fait rosser, à la grande indignation de l'institutrice. Le troisième spadassin, un petit Mexicain trapu et poilu comme un ours, était inconnu du policier qui ne fut point étonné de ne pas trouver le grand Red parmi le groupe : le long garde du corps rouquin de Micky Lopez était certainement un individu des plus dangereux, mais il avait trop de droiture pour collaborer à un lâche assassinat – Red tuait de face.

On entend voler les mouches autour des lustres ; Ace Arlow commence à s'impatienter ; les tueurs s'interrogent du regard...

La voix paisible tombe du plafond.

— Déposez vos revolvers, gentlemen... pas d'armes en ville.

Stupeur dans la salle.

Les cinq compères regardent avec ahurissement le canon double braqué sur eux comme une mitrailleuse du haut d'un mirador. Filles et consommateurs ont été expulsés momentanément, juste le temps d'un petit meurtre.

Ace Arlow est le premier à bouger.

— M... mais... Qu'est-ce qu'il fabrique là-haut, celui-là ?

— J'aime les hauteurs, répond Fiddlefoot, impavide.

Les tueurs semblent transformés en statue. Tablier, verdâtre vu les circonstances, est embusqué derrière son comptoir comme un fantassin dans sa tranchée ; seuls émergent son crâne chauve et deux yeux terrorisés. Et la voix du *marshal* tonne, sans nulle trace de plaisanterie.

— Laissez tomber vos ceintures à terre... Vite ! Je compte jusqu'à trois...

Tête basse, ruminant une rage folle mais impuissante, les spadassins débouclent leurs cartouchières qui tombent avec un bruit métallique sur le sol carrelé. Ace Arlow, jaune comme un coing, mâchonne un cigare froid, les pouces dans son gilet broché. Fiddlefoot, fusil bien en main, bondit par-dessus la rampe, souple comme un puma, décrit une gracieuse courbe sous les lustres, et atterrit sur ses pieds, trois mètres plus bas.

Il a sauté si vite que nul n'a eu le temps de bouger. Les gueules noires et béantes du double canon rayé tiennent les forbans en respect. Connaissant par expérience les dégâts que cause une volée de chevrotines dans un ventre mou, ils semblent fascinés par les petits trous noirs braqués sur eux ; ils évoquent des chiens vicieux qui, oreilles couchées et queue entre les pattes, surveillent le fouet du maître et attendent le moindre instant d'inattention pour mordre et déchiqueter.

Une rapide lueur féroce dans le regard d'Ace Arlow met le policier en alerte. Trop tard ! Un maillet se dresse derrière le comptoir ! Une douleur fulgurante à l'épaule ! Les lustres ! Les tueurs !

Le tablier blanc !... Fiddlefoot, rattrapant son fusil au vol, tient toujours les spadassins à distance. Mais le barman, qui a réussi à glisser derrière son dos, lance le lourd marteau de bois de toutes ses forces. Un craquement ! Un grand cri de douleur ! Fiddlefoot, atteint en plein sur le genou, s'écroule sur le comptoir, étreignant de ses doigts crispés l'épaisse moulure de chêne. Les rugissements de joie félon des tueurs retentissent comme des cris d'Indiens dans le saloon.

Rassemblant toute son énergie, le policier se hisse vivement à plat ventre sur le comptoir, roule de l'autre côté, dans l'étroite allée encombrée de seaux et de bouteilles vides. Il entraîne dans sa chute le barman, les deux corps roulent, inextricablement mêlés, se bourrant de coups de poing. Hurlant au secours, le barman lente vainement de se dégager de la fatale étreinte. Fiddlefoot, ivre de fureur, l'empoigne par une oreille et lui cogne à toute volée la tête contre le carrelage. L'homme, inerte, gît, enveloppé dans son tablier blanc.

Mais, dans la salle, le tintement des éperons qui sonnent comme mille grelots annoncent l'arrivée au pas de course des tueurs...

Fiddlefoot dégaine son colt, tire rapidement dans les lustres. Ils s'éteignent l'un après l'autre, dégoulinant de pétrole huileux.

Pénombre.

Seule illumine le saloon la clarté fantomatique des réverbères à acétylène de Main Street. Rampant à toute vitesse derrière le comptoir, le policier se rue dans le couloir, ferme derrière lui la porte dont il tire vivement le verrou. À peine est-il à plat ventre qu'une décharge de chevrotines traverse le panneau mince qui prend l'aspect d'une passoire. La détonation du gros fusil semble une explosion de dynamite dans le bâtiment, des morceaux de plâtre s'écaillent sous l'impact des balles... Fusillade nourrie.

Fiddlefoot, plaqué au sol, rampe pareil à un vermisseau vers la porte de service. Il entend dans son dos les coups de pied dans la porte et les rugissements d'Ace Arlow.

— Je l'ai touché ! J'en suis sûr !

Le *marshal* réussit à atteindre la sortie où il se hisse, grimaçant de douleur, en s'aidant des caisses de bière. Il titube, appuyé au mur. Son genou gauche lui fait l'effet d'avoir été transpercé avec une lance chauffée à blanc. Il s'arrête un instant pour le masser à deux mains. Mais il faut partir... Ne pas rester là, dans cette sombre ruelle où il serait massacré comme un porc. Boitillant le long des murs lépreux, il se traîne parmi les ordures ménagères et les éclats de verre laissés par les ivrognes.

Il réussit ainsi, tirant derrière lui sa patte folle, à contourner le pâté de maisons et à regagner Main Street.

Courbé en deux, il regarda précautionneusement par la vitre du *Corral* : une lampe tempête posée sur le comptoir éclairait faiblement

la salle. Assis, l'air dégoûté, les trois tueurs regardaient Ace Arlow qui s'escrimait contre la porte verrouillée. Il prenait son élan... fonçait comme un taureau contre le lourd panneau qui craquait sans céder.

BA-Wang !!!!...

La lampe tempête vole en éclats, répandant son carburant enflammé sur le comptoir.

Les spadassins bondissent avec ensemble. L'un d'eux ouvre la bouche, tourne sur lui-même telle une toupie, et s'effondre, la poitrine transpercée.

Fiddlefoot, à plat ventre, mitraille par en dessous les volets de bois, comme au tir. Une épaisse fumée monte vers le plafond, les ombres dansent devant les flammes hautes et rouges. Un autre tueur pousse un grand cri... Il tombe en travers du comptoir où il reste accroché comme un lézard sur un bâton, jambes d'un côté, bras de l'autre.

Flammes ! Fumée ! Éclairs jaunes des coups de feu !

BA-Wang ! tonne le colt 45.

Le tablier blanc émerge larmoyant, les bras en l'air et suppliant.

— Ne tirez pas, *marshal* ! par pitié !

Trois *hombres* gisent dans le saloon enfumé, percés de balles et très morts.

Mais la porte du fond est enfoncée et Ace Arlow a disparu.

Une foule, attirée par la fusillade, regardait curieusement, à distance respectueuse. Lorsque tout fut fini, plusieurs hommes se précipitèrent avec des seaux d'eau pour maîtriser l'incendie naissant. Fiddlefoot, solitaire, s'éloigna sans attirer l'attention. Son genou lui faisait plus mal qu'une dent de sagesse. Son premier soin, arrivé dans sa chambre, fut de s'allonger avec une compresse.

Tard dans la nuit, il entendit les conversations surexcitées des villageois commentant l'événement.

— Tsk, tsk, *marshal*... On a encore fait des siennes ?

Fiddlefoot, réveillé par la voix narquoise, tourna la tête, se frotta les yeux et sourit ; un radieux soleil filtrait entre les fentes des volets. Pecos Pete, presque aussi grand que la porte, rigolait, les mains dans les poches.

Le policier fit jouer plusieurs fois son genou endolori ; il étouffa une grimace mais la jambe acceptait de se plier.

— Rien de cassé, grogna-t-il. Enfin... je crois pas.

— Si c'est pas pour aujourd'hui, ça sera pour demain...

Pecos Pete soupira comme quelqu'un qui vient de porter en terre son meilleur ami. Fiddlefoot lui lança un noir regard.

— T'es encourageant !

— En tant qu'étranger à cette région... Il appuya sur le mot « étranger » tout en regardant le plafond d'un air parfaitement

innocent ; Fiddlefoot sentit son cœur se décrocher. « En tant qu'étranger, donc, tu ne pouvais pas deviner que celui qui s'attaque à Micky Lopez est un cadavre en sursis. Et maintenant que tu as Arlow et Brunner contre toi, le sursis est terminé. »

— Pourquoi me dis-tu ça ?

— Parce que je cherche toujours un partenaire.

Le *marshal* secoua la tête d'un air buté.

— Pas avant la fin du mois.

— Alors je pourrai pas m'associer avec un macchabée, rétorqua froidement Pecos Pete.

CHAPITRE X

Dès le coucher du soleil, le *marshal*, le genou solidement bandé et boitillant légèrement, patrouilla Main Street, son œil alerte scrutant l'ombre des arcades à la recherche d'un porteur d'arme. Devant la large artère illuminée, peuplée seulement de cow-boys nonchalants et de chevaux attachés aux rampes de bois, si calme, comme encore écrasée de chaleur en ce début de soirée, il ne put s'empêcher de sourire avec ironie : en quelques secondes, cette paisible ville de fermiers pouvait exploser comme une poudrière. Comment allait réagir Micky Lopez ? Et Ace Arlow ? Lequel allait attaquer le premier ?

Perdu dans ces pensées, il aperçut l'ami Pecos Pete, vautré, cigare au bec, dans l'ombre d'un porche. La main droite du détective était enveloppée par un bandage blanc qui ressortait comme une plaque de neige dans un sous-bois.

— Qu'est-ce que tu t'es fait ?

— J'ai cassé la gueule à Ace Arlow... Il sortit son cigare de sa bouche, cracha avec dégoût. « Je l'ai pincé en train de cravacher jusqu'au sang un petit gosse mexicain. J'y ai mis le paquet ! » Il exhibait son pansement avec fierté. « Je me suis amoché deux phalanges. »

Le cerveau enfiévré du policier travaillait à toute vitesse. Ace Arlow battant un petit Mexicain... Le papier, le message de Myra, avait été lancé dans son bureau par... Bon Dieu !

Le sinistre tenancier aurait-il eu vent de l'affaire. Et si, sous les coups, le malheureux gosse avait avoué, qu'allait-on faire à Myra ? L'image de la jolie rouquine qui cachait sa faiblesse sous un cynisme affecté de troupier se dressa devant Fiddlefoot avec une intensité presque douloureuse. Il balbutia un vague au revoir à son camarade et se hâta en direction du *Corral*.

La seule trace du combat de la nuit était une large traînée de bois brûlé le long du comptoir, là où avait été pulvérisée la lampe tempête. La salle étincelait sous l'éclat cru des lustres neufs ; le piano mécanique jouait une valse endiablée au son de laquelle tournoyaient avec la grâce d'hippopotames quelques longs cow-boys, plaqués contre des filles rondelettes et rougeaudes. Assis en rond autour de la

classique table tendue de drap vert, un petit groupe, visage hermétique, jouait au poker. Ace Arlow, vêtu comme un sénateur mais l'œil orné d'un superbe coquard, distribuait les cartes avec une stupéfiante rapidité – elles s'envolaient entre ses mains. Un lamentable tablier servait les rares consommateurs. Il n'était que huit heures.

Fiddlefoot s'approcha du bar, parfaitement à l'aise. Il remarqua avec satisfaction l'énorme bosse qui déformait en forme de poire le crâne chauve du barman.

— Est-ce que Myra est dans le coin ? demanda-t-il d'un ton détaché.

— Elle... elle est malade...

Le tablier parut se ratatiner sous le regard brûlant du policier. Il baissa promptement le nez dans sa plonge et parut fasciné par le rinçage d'une chope.

Fiddlefoot, la mâchoire contractée, se dirigea droit vers l'escalier. Le salopard ment et il sue la peur par les trous de nez. Ace Arlow se retourna, cartes en main ; apercevant son ennemi à mi-chemin du premier étage, il glapit d'une voix furieuse où perçait une nuance d'affolement :

— Qu'est-ce que vous foutez là-haut, vous ?

— Je vais pieuter avec une fille, ricana le *marshal* par-dessus son épaule, j'ai bien le droit, non ?

Et, tranquille comme Baptiste, il poursuivit son chemin. L'escalier débouchait sur le couloir étroit qu'il avait déjà parcouru dans la plus complète obscurité, la nuit de l'embuscade. Une lampe à huile fixée au mur éclairait faiblement la longue rangée de portes beiges, chacune décorée d'un numéro rouge, peint au pochoir. Odeur d'alcool et de parfum bon marché. Dans une chambre, il entendit murmurer une rauque voix masculine à laquelle répondit le rire cristallin d'une de « ces dames ». Il passa son chemin. Quelques mètres plus loin une porte s'entrouvrit, laissant apparaître le visage maquillé et cupide d'une blonde platinée, les cheveux coiffés en un extravagant édifice à la mode des marquises du XVIII^e siècle. D'abord tout sourire, les traits de la poupée se figèrent en apercevant l'étoile de la loi qui luisait dans la pénombre comme l'œil de la justice. Elle claqua vivement la porte mais Fiddlefoot avait déjà glissé son pied.

— Où est Myra ? demanda-t-il sévèrement.

— Chambre 5, murmura-t-elle dans un souffle les yeux agrandis par la peur.

Trois enjambées... Le bouton tourne rageusement à vide : fermé à clé. Il prend son élan, se laisse tomber, épaule en avant. Avec un craquement sinistre de bois fendillé, la serrure cède ; la porte, violemment rabattue, va s'écraser contre le mur. Noir opaque. Pas un son... Inquiet et désormais méfiant, Fiddlefoot retourne dans le

couloir pour décrocher la lampe à huile : après tout, ce serait le coup monté parfait, l'embuscade type.

Il introduit la lampe dans la chambre, à bout de bras, risque un oeil... et un grand frisson glacé lui court le long de l'échine.

— Myra !

Le lit semble être un champ de bataille ravagé. Attachée par les poignets et les chevilles dans une position de crucifiée, la malheureuse fille gît, tuméfiée, méconnaissable, parmi les draps froissés et sanglants. Les cordes, nouées autour des barreaux de cuivre des angles, lui entrent dans la chair tellement elles ont été serrées. Un bâillon lui recouvre la bouche. Et son visage n'est plus qu'une plaie noirâtre.

Le *marshal*, cloué par l'horreur, reste debout au pied du lit, tenant sa lampe ainsi qu'un bougeoir. La poitrine de la femme monte et s'abaisse en rythme lent mais régulier. La robe, lacérée, traîne un peu partout sur le lit, des lambeaux de satin vert éparpillés parmi les draps tachés de rouge sombre. Myra a été sauvagement battue à coups de poing et torturée avec des mégots incandescents.

Son oeil, bleu et poché, s'entrouvre faiblement, laissant filtrer un éclair de joie. Fiddlefoot arrache promptement le bâillon, Myra aspire une profonde bouffée d'air, tente de sourire, et étouffe un cri de douleur.

Jurant comme un possédé, le policier pose sa lampe sur la table de chevet, ouvre d'un déclic son couteau de poche et tranche un à un les liens. Plein de sollicitude il se penche, tente, bien doucement de la soulever par les épaules...

Nouveau cri.

— Walt... L... Laisse-moi... Elle balbutie d'un ton rauque entrecoupé de gémissements. « Ne me remue pas pour l'instant... Je me sens comme si on m'avait rouée de coups de bâton ! »

— Arlow ? siffla-t-il, venimeux.

Elle fit un signe de tête affirmatif.

— J'aurai cet enfant de salaud ! tonne Fiddlefoot, le poing brandi vers le ciel. Je l'aurai, si c'est la dernière chose que je fais au monde !... Et, tendre : « Je vais vite chercher le toubib. On va te remettre sur pattes en moins de deux... »

Des têtes effarées sortaient de toutes les portes quand il s'élança dans le couloir avec la rage aveugle d'un taureau furieux. Quatre à quatre il avala les marches d'escalier, fondit sur le bar tel un faucon sur un lapin.

— File au galop me chercher le toubib. Et si jamais tu essaies de me doubler, gare à ton lard : je te travaillerai au canif, à la mode apache...

Un tablier jaune citron bégayait en faisant de grands signes de

néigation affolée.

— J... j'ai rien eu à voir avec cette histoire, *marshal*... je le jure !... Je me suis toujours bien entendu avec Myra et...

— FILE ! rugit Fiddlefoot, cramoisi.

Tel un boulet de canon, tablier passa entre les deux battants de la porte.

Poings crispés sur le ceinturon, Stetson en bataille, le policier scruta la salle d'un large regard circulaire. Cartes et whisky momentanément délaissés, les joueurs, muets, ne quittaient pas des yeux leur *marshal*. Au milieu du groupe compact, comme un trou béant, la chaise de Ace Arlow – vide ! L'histoire de l'échauffourée de la précédente nuit s'était répandue ainsi qu'une traînée de poudre ; quelques minutes plus tôt, les joueurs avaient vu Arlow lâcher ses cartes comme si elles lui avaient brûlé les mains et s'enfuir à toutes jambes avec la célérité épouvantée d'un séminariste poursuivi par le Malin. On s'échangeait des regards d'intelligence, un silence lourd de menaces planait sur le saloon. Sur la piste de danse, les filles abandonnèrent leurs cavaliers pour se grouper dans un coin avec des mines d'écolières que la maîtresse va fouetter.

— Par où qu'il est parti ? aboya Fiddlefoot en fonçant sur elles.

Dix doigts aux ongles laqués désignèrent en tremblant la porte de derrière.

— P... par-là.

Le policier, d'un seul élan, se retrouva dans le corridor qui donnait sur l'entrée de service. Le bureau du gérant semblait avoir été mis à sac par une horde d'Indiens pillards : tiroirs ouverts, vides... dossiers éparpillés, coffre-fort béant... Tout indiquait un départ aussi affolé que précipité.

Le ululement triste d'une locomotive déchira la nuit limpide – plainte ? ou moquerie... Là-bas, à la gare, le petit tortillard quotidien qui desservait Monroe, le chef-lieu de canton, distant de quarante miles, s'apprêtait à partir. Sa comique locomotive à cheminée en entonnoir semblait vouloir avaler les rails avec son chasse-bœufs en forme de fanons de baleine. Tout ébouriffée de vapeur grasse et scintillante de cuivres fourbis, elle tirait un long convoi de wagons à bestiaux derrière lequel était attaché un fourgon de marchandises de Wells Fargo et un unique wagon de voyageurs. Un cavalier, même en tuant sa monture, mettait au moins le double de temps pour atteindre Monroe.

Le *marshal* traversa le saloon comme un éclair sous le regard ahuri des consommateurs, enfourcha le premier cheval venu et s'élança en direction de la gare dans un grand tourbillon de poussière ; mais avant même d'avoir quitté Main Street, il sut qu'il arriverait trop tard : distinct et monotone dans le silence nocturne, on entendait

rouler les wagons et poussivement haleter la loco : *chug-chug-chug-chug...*

Lorsque Fiddlefoot arriva à la rustique petite gare et s'élança sur le quai en planches, il vit luire dans le lointain la lanterne rouge du wagon de queue. Elle semblait lui faire des clins d'œil.

Frosty Fergusson, plus jaune et momifié que jamais, se tenait sur le pas de sa porte, le front ceint d'une immense visière de rhodoïd vert.

— Ace Arlow dans le train ? demanda vivement le policier.

— Ouais.

— Est-ce qu'il y a moyen d'arrêter le convoi ?

— Non.

— Merci tout de même, grommela Fiddlefoot en grimaçant un affreux sourire.

Il haussa les épaules et remonta à cheval.

Dans le *Corral* maintenant en pleine effervescence, Doc Rinkler, ciseaux et bandages à la main, se penchait sur Myra, calée contre deux oreillers. Filles de joie et cow-boys se pressaient autour du lit, graves, renfrognés. Le docteur, alerté par le regard de sa malade, se retourna, ciseau étincelant, et un large sourire fendit son visage. « Tiens ! Ce brave *marshal* !... Eh bien, avec vous dans le coin, on ne peut pas dire que la vie soit monotone ! »

— T'as eu Ace ? demanda Myra d'une voix encore faible.

— Non, pas encore, admit Fiddlefoot, dépité. Il a réussi à prendre le train. Et se tournant vers le médecin : « Comment va-t-elle ? »

— Ça ira... Avec un bon sourire, il tapotait la joue de la blessée ; Myra eut un sursaut et se mordit les lèvres lorsqu'il appliqua la teinture d'iode. « Il lui faut le temps de se remettre. Trois côtes cassées et quelques brûlures du deuxième degré... Dans trois semaines un mois elle dansera la gigue ! Entre-temps il lui faut du repos : lumière tamisée et silence. »

— Lumière tamisée et silence ! gouailla la fille. Ici ! Au *Corral* ! Sous l'énormité de la plaisanterie, toute sa verve canaille lui était revenue, malgré sa douleur.

Fiddlefoot et le médecin se regardèrent sans sourire. Effectivement, elle ne pouvait pas rester dans le saloon où il était matériellement impossible de se reposer, de jour comme de nuit. Mais où la mettre ? Aucune maison de Longhorn n'accueillerait une fille de bar... Doc Rinkler ne put s'empêcher de pouffer en imaginant les perruches du Cercle de la Couture : une... une... une *Créature* ! Ah ! Ah ! Ah ! mon Dieu ! Passez les sels. Le beau-père ? Rien à faire de ce côté-là : Frosty Fergusson l'avait rayée une fois pour toutes de sa vie. Il ne restait guère que le *Jackson Hotel*... Oui, Fiddlefoot pourrait lui

louer une chambre et embaucher une Mexicaine pour lui servir de garde-malade.

C'était même l'unique solution.

Les lorgnons de « Specs » Porter étincelèrent de curiosité libidineuse.

— Une... une femme, *marshal* !

Il prononça ce mot comme s'il eût parlé d'une Martienne. Fiddlefoot haussa les épaules d'un air excédé.

— Oui, parfaitement, une *femme* !... Et il éclata de rire au nez du ridicule réceptionniste. « Vous en faites pas, on vivra pas ensemble. » Sa gaieté tomba d'un coup, il eut presque l'air d'implorer. « C'est Myra, du *Corral*... Elle est gravement blessée, elle a besoin de calme. »

« Specs » Porter eut l'air d'avoir avalé une canne à pêche.

— J... je suis infiniment désolé, *marshal*, marmonna-t-il en faisant semblant de se passionner pour son tableau de clés, nous n'avons plus une seule chambre de disponible.

— Mais la moitié de la baraque est vide !

« Specs » paraissait sur des charbons ardents. Il tentait désespérément de conserver sa dignité mais tremblait visiblement dans sa culotte et lançait au policier des regards terrorisés. Enfin il s'approcha, onctueux, grotesque, suant à grosses gouttes, pour murmurer d'une voix confite.

— *M... marshal*, par pitié, comprenez-moi !... Je ne suis qu'un employé, ici. J'ai des ordres stricts ! Je n'ai pas le droit de laisser entrer une femme de ce genre.

Fiddlefoot poussa un profond soupir.

— Je paierai double, triple !...

Négation catégorique des lorgnons.

— Ce n'est pas une question d'argent. Il esquissa un pâle sourire ironique. « Au contraire !... Comprenez notre point de vue, *marshal*. Nous sommes le meilleur hôtel du pays. Nous accueillons des femmes de ranchers, d'ingénieurs des mines, de *géomètre* !... » Il glapit « *géomètre* », un doigt pointé vers le ciel, comme il eût dit : « Président des États-Unis. » « La présence d'une fille du *Corral* ferait fuir toute notre clientèle. »

Fiddlefoot, écœuré, n'avait plus même envie de se mettre en colère. Il demanda simplement.

— Qui est le propriétaire d'ici ?

— Mr Brunner.

Tiens, tiens... Toujours lui !

Directeur d'hôtel sélect...

Et tenancier de bobinard !

Mais, après tout, on peut très bien posséder des torchons et des

serviettes – simplement il ne faut pas les mélanger.

CHAPITRE XI

Lorsque l'image de la rigide institutrice se présenta devant ses yeux, Fiddlefoot chassa la vision avec un haussement d'épaules et un ricanement. Mais le ricanement se figea net sur ses lèvres et c'est d'un pas décidé qu'il se hâta vers la pimpante et calme villa de miss Agatha Tomkins ; car une seconde image était venue voiler la première comme sur une plaque photographique impressionnée deux fois.

— Vous !

— Moi.

Si les yeux d'Agatha avaient été des fusils, il se serait écroulé, raide mort. Et elle aurait joyeusement tiré le coup de grâce.

— Qu... qu'est-ce que vous venez faire ici ?

— Je... heu... il tortillait son Stetson entre ses gros doigts sales, rougissant comme un cow-boy en train de demander la main d'une fille de la ville. Mais il observait l'institutrice sous ses paupières baissées et riait sous cape. « Je voudrais vous demander si vous accepteriez de louer une chambre à une jeune femme qui vient d'avoir un accident et qui a besoin de se reposer au calme pendant un mois. »

Miss Tomkins fronçait les sourcils, interloquée.

— Heu... bredouilla-t-elle, prise de court. Je... je n'ai pas tellement de place... Elle voulait évincer au plus vite son ennemi mortel mais ne voulait pas se montrer sous un aspect peu charitable. Elle arrangeait d'un doigt tatillon les bretelles de son tablier amidonné. « Pourquoi chez moi ? Et puis, d'abord, qui est cette jeune femme en question. »

Toujours très gêné, et se tenant à quatre pour ne pas pouffer.

— C'est Myra, miss Myra, du *Corral*.

— Aaaaaaaaagh !!!... Hurlement de sorcière sur qui on vient de jeter un plein seau d'eau bénite. Livide, les yeux hors de la tête, la jeune mais plus jolie du tout miss Tomkins crache entre ses lèvres décolorées : « S... sale individu ! Venir insulter une femme jusque dans l'intimité de son domicile ! C'est une honte ! Je me plaindrai ! Ah ! ça oui ! Vous aurez de mes nouvelles... Une *c... créature* ! C... chez moi !... Ah ! Ah ! C'est comme si vous m'aviez craché au visage ! »

Elle recule, furieuse, claque la porte de toutes ses forces. Mais le

pied du *marshal* s'est glissé juste à temps. Ses dents luisent dans l'entrebâillement comme celles d'un fauve.

— Une *créature*, comme vous dites, miss, vaut bien un voleur de bétail.

Silence. Et la porte se rouvre de trois centimètres.

— Qu... qu'est-ce que vous dites ? bredouille une pauvre petite voix, tremblante d'émotion.

Sourire éblouissant. Stetson en arrière.

— Je dis que quand on a un frère qui fait partie d'un gang de voleurs de troupeaux, on peut se montrer charitable envers une pauvre fille. C'est tout.

Du coup elle fait entrer Fiddlefoot en vitesse, ferme vivement la porte après avoir jeté des regards apeurés de chaque côté de la rue. Elle est plus blanche que son tablier, pourtant resplendissant.

— Alors vous êtes au courant, soupire-t-elle, toute fougue disparue comme par magie. Elle semble au bord des larmes.

— Et comment je suis au courant ! proclama Fiddlefoot, sadique. J'ai assez de preuves pour le faire coffrer ce soir même... Les yeux au plafond, il parut réfléchir un instant, comptant sur ses doigts en marmonnant : « Vol de bétail... maquillage de marque... complicité de recel... Mmmm... Ça ira chercher dans les dix ans de travaux forcés. Mais ne vous tourmentez pas trop, le pénitencier de Yuma est une prison modèle où l'on applique les principes humanitaires les plus modernes. C'est ainsi qu'on n'enchaîne plus les prisonniers qu'à des boulets de vingt kilos. » Il gonfla sa poitrine, fit jouer ses biceps. « Et pour la culture physique, sensass !... Ils cassent des cailloux quinze heures par jour, faut les voir quand ils sortent : des malabars comme ça ! »

Adossée au mur, sur le point de s'évanouir, de grosses larmes roulant le long de ses joues, elle balbutia :

— Je logerai cette femme le temps que vous voudrez.

— Mais... je croyais que vous n'aviez pas de place ?

Il avait l'air sincèrement étonné.

Myra, doucement prise aux aisselles et aux jambes, fut glissée de son lit sur un brancard, en route vers un cabriolet loué par Fiddlefoot qui attendait devant le perron.

— Comment te sens-tu ?

— Comme si j'avais été piétinée par un troupeau de bisons.

Doc Rinkler, important, présida à la descente des escaliers. Toutes les filles et les cow-boys regardaient, bouche bée.

— Où c'est-y que tu m'emmènes ? demanda la blessée avec un regard interrogateur.

— Chez l'institutrice.

— HEIN !

Doc lui-même se retourna, stupéfait ; les aides, un sourire ironique aux lèvres, croyaient à une bonne plaisanterie. Mais Fiddlefoot confirma, imperturbable :

— Elle est en train de faire ta chambre en ce moment même.

— Tu la tiens par quelque chose ?

Un petit air innocent d'enfant de chœur.

— Tu me prends pour un maître chanteur ?

Prenant bien soin de ne pas heurter la blessée aux tables, le petit groupe traversa lentement la salle sous l'œil morne et chafouin du tablier qui baissa le nez dans sa plonge. Au moment de franchir les doubles volets de la porte, Myra, émue, nerveuse, ne put se retenir ; elle se hissa sur un coude et fit un grand signe d'adieu en braillant de sa voix éraillée :

— Cul sec, bande de caves !... C'est moi qui rince !

*

* *

À peine le cabriolet disparu dans une rue transversale, apparut Micky Lopez, escorté de ses réglementaires gardes du corps. Les trois hommes attachèrent leur montures à la rampe et entrèrent au *Corral*, le rancher d'abord, droit comme un piquet, suprêmement élégant, les mercenaires en léger retrait, roulant les épaules et mâchonnant un cure-dent.

Souriant et décontracté, le trio posa son artillerie sur le comptoir ; mais l'air soucieux du tablier n'échappa point à l'œil du maître.

— Qu'est-ce qui ne va pas, mon gros ?

— Ça barde, Mr Lopez !

En se massant sa bosse, le barman raconta la fuite précipitée de Ace Arlow, par le train du soir. Lopez écoutait attentivement, les sourcils froncés, encadré par ses mercenaires qui rumaient d'un air bovin.

Soudain la porte à double battant s'ouvrit toute grande pour laisser entrer un villageois essoufflé qui vociféra, la bouche arrondie en forme de passe-boule :

— Hé, les mecs ! C'était vrai... Le *marshal* y vient de déposer Myra chez l'institutrice !

Une rumeur incrédule secoua le saloon : « Oh !... C'est pas possible... Tu te fous de not' gueule... »

— Je viens de le voir de mes propres yeux ! brailla le villageois, mi-rieur, mi-vexé.

Tous l'entourèrent, y compris Micky Lopez.

*

* *

Miss Agatha Tomkins était en transes ! De temps en temps, le

gémissement du sommier dans la pièce à côté venait désagréablement lui rappeler que ce soir-là n'était pas un soir comme les autres. Tortillant son tablier de rage impuissante, elle arpentait tel un fauve en cage son petit salon meublé en rococo. *Mon Dieu, mon Dieu !... Une créature sous mon toit !* Si réellement la convalescence durait un mois, la pauvrete était sûre de n'y point survivre.

Le claquement sec du heurtoir de porte en cuivre fourbi la fit sursauter.

Le visiteur était vêtu avec une élégance de bon aloi qui fit excellente impression sur miss Tomkins. Elle lui trouva l'air hautain et distingué d'un riche hidalgo. Il se découvrit avec un geste large de mousquetaire.

— Je m'appelle Lopez, mademoiselle. Je suis le propriétaire du Box H. Et avec un sourire de séducteur du cinéma muet : « J'ai entendu dire qu'une dénommée Myra loge chez vous ? Une fille du saloon ? »

Miss Tomkins, très rouge et aussi mal à l'aise qu'il est possible de l'être, dut admettre l'effroyable vérité. Elle en aurait pleuré. Ce monsieur Lopez était vraiment un homme charmant. Très beau et si distingué...

Le noble hidalgo lissait son pinceau de moustache d'un air conquérant.

— Je ne savais pas que vous connaissiez cette fille, laissa-t-il tomber d'un ton poli où perçait une légère ironie.

Miss Agatha Tomkins se sentit giflée.

— Je ne la connais en aucune façon ! répliqua-t-elle avec véhémence. Je n'ai pas pu refuser ce service à notre *marshal*, mais croyez bien que c'est pour moi une pénitence que je fais dans un esprit de charité chrétienne. Elle soupira, raide et digne. « C'est une camarade d'enfance du *marshal*. »

L'œil gauche de Micky Lopez s'embrasa soudain.

— Ah ! tiens, tiens... des camarades d'enfance... Oui, bien sûr, je comprends maintenant.

— Ils étaient dans la même classe à l'école, ajouta l'institutrice, comme si ce touchant détail excusait son attitude.

Le chevaleresque rancher termina sur quelques banales formules de courtoisie et prit congé. Un rictus satanique ourlait ses lèvres fines. De tumultueuses pensées tourbillonnaient à toute vitesse sous son crâne. La véritable identité de Fiddlefoot lui était soudain apparue avec une précision qui le surprit ; aiguillé sur la bonne piste, son cerveau avait brusquement déchiré le voile du passé et, bien que l'ancien enfant du pays eût beaucoup changé, Lopez n'arrivait pas à comprendre comment il ne l'avait pas reconnu plus tôt.

Arrivé au bout de la rue, il se retourna. Appuyé sur sa belle

selle, il contempla longuement la petite maison de l'institutrice. Il évoquait un éclaireur indien, solitaire sous la lune.

Nous aussi, on est des copains d'enfance, pas vrai, Walt Deacon ?

CHAPITRE XII

Fiddlefoot, les pieds sur la table, retournait dans sa tête le problème posé par Myra quand la porte du bureau s'ouvrit brusquement, laissant apparaître la tête chevaline d'un villageois aux dents en éventail.

Hé ! *marshal* ! grouillez-vous... Y a Frosty Fergusson qui vous demande à la gare. Y dit que c'est urgent.

— Qu'est-ce qu'il peut bien me vouloir, celui-là, maugréa le policier en se levant.

L'homme haussa les épaules en hennissant :

— Probablement te remercier d'avoir sauvé Myra. Il est grincheux comme pas un mais c'est pas un mauvais bougre.

La petite gare était posée comme une maison de poupée en bordure de l'unique voie, face à une esplanade poussiéreuse encombrée de parcs à bestiaux. Dans son bureau, assis visière au front devant un antique émetteur télégraphique à allure de tableau de bord pour tramway, le chef de gare, Frosty Fergusson envoyait ses messages d'un air hargneux. L'air crépitait, comme déchiré par une mitrailleuse Maxim.

Sans se retourner, Frosty tendit au policier le message suivant :

Farley, shérif, Monroe.

Walt Deacon, recherché pour meutre Nels Haugen voilà huit ans est de retour. STOP. Il se fait appeler Fiddlefoot, s'est fait nommer marshal. STOP. Tueur très dangereux, venez nombreux. Vous attend au train demain jeudi. STOP.

Lopez, Box H.

Fiddlefoot, blême, posa le papier sur le bureau.

— Frosty, mon vieux, je ne sais pas comment vous remercier, articula-t-il d'une voix blanche.

— ... remerciez pas... aidé la même... bougonna la visière verte en continuant à taper comme un forcené.

Le *marshal* sortit d'une démarche d'automate, posant un pied devant l'autre comme dans un rêve. Il remonta à cheval, les façades de Main Street défilaient ainsi qu'un long mur peint et lisse. *Foutre le*

camp !... Foutre le camp en quatrième vitesse...

— Tu as l'air d'avoir perdu père et mère, *amigo* !

Les jambes de Pecos Pete s'étendaient sur toute la longueur des marches, depuis le perron jusqu'à la poussière ocre du sol. Fiddlefoot esquissa un triste sourire.

— Qu'est-ce qui t'amène, Pete ?

— Je voulais juste te dire *adios*... Le devoir m'appelle du côté de Rattlesnake Valley : les voleurs de troupeaux se déchaînent, là-bas ! Et les yeux tranquilles rivés sur son camarade : « C'est une longue balade à faire tout seul. »

Fiddlefoot enleva son étoile, la mit dans sa poche.

— Tu seras pas tout seul.

Pecos Pete émit un long sifflement.

— Ben mon colon !... La fin du mois elle a pas été longue à venir...

— J'ai changé d'avis, dit simplement le policier. Il haussa les épaules. « J'ai pas envie de me faire trouser la peau pour tous ces cons. »

— T'as vachement raison. Demain matin, au lever du soleil, ça te va.

— Je serai prêt.

Pecos Pete, visage de marbre, dévisagea longuement son ami ; enfin il s'en alla, dégingandé, marmottant quelque chose qui ressemblait vaguement à : « ou mort... »

Mais Pecos Pete avait un humour très particulier.

Une aurore translucide se levait derrière les monts Kiowa lorsque les deux compères, leurs sacs de couchage ficelés en travers de leurs selles, atteignirent les premiers contreforts rocheux ; la journée s'annonçait étouffante ; et, en marchant bon train, le voyage allait durer jusqu'à la nuit au moins...

— En cette saison, on aurait dû attendre le soir, grommela Fiddlefoot. D'ici deux heures, on pourra faire cuire des œufs sur la plaine.

Pecos Pete eut un sourire énigmatique.

— T'aurais pu attendre jusqu'à ce soir ?

Un noir regard. Et l'ex-policier ne put s'empêcher de rire aussi.

— Non.

Cheminant entre les cactus dans la plaine aride bruisante de grillons, il raconta, sans omettre le moindre détail, toute son histoire à son compagnon. Pecos Pete, fasciné, écouta sans mot dire, jusqu'à la fin.

— Si on a retiré une balle de 44 du corps de Nels Haugen, où est passée la tienne ? demanda-t-il, après un instant de réflexion.

— Est-ce que je sais, moi ! J'ai cru que je l'avais descendu et je

me suis cavale sans demander mon reste.

— Mmmm... Les sabots des chevaux sonnaient clair sur la rocaille, le détective se tourna vers Fiddlefoot. « Dis donc ? On est pas loin du Box H, si j'allais jeter un coup d'œil là-bas ? » Le fugitif paraissant peu enthousiaste, il poursuivit, logique : « Écoute. Tu lui as tiré entre les jambes pour le faire sauter en l'air... Ta balle est quelque part dans le perron, y a pas de bon Dieu ! »

— T'as peut-être raison, admit Fiddlefoot, ébranlé.

Pecos Pete regardait la frange dentelée des Kiowa d'un air rêveur.

— J'avoue que moi aussi je suis intrigué, murmura-t-il entre ses dents.

Les deux cavaliers se séparèrent, bientôt le détective ne fut plus qu'un petit point noir, dansant dans l'air surchauffé.

Fiddlefoot le suivit longtemps des yeux, à peine plus visible qu'une abeille sur un champ de trèfles, et la tristesse, l'accablement le reprirent. Et le doute. Quel jeu jouait l'homme qui se déclarait « flic à vaches » ? Allait-il réellement au Box H pour enquêter ? Est-ce que, n'osant pas s'attaquer ouvertement au *marshal* en pleine ville, il ne l'avait pas entraîné pour traîtreusement l'abattre dans la montagne ? Ou, plus vraisemblablement, n'allait-il pas simplement au Box H pour conclure un marché avec Micky Lopez ?

Walt Deacon valait cinq cents dollars.

Pecos Pete tenait l'homme, mais n'osait pas livrer combat.

Micky Lopez avait shérif et *posse*.

Tous les éléments d'une fructueuse association se trouvaient réunis.

Ruminant ces sombres pensées, le fugitif longeait les premiers contreforts de la montagne.

CHAPITRE XIII

Quand Pecos Pete franchit la barrière du Box H, le grand ranch semblait désert ; le seul signe de vie était un panache de fumée s'élevant du toit de la cuisine. À cette heure de la matinée, tout le monde était aux pâturages.

Le détective mena sa bête à l'abreuvoir et poussa la porte de la soullarde : un cuistot obèse et mal rasé, ceint d'un vieux sac, épluchait des pommes de terre, assis sur une caisse.

— Micky dans le coin ? demanda Pecos Pete d'un ton anodin.

— Non. L'est parti en ville avec les durs... Le cuistot pécha une autre pomme de terre dans une lessiveuse remplie d'eau. « Je crois qu'il y a du grabuge dans l'air, quek chose de vachement important ! » Du couteau il indiqua la cafetière. « Versez-vous donc un jus. »

Pecos Pete remercia, but un café qui eût empêché un homme ordinaire de dormir pendant dix nuits, et sortit dans la cour surchauffée. Les bâtiments semblaient assoupis comme de gros chats roux. Sur toute la façade du corps de logis, courait un perron en planches bordé d'une rampe et de fines colonnes qui supportaient l'auvent du porche. Cinq marches, patinées et creusées en leur centre par le passage répété de bottes à talons carrés, menaient à l'entrée principale.

Le détective s'accroupit, examina attentivement chacune d'elles, passant sa main sur le bois peint et rugueux. À la troisième, son visage s'illumina. Il sortit un couteau de sa poche et commença à creuser.

— Qu... qu'est-ce que vous faites à l'escalier, monsieur ?

Il bondit sur pieds, serrant dans sa main gauche un petit lingot de plomb écrasé. Elle ne paraissait pas particulièrement effrayée, simplement interloquée. Jeune, jolie, très blonde, vêtue d'une ample robe paysanne en vichy rose et blanc et d'un tablier brodé. Une ecchymose violacée lui marbrait la joue jusqu'à la tempe, les coins de sa bouche tombaient en un pli amer. La nièce de Nels Haugen, pensa aussitôt le détective. Une mignonne petite, taillée pour travailler dur pendant la journée puis rire, danser, et monter dans la chambre à coucher avec son homme ainsi que la nature l'avait voulu. Pauvre gosse. Elle n'avait pas eu beaucoup de veine en tombant sur Micky Lopez. La rumeur locale disait qu'il ne l'avait épousée que pour avoir

le ranch. Vrai ou faux, Micky passait certainement plus de temps dans les bras des belles du *Corral* qu'entre ceux de sa chère épouse.

Pecos Pete expliqua son intrusion et, jouant avec la balle déformée, raconta l'histoire de Walt Deacon. Elle l'écouta sans interrompre, les sourcils froncés.

Il lui mit la preuve sous le nez.

— Votre oncle a été tué avec un 44, Deacon portait un 45, voici sa balle.

Elle secouait négativement la tête, refusant obstinément d'admettre la chose.

— C'est absolument impossible, monsieur... J'ai vu Deacon tuer mon oncle ! J'étais ici même, sous le porche... Il l'a abattu presque à bout portant !

Avec la patience d'un instituteur expliquant un problème difficile, Pecos Pete poursuivit sa subtile déduction.

— Rappelez-vous, ma'ame : cet orage qui couvrait tous les bruits, la pluie torrentielle qui empêchait de distinguer un coup de feu d'un éclair... Votre oncle avait de nombreux ennemis, l'assassin pouvait très bien être là, n'importe où, tapi dans la nuit. Il a assisté à la querelle et, voyant Deacon sortir son revolver, il a attendu, haletant, n'en croyant pas ses yeux : quelqu'un faisait le travail pour lui ! Mais le gosse ne cherchait qu'à se protéger, il voulait simplement faire peur à Haugen, il lui tire entre les jambes. L'adresse au tir de Deacon est proverbiale dans le pays. L'assassin, frustré, comprend, et il tire à son tour, une fraction de seconde après Deacon. Votre oncle s'abat, tué sur le coup. Non seulement l'assassin a réussi à vous tromper, mais il a trompé Deacon lui-même ! Le gosse était persuadé qu'il avait tué votre oncle ! C'est pour ça qu'il a fui le pays.

La jeune femme écoutait, visiblement ébranlée.

— C'est fantastique, murmurait-elle entre ses dents. Puis elle parut refuser tout en bloc et fit un geste agacé, « Pourquoi venez-vous ressortir cette histoire tant d'années après ? Qui êtes-vous ? Un policier ? » Du bras elle désigna les montagnes. « Walt Deacon s'est sauvé, personne ne sait ce qu'il est devenu. Le passé est mort. »

— Pour vous, peut-être, ma'ame ; mais sûrement pas pour Deacon : il est condamné à fuir pendant le restant de ses jours, pour un meurtre qu'il n'a pas commis.

— Pas commis, pas commis... elle admettait encore avec peine l'incroyable vérité. Les poings serrés dans les poches de son tablier, elle regardait le plomb dans la main du détective, puis l'escalier, et semblait abasourdie. « C'est en effet un 44 qu'on a retiré du corps de mon oncle ! » s'écria-t-elle enfin.

— Ouais. Et toute la ville vous dira que Walt Deacon trouait les corneilles et les boîtes de conserve avec un vieux colt 45. Il esquissa

un sourire. « Je ne crois pas qu'il pouvait se payer le luxe d'avoir plusieurs armes. »

Mrs Lopez réfléchissait, tête baissée, visiblement en proie à un violent combat intérieur. Le silence s'éternisant, Pecos Pete descendait lentement les marches.

— Eh bien ! ma'ame, j'ai été charmé de faire votre connaissance... J'espère vous avoir convaincu, si jamais vous apprenez quelque chose faites-le-moi savoir. Et dites bonjour à Micky de ma part, dites-lui que Pecos Pete est passé.

Au nom de Micky, la jeune femme porta automatiquement la main à sa joue tuméfiée ; et elle rougit intensément. Le détective se sentit triste. Ainsi, il la bat... Charmant ! C'était bien le genre de Micky Lopez de traiter sa femme comme une fille de bar : hypernerveux, bourré de complexes, c'était sa manière de se défouler.

Pecos Pete remit son Stetson cabossé et en toucha le bord de deux doigts.

— Au revoir, ma'ame.

— Attendez !

Blanche comme un drap, elle lui fit signe de la suivre. Ouvrant une porte basse, presque un soupirail, qui se trouvait sous le perron et sur le côté de la maison, elle se mit à fourrager dans un amas de caisses poussiéreuses, d'outils rouillés aux manches reliés par un épais réseau de toiles d'araignées. Sale, s'époussetant avec dégoût, elle ressortit du débarras.

Elle tenait un vieux fusil à la main.

Un Winchester, calibre 44.

— Je l'ai trouvé dans les broussailles, un mois après la mort de mon oncle... J'ai cru que c'était le fusil de Walt Deacon, comme l'affaire était classée, je l'ai jeté là. Elle semblait s'excuser. « C'est votre histoire qui m'a rafraîchi la mémoire, j'avais complètement oublié ce fusil. »

Pecos Pete s'empara délicatement de l'arme, fit jouer en forçant la culasse rouillée. Il ne put la tirer à fond mais on apercevait la douille vide, couverte de vert-de-gris.

— Ma'ame, murmura-t-il, voici le joujou qui a tué votre oncle.

— Mais... mais qui a tiré ? Elle écarquillait les yeux.

— Vous en savez autant que moi... Il montra le Winchester. « Je peux le garder ? »

— Bien sûr.

Ils se serrèrent chaleureusement la main, les petits doigts blancs de la femme restèrent longtemps prisonniers de la grosse patte velue ; Mrs Lopez rougit, baissant les yeux. Pecos Pete considéra gravement les bleus sur le frais visage. *Bon Dieu ! Faut être un drôle de salaud pour battre une femme aussi charmante. Et il faut être siphonné pour lui préférer*

les grues du saloon !

L'ami Pecos Pete n'avait nullement la forme d'un siphon.

Bercé au trot égal de son cheval sur la plaine étincelante, il se retourna pour voir une dernière fois les longs bâtiments ocre qui paraissaient danser dans la lumière trouble. Sous le porche il vit la tache étincelante de son tablier blanc. Et... oui, elle agitait un mouchoir en signe d'au revoir...

CHAPITRE XIV

Assis paresseusement devant les braises d'un feu de camp, Pecos Pete, une timbale de café à la main, allumait sa cigarette avec un tison. Les premières étoiles scintillaient dans un ciel de velours sombre, une fraîche brise succédait sans transition à la chaleur suffocante du jour. Les petites flammes jaunes frétilaient comme des diables, projetant sur les visages des lueurs irréelles.

Fiddlefoot, remuant les cendres chaudes du bout de sa botte, racontait sa journée. Dans le défilé, à mi-chemin de Rattlesnake Valley, il avait croisé un grand troupeau venu du Nord, gardé par un chef de convoi et quelques cow-boys poussiéreux et exténués.

Le chef de convoi n'était pas content du tout !

— Il avait perdu plus de cinquante bêtes pendant la nuit ! expliqua le fugitif. La tactique des voleurs est de créer une panique, puis, quand tous les cow-boys s'élancent pour détourner les meneurs, ils isolent rapidement les derniers bœufs et les conduisent dans la montagne. Comme le convoi n'avait pas assez de personnel pour les poursuivre...

Les yeux de Pecos Pete brillaient comme ceux d'un animal nocturne, le cerveau du détective travaillait à toute vitesse.

— Volés dans la nuit, dis-tu... Mmm... peuvent pas être bien loin... Il se frappa la paume d'un coup de poing rageur. « Bon Dieu de bon Dieu ! Y a qu'un point d'eau à cent miles à la ronde, ils sont bien forcés d'y venir ! Et je le surveille depuis un mois sans résultat...

— Je sais où sont tes bestiaux, dit paisiblement Fiddlefoot.

Pecos Pete faillit en renverser son café.

— Hein ? Où ?

— Dans le no man's land.

Le détective lui éclata de rire au nez.

— Et la flotte ?

— Il y a un trou d'eau. Il est à sec huit mois sur douze mais il existe. C'est un sang-mêlé qui me l'avait montré autrefois, quand je piégeais les loups et les coyotes. Après le meurtre de Haugen, j'ai vécu presque un mois là-bas. Je te parle en connaissance de cause : j'y ai bu plus d'une fois. Du doigt il désigna un piton rocheux isolé qui se découpait sur la frange déchiquetée des Kiowa. « Tu vois ce piton :

c'est Black Butte. Le trou d'eau est à six miles de là environ, en pleine désolation. Y a pas une herbe, pas un cactus. On se croirait sur la lune. »

Le détective parut extrêmement intéressé mais, ses immenses jambes allongées en bordure des flammes, il ne faisait pas mine de bouger.

— On y va pas ? s'étonna Fiddlefoot.

— Si, si... Il bâillait en s'étirant comme un lézard. « On a tout le temps, ils seront encore là demain. »

L'inquiétude envahit à nouveau le fugitif, il aboya sèchement :

— Qu'est-ce que t'as derrière la tête ?

— Moi ! pourquoi... Pecos Pete s'immobilisa, la timbale de café figée dans sa main.

Un gros colt 45 était braqué droit sur son front.

Lentement, posément, le détective but une gorgée, aspira une profonde bouffée de sa cigarette, ses yeux agiles rivés sur l'arme menaçante, puis sur son compagnon.

— Qu'est-ce que tu es allé imaginer ? demanda-t-il d'un ton neutre.

Fiddlefoot ricana.

— Je vauX cinq cents tickets !

— Tu... tu crois que je veux te vendre ! Il posa sa timbale, se croisa les bras, mi-stupéfait, mi-fâché. « Mais, bougre de crétin, réfléchis une seconde !... Si je t'avais attiré ici pour la prime, il y a longtemps que tu serais un beau cadavre ! J'ai eu cent fois l'occasion de te tirer dessus !

— Je sais, grogna Fiddlefoot, indécis.

— Alors ? Andouille !

Bien sûr, le détective avait raison. Il ne se serait pas amusé à lui raconter cette histoire de fusil rien que pour le plaisir. Et puis où aurait-il déniché ce vieux Winchester tout rouillé ? Non, Pecos Pete était un ami sincère. C'était lui qui, à force de fuir devant la loi comme un cerf devant les chiens, était devenu à moitié fou. *Loco*, disent les Mex en se tapotant le front avec l'index. Oui c'est bien cela... Il était devenu *loco*.

Il se frotta les yeux, remit son colt à l'étui.

— Excuse-moi, Pete, s'étrangla-t-il. Il tenta de rire. « Je suis bon pour la camisole. »

— T'es simplement à bout, grogna le détective. Tu me fais penser à un chat poursuivi, parfois il détale, parfois il sort ses griffes. Il s'étira, souriant. « Allez... viens au pieu. »

*

* *

À plat ventre entre les roches grises, Pecos Pete, l'œil droit rivé

à une gigantesque longue-vue cerclée de cuivre, frétillait d'impatience et poussait des exclamations étouffées. « Bon Dieu, Walt ! Ils se sont créé un véritable ranch en plein no man's land ! Y a deux corrals, un abreuvoir... Et regarde-moi ces trois lascars accroupis devant un feu : ils sont en train de faire rougir les fers ! Flagrant délit, mon vieux ! Flagrant délit ! Ha ! Ha !... » Il plia sa longue-vue, redevint soudain sérieux. « Y a plus qu'à les cueillir. »

— C'est pas exactement des boutons-d'or, gouailla Walt.

— Y sont cinq. Y a deux possibilités : tu restes ici à les surveiller pendant que je vais chercher du renfort. Ou bien on attend la nuit et on attaque tous les deux en faisant un boucan du tonnerre de Dieu. Ils croiront qu'une *posse* leur tombe sur le dos. Avec l'effet de surprise, on a toutes les chances de réussir. Moi, personnellement, je penche pour cette solution-là.

— D'ac, dit Walt Deacon.

*

* *

Rampant dans la pierraille avec l'adresse d'un Apache, Deacon s'approche à moins de vingt mètres des voleurs. Il distingue nettement leurs visages, éclairés par la lueur rouge du feu de camp : yeux de loup dans les barbes en broussaille, faces de brutes, de renégats prêts à tout... L'un fume tranquillement en lui tournant le dos.

Tout près, sur une roche plate et lisse, gît la sentinelle, assommée, bâillonnée, ligotée.

Walt, rigoureusement immobile, revolver au poing, attend le signal du détective qui, selon le plan établi, doit surgir du corral pour prendre les bandits en sandwich.

Les secondes s'étirent... On entend craquer les branches qui se tordent dans les flammes.

Et la voix de Pecos tonne :

— Haut les mains, les gars... vous êtes encerclés.

À quoi Deacon réplique vite :

— Toute résistance est inutile... Le camp est cerné !

Silence... Les quatre hommes semblent être des statues pétrifiées à qui les flammes donnent une vie surnaturelle.

Et ils bougent !

Tout d'un coup, tout part à la fois ! Les colts ! Les éclairs jaunes ! *Ba-wang !...* Tonnent les revolvers ! Sifflent les balles ! *Ping ! Ping ! Ping !...* Les voleurs roulent à toute vitesse sur le sol, tirant, rechargeant, tentant d'échapper au cercle de lumière... Les gros colts frontières ruent comme des mules au bout des bras tendus. Les voleurs se cabrent, hurlant, râlant... Un homme touché vole en l'air, les bras en croix, et retombe lourdement sur le sol où il se tord en rugissant de douleur.

Camouflés par les ténèbres opaques, Walt et le détective, à plat ventre comme au tir, font un carton.

Ba-wang !... Un colosse à face de bagnard fonce droit devant lui, crachant feu et plomb. Soudain, il s'immobilise, regarde son revolver avec stupéfaction, et s'abat, face contre terre ainsi qu'un arbre scié.

Les deux survivants déposent promptement les armes et glapissent, terrorisés.

— On se rend ! Tirez pas !

Ils lèvent le bras bien haut au-dessus de leurs têtes ; la chemise du plus grand rougit, puis goutte de sang qui ruisselle du biceps transpercé.

Pecos Pete s'approche du feu, revolver au poing.

— Prends leurs flingues, Walt...

Deacon s'empresse d'obéir et fouilla les prisonniers à la recherche d'une arme dissimulée. Tranquille de ce côté, il laissa le plus petit, un tout jeune homme, faire un garrot au bras de son compagnon qui saignait abondamment, sans cesser un instant de les tenir en respect à la pointe de son revolver. Le blessé grimaçait de douleur ; les flammes éclairèrent soudain le jeune voleur en plein visage ; Deacon sursauta.

C'était Bill Tomkins.

— Eh bien, mon p'tit gars... C'est ta sœur qui va être contente, grommela Walt en le regardant droit dans les yeux.

Le captif baissa la tête et se laissa attacher les mains derrière le dos, sans mot dire.

Pecos Pete qui venait de terminer l'examen des morts vint aider, jubilant.

— Quel coup de filet ! On tient le gang au grand complet ! Il se frottait les mains, ricanant dans l'ombre. « Y en a deux qui sont bons pour nourrir les vermisseaux... » Et examinant curieusement les prisonniers. « Et ces deux lascars-là vont aller casser des cailloux à Yuma jusqu'à ce qu'ils aient de longues barbes blanches. » Puis son expression redevint tout à coup sérieuse et il soupira : « Manque que le chef ! »

— Le chef ? Qui est-ce ? demanda Deacon, surpris.

— Malheureusement je n'en sais rien... Le détective, mains dans les poches, regardait les voleurs ficelés comme des saucissons. « Le grand caïd ne se mouille jamais, il préfère laisser le risque aux autres... Enfin ! peut-être qu'à Yuma ces oiseaux se décideront à parler : c'est pas exactement une colonie de vacances, là-bas ! »

Deacon, lèvres pincées, regardait fixement les braises rougeoyantes : dans les contorsions désordonnées du feu, il voyait se dessiner un joli minois pincé engoncé dans un sévère bonnet de puritaine. La petite institutrice, si bourgeoise, tellement esclave du

qu'en-dira-t-on, devait, en cet instant, souffrir le martyre. L'hébergement incongru de la fille de saloon avait dû déchaîner les langues de pies de toutes les commères de Longhorn ; et Dieu sait s'il y en avait ! Elle avait tout accepté pour sauver son jeune frère. Et maintenant... Il ne lui restait plus qu'à plier bagage et à fuir à jamais, couverte de honte et d'opprobre. Walt se sentait coupable, il avait l'impression d'avoir trahi miss Tomkins. En fait, il lui avait bel et bien proposé le marché : Bill contre Myra.

Elle avait hébergé Myra – il ne rendait pas Bill.

Il pouvait encore le faire : un couteau acéré tranchant les liens dans la nuit noire... Mais alors, sans compter le fait que Bill Tomkins irait droit se faire pendre ailleurs, Pecos Pete se douterait immédiatement de quelque chose, en piquerait une crise de rage et, soit livrerait Deacon au shérif, soit exigerait une explication orageuse et probablement sanglante. Or, même s'il s'en tirait à son avantage, Walt ne voulait nullement tuer son ami.

Miss Tomkins, Deacon, Bill.

Pecos Pete, Bill, Deacon.

Il y avait bien une autre issue... Toujours la même, l'éternelle !

Deacon tout seul.

Libérer le prisonnier pendant le sommeil du détective et disparaître à son tour dans la nuit noire pour ne plus jamais revenir. Pendant son séjour à Longhorn, il n'avait découvert aucune indice qui servît à l'innocenter. Pecos Pete avait bien fait un rapport encourageant de son enquête au Box H, le Winchester 44 semblait prouver sa bonne foi, mais quel en était le résultat positif ? À quoi pouvait bien servir un vieux fusil rouillé, huit ans après un crime ? De toute façon, toute la ville était dressée contre lui maintenant, bourgeois, cow-boys, Brunner et son empire commercial, Lopez et ses mercenaires... Et le shérif du canton accourait avec une *posse* ! Le piège se refermait sur lui avec une force et une vitesse que rien ne pouvait arrêter. Il était trop tard. Il avait perdu.

La voix joyeuse de Pecos Pete le tira de ces pensées.

— Pile ou face pour qui se couche le premier. Il lança en l'air un dollar d'argent.

— Pile, dit Deacon, maussade.

— Face ! s'esclaffa le détective. Et il déroula vivement son sac de couchage.

Lueur sombre des braises mourantes, un coyote hurlait au loin dans le no man's land. Deacon, assis, fumait tristement une cigarette. Des milliers d'étoiles scintillaient.

Le prisonnier étouffa une exclamation apeurée en voyant luire la lame d'acier poli.

— *M... marshal !*

— Ta gueule, chuchota Walt. Jetant un rapide coup d'œil sur le sac de couchage d'où s'échappaient des ronflements, il trancha les liens. « Fous le camp ! Enfourche un canasson et ne t'arrête qu'au Mexique... »

Une lueur d'espoir insensé illumina fugitivement le regard du garçon, aussitôt remplacée par un sourire ironique et désillusionné.

— Je connais la musique... Walt lui fit un signe impératif de parler plus bas, il poursuivit du bout des lèvres : « Je sais qui vous êtes ! Vous avez la réputation d'un tueur dans tout le pays. Vous allez me descendre pour graver une encoche de plus à votre flingue. Tentative d'évasion, pan-pan, ni vu ni connu... »

Walt haussa les épaules et lui siffla dans l'oreille.

— Pauvre con ! Si c'était pas pour le bruit je t'enverrais au Mexique d'une tarte dans la gueule ! Il lui tendit sa ceinture-cartouchière que Bill prit avec un air d'ahurissement comique. « Si tu crois que c'est pour ta sale binette que je fais ça... Si t'avais pas une sœur, c'est moi-même qui t'aurais conduit à Yuma à grands coups de pied dans le cul. » Il le poussa rudement en direction du corral. « Allez, barre ! du balai !... »

Bill détaleta sans demander son reste, enfourcha une bête à poil, et disparut au grand galop dans l'espace de dix secondes. Walt, tendu à en hurler, immobile, les yeux rivés sur le sac de couchage, écoutait le martèlement des sabots qui résonnait dans la nuit limpide comme un roulement de tambour. *C'est ça, crétin ! Fais le plus de barouf possible !* Malgré la gravité de la situation, Deacon ne put réprimer un sourire amer et sauvage. *S'il va dans certains coins que je connais sur les berges du rio Grande, il va pas vivre vieux, le p'tit Bill Tomkins.*

Mais cela, c'est une autre histoire.

Deacon se dirigea à son tour vers le corral, contournant largement le feu et marchant sur la pointe des pieds. Les selles se trouvaient entassées auprès du foyer, il ne voulut pas prendre le risque de s'en approcher. Tâtonnant entre les bêtes nerveuses, il en enfourcha une au hasard, longea un instant l'enclos des bœufs pour gagner la barrière et la sauter. Cornes et museaux serrés, les vaches regardaient passer le cavalier solitaire.

Un long meuglement s'éleva dans la nuit, le cheval se cabra en hennissant.

Walt Deacon lança sa monture au grand galop, sauta la barrière, couché sur l'encolure et cramponné à la crinière.

Pecos Pete bondit, revolver au poing.

— Halte ! Halte, au nom de la loi !

Un coup de feu claqua ainsi qu'un pétard.

Le cheval de Deacon fut secoué d'un frisson électrique et boula comme un lièvre, projetant au loin son cavalier qui alla s'aplatir dans

la pierraille, la chair meurtrie et la tête bourdonnant telle une cloche fêlée.

Walt Deacon ressemblait à un pantin désarticulé.

Il entendit comme dans un rêve la voix lointaine, aérienne du détective.

— Espèce de faux jeton ! C'est pas le cheval qui méritait d'être descendu, c'est toi.

*

* * *

Une mélancolique procession traversait les solitudes ocre du no man's land, se dirigeant vers Longhorn. À sa tête chevauchait Pecos Pete, droit et digne, plusieurs ceintures-cartouchières négligemment jetées en travers de sa selle. Suivaient en file indienne des chevaux assoiffés et tristes qui portaient chacun un homme ligoté, pieds liés et mains attachées au bossoir de la selle. Le bétail volé avait été laissé en liberté autour du point d'eau qu'il se garderait bien de quitter.

Walt Deacon et les voleurs s'en allaient cahin-caha, mangeant la poussière, vers leur sombre destin : qui vers Yuma... qui vers la potence... *Quien sabe ?*

Ba-wang !!!...

La détonation se répercute à l'infini sur le plateau solitaire et désolé, déchirant l'air limpide. Le cheval de tête hésite, semble rater son pas, et ses pattes se dérobent ; il tombe sur le côté, entraînant son cavalier.

Pecos Pete se débat comme un forcené pour dégager sa jambe coincée ; du bras gauche il essaie d'atteindre sa carabine. Une silhouette émerge de derrière un éboulis rocheux, noire contre le ciel couleur de métal en fusion. Renonçant à sortir son fusil, Pecos Pete dégaine son revolver. Il tire, tordu dans une position invraisemblable, écrasé sous la bête abattue. Le mystérieux tireur accuse le coup, il chancelle, plonge à terre... *Ping ! Ping ! Ping...* Les éclairs jaunes des coups de feu se distinguent à peine, perdus dans l'aveuglant reflet des pierres blanches. Pecos Pete, tapi derrière le cheval mort, recharge avec frénésie. Il glisse un œil... *Ba-wang !* Le détective s'écroule, la face en sang.

Silence. La plaine nue, rocheuse, torride...

Et une voix appelle :

— Je l'ai eu ?

— Ouais, ouais ! Y bouge plus, viens nous délivrer, braillent en chœur les voleurs de bétail.

La silhouette surgit d'entre les pierres et s'approche précautionneusement ; Deacon, stupéfait, reconnaît le petit Bill Tomkins ; son avant-bras, déchiqueté par une balle est ouvert du poignet jusqu'au coude.

— Bill ! Bill ! c'est ce vieux Bill ! exultent les bandits en frétilant de joie dans leurs liens. « Viens vite nous sortir de là, mon vieux !

Le libérateur, revolver au poing, s'approche d'abord doucement du détective, le touche du pied... rassuré, il rengaine son arme et délivre les prisonniers.

— Tu devrais déjà être à mi-chemin du Mexique, grogne Deacon, examinant le bras blessé. « C'est pas jojo : si jamais ça s'infecte... »

— Les copains me soigneront, dit Bill avec une désarmante insouciance.

Walt hocha la tête d'un air incrédule. Avec cette chaleur... En tout cas, le petit Tomkins avait plus de cran qu'on n'aurait cru. Bien sûr il fallait compter avec la témérité inconsciente de la jeunesse ; néanmoins, le seul geste était en son honneur : beaucoup d'autres à sa place auraient disparu au pays des sombreros et des mantilles, laissant les petits copains faire de la culture physique à Yuma.

Les deux voleurs récupérèrent joyeusement leurs armes ; on fit un pansement à Bill qui se mordait les lèvres pour ne pas crier. Blanc comme un drap, il se redressa pourtant tel un coq de combat.

— Alors ? On va chercher les bestioles ?

Deacon ne put s'empêcher d'admirer une pareille audace.

— Je ne vous le conseille pas, à votre place je décamperais en quatrième vitesse. J'ai une *posse* au cul, shérif en tête... Il sourit. « Le coin est malsain. »

Les voleurs s'interrogeaient du regard, ahuris.

— Une *posse* ! après vous ? Qu... qu'est-ce qu'on vous veut ?

— J'ai sept mandats d'arrêt pour meurtre, déclara l'ex-*marshal* en se polissant les ongles sur sa chemise.

Les brigands émirent un long sifflement admiratif : le *marshal* remontait fortement dans leur estime...

Lorsqu'ils ne furent plus qu'un petit panache de poussière dansant sur l'horizon, Deacon s'approcha à pas lents du cadavre de son compagnon. Ruminant de sombres pensées, il roulait une cigarette, tête basse, quand papier et tabac volèrent en l'air comme papillons dans la brise.

Pecos Pete venait de bouger.

Walt, aussitôt agenouillé, lui tâta le poulx : il battait allègrement, insolent de santé. Et la tête ensanglantée se redressa en rugissant :

— Quel est l'enfant de salaud qui m'a cassé une bouteille sur le crâne ? Il se hissa sur un coude, rugit dans la plaine immense : « Barman, un whisky ! »

Deacon se précipita à la recherche, non du breuvage demandé,

mais de la gourde d'eau chaude et saumâtre.

— Pouah ! Quelle horreur !..., Pecos Pete se gargarisait avec répulsion. Ses yeux errèrent longuement sur le paysage environnant, sur son compagnon, et lentement, la raison lui revint. Il porta la main à sa tête. « Oh ! la vache !... Qu'est-ce qui m'est arrivé ? »

— On t'a fait une belle raie avec un 45... Quelques millimètres plus bas et t'allais serrer la pogne à saint Pierre.

Pecos Pete tenta de s'asseoir.

— Les... les prisonniers ?

— Tous barrés.

Le détective prit lui-même la gourde, but longuement, se versa un peu d'eau dans le creux de la main pour laver la blessure : une simple éraflure du cuir chevelu. Ses yeux pâles scrutèrent intensément Deacon.

— Et toi ? Pourquoi tu t'es pas tiré ?

Walt regarda le ciel où tournoyaient trois charognards ; il sourit à son camarade ; de l'index il fit le geste de se vriller la tempe.

— Parce que je suis *loco*.

CHAPITRE XV

Jamais troupeau d'oies ne fit autant de vacarme que ces dames du Cercle de la Couture lors de leur dernier meeting chez Mrs Brown. C'était un déchaînement de lorgnons étincelants, de chignons hérissés, de triples mentons tremblotants. Il se passait à Longhorn des choses *affffreu-euses* !

— Il était recherché pour meurtre, ma chère !

— Ah ! Ah ! Ah !... Je sens que je vais me trouver mal !

On avait vu arriver du chef-lieu de canton une sinistre *posse* composée de députés-shérifs à mâchoire d'orang-outang, armés comme une brigade d'assaut. Les saloons avaient rugi jusqu'à l'aube et une créature avait fait un strip-tease sur le comptoir du *Corral*. Il y avait là, on le voit, de quoi alimenter les conversations pour un bon mois au moins.

— Mais il y avait pire, madame !

— Bien pire. Miss Agatha Tomkins, notre institutrice, était tombée dans la débauche...

— *Shocking* !

— Comme vous dites, madame.

Seule Mrs Makepeace, une rude et droite fermière aux manières masculines, grommelait en haussant les épaules. Effectivement, des hommes, eh oui ! avec des barbes et des pantalons, avaient été aperçus par des guetteuses, entrant chez miss Tomkins. Un soir on avait entendu, horreur ! un bruit de verres entrechoqués et des éclats de rire... Mais, sans nul doute, était-ce des cow-boys des environs qui venaient dire bonjour à Myra et lui souhaiter un prompt rétablissement. Par contre, et cela Mrs Makepeace était obligée de le reconnaître, l'hébergement de la fille du bar chez l'institutrice constituait un événement peu banal. Son bon sens paysan lui disait qu'il y avait là effectivement quelque mystère. Mrs Makepeace, dans sa rustique simplicité, avait plus d'une fois voué la trop maniérée institutrice aux travaux de basse-cour et au récurage des étables, mais elle ne lui souhaitait certes point de « sombrer dans l'alcool et la débauche. »

Elle en croyait d'ailleurs la petite bostonienne bien incapable : *tiendrait pas le coup huit jours...*

Mrs Myrtle Olsen arrondit une bouche en cul de poule pour annoncer :

— Je retire Alice et Aglaé de l'école.

— Excellent pour leur instruction, ricana Mrs Makepeace.

— Mais... mais que faire ! glapirent ces dames, la bouche pleine de cake.

Le problème de l'instruction se posait en effet de façon aiguë dans les nouveaux territoires de l'Ouest : les femmes de pionniers travaillaient comme des mercenaires, et d'ailleurs rares étaient celles qui possédaient le bagage intellectuel nécessaire. Quand aux institutrices qualifiées, elles n'avaient que faire dans les villes champignons, au milieu des jurons et des coups de revolver. Seules quelques saintes femmes, animées d'un zèle de missionnaire, s'y risquaient. Longhorn croyait avoir trouvé l'une d'elles lorsque...

— Croyez-vous qu'elle... boit ? demanda Mrs Olsen.

Ces dames frissonnèrent au souvenir d'une précédente institutrice qui répondait au nom de miss Haycroft et qui n'était jamais allée elle-même plus loin que le certificat d'études primaires. Elle avait la plaisante mais peu éducative habitude de s'enfermer dans l'école avec un beau cow-boy de passage. Le couple fermait la porte à clé et se soûlait jusqu'à épuisement de la provision de whisky. Alors seulement miss Haycroft accueillait les enfants et leur montrait des images jusqu'à perception de son traitement, date fatidique à laquelle tout recommençait. Un jour l'école n'avait pas rouvert ses portes. Un trop beau cow-boy avait enlevé miss Haycroft.

Puis il y avait eu la vieille Mrs Raleigh qui avait installé une cuisinière dans la salle de classe et préparait ses repas pendant que les élèves lui épluchaient les légumes et lui faisaient la vaisselle. Et l'effroyable Mrs Tighmann qui évoquait de façon frappante la fée Carabosse. Sourde comme un pot, elle avait des crises d'épilepsie et punissait les enfants en leur écrasant les orteils avec un maillet.

— Alors ? se lamenta Mrs Olsen en se tordant les bras de désespoir.

— Alors, il faut attendre et voir venir, déclara avec raison Mrs Makepeace.

Après trois quarts d'heure de délibération, ces dames furent de son avis : on attendrait la fin du mois.

*

* *

— À Boston, vous seriez arrêtée pour attentat à la pudeur, dit sèchement miss Tomkins.

Myra, étendue sur le lit, vêtue seulement d'une camisole brodée et d'une culotte à volants, lui sourit. Elle pivota contre le mur et, mutine, tendit son derrière.

— C'est déjà beau que j'aie ma culotte...

Des coups discrets frappés à la porte firent sursauter les deux femmes ; l'institutrice, sourcils froncés, darda sur sa malade un regard inquisiteur et sévère.

— Vous attendez une visite ?

— Moi, non... Myra la gronda du doigt. « Tsk, tsk... C'est le Prince Charmant ! »

— Ne dites pas de bêtises ! répondit miss Tomkins, pincée.

On frappa une nouvelle fois, plus fort. Intriguée et vaguement inquiète, l'institutrice alla ouvrir et elle recula d'un pas, livide. Un homme loqueteux, couvert des pieds à la tête de poussière rouge titubait, comme ivre, appuyé sur le chambranle. Son bras était bandé avec un foulard crasseux ; du sang tombait goutte à goutte sur le sol.

Un très pâle sourire.

— S... salut, frangine.

Miss Tomkins porta sa main à sa bouche, les yeux agrandis par l'horreur.

— Bill !

Myra accourut, attirée par l'exclamation ; les deux femmes portèrent le blessé jusqu'à une chaise. Elle défirent prestement le bandage de fortune...

— Grand Dieu ! s'écria Myra, épouvantée.

L'institutrice, blême, tremblait sans pouvoir se contrôler. Bill regardait son bras avec les yeux affolés d'une bête qui sent venir la mort.

— Il faut vite appeler Doc Rinkler ! poursuivit Myra. Elle posa sa main sur le front du blessé. « Il doit avoir quarante de fièvre ! L'infection est étendue à tout le bras, il risque la gangrène ! »

— J'y vais, murmura miss Tomkins, le regard brouillé par les larmes.

— Non ! Soignez-moi par pitié ! bégayait Bill, au bord du délire.

— Mais c'est impossible voyons !... Myra se pencha sur la blessure et se redressa tristement. « Oh ! J'ai pigé ! Une balle. » Elle soupira. « La loi est après toi ? »

Bill, ruisselant de sueur ne balbutiait plus que des phrases hachurées.

— O... oui... Tué un f... flic... Je serai pendu si on me prend !

— Voleur de bétail, hein ? Myra se tourna vers sa compagne. « Le petit frangin qu'a mal tourné... Oh ! je comprends, allez ! C'est à vous de prendre la décision, ma petite, et vite : ou le toubib ou la gangrène. Doc Rinkler est chic, il connaît la vie. Expliquez-lui toute l'histoire et il la bouclera. »

Bill gémissait, tenant à pleines mains son bras enflé et bleu. L'institutrice hésita un bref instant, puis elle jeta un châle sur ses

épaules et s'élança dans la rue.

Une expression inhumaine de terreur passa alors dans le regard du fugitif ; il bouscula Myra et, fort de l'énergie du désespoir, il quitta la maison à son tour.

*

* *

— Bougre d'andouille ! hurla Hunting Brunner en jetant autour de lui des coups d'œil craintifs.

Bill râlait en plein délire.

— Vous devez m'ai... m'aider, Mr Brunner... J'ai... j'ai toujours bien travaillé pour vous... vous êtes le patron... vous ne pouvez pas me laisser tomber maintenant...

— Je vais t'aider, grogna Brunner, un mauvais sourire aux lèvres.

Il décrocha un fusil de chasse pendu au mur, arma du pouce les deux canons... La nuque criblée de chevrotines, Bill eut un violent sursaut d'électrocuté. Il ouvrit la bouche comme pour mordre. Et il s'abattit lourdement, sa tête molle et pulpeuse en forme de poire.

Sifflotant, Brunner traîna le cadavre dans une allée sombre.

Plusieurs heures plus tard, aux premières ombres de la nuit, deux cow-boys passèrent en hâtant le pas.

— Ben mon z'ami !... L'a commencé de bonne heure, çui-là ! Déjà ivre mort !

Son camarade rigola en haussant les épaules.

— Ivre... mais pas mort.

CHAPITRE XVI

— Mr Peters, appela le greffier. Mr John Peters...

Pecos Pete détendit ses longues jambes et, suivi par les regards curieux de toute l'assistance, il prit place à la barre des témoins. Même le vieux juge Ridgeway, qui pourtant en avait vu d'autres, se penchait en avant sur son bureau et suçait anxieusement sa moustache à la Vercingétorix. La déposition du « flic à vaches » était le clou de l'audience.

Mrs Hilda Lopez venait de faire face avec calme à un interrogatoire serré du Procureur général. Relatant minutieusement les événements de la fameuse nuit d'orage, elle avait insisté sur l'impossibilité de distinguer un coup de feu des éclairs.

Contre Walt : la chute de Nels Haugen, étendu raide mort presque aux pieds du gosse qui venait de lui tirer dessus. — Là, le témoignage oculaire de Mrs Lopez fut accablant pour l'accusé que la foule considéra comme pendu.

Pour Walt : le mystérieux Winchester. De l'avis unanime des villageois, le fusil n'avait point appartenu au petit romanichel. Or, les rapports en faisaient foi, c'était bien l'arme du crime.

Le détective John Peters, alias Pecos Pete, déclina ses qualités et états de service, tous excellents. Vétéran de la Mutuelle de Protection des Ranchers de l'Arizona, il avait à son palmarès plusieurs brillantes captures et le juge lui montrait plus de respect qu'au shérif lui-même.

Le procureur Groat se racla la gorge.

— Mr Peters, commença-t-il d'une voix compassée, vous avez fait une enquête pour découvrir le propriétaire de ce fusil... Il montra à l'assistance le winchester rouillé. « L'avez-vous trouvé ? »

— Oui, monsieur le Procureur, répondit le détective. Ce fusil a été vendu par une firme de Chicago spécialisée dans la vente par correspondance. Il a été expédié à un habitant de Kiowa Valley une semaine exactement avant le crime.

— L'identification est-elle certaine et absolue ?

— Sans l'ombre d'un doute, monsieur le Procureur : chaque fusil a un numéro matricule gravé sur le canon.

— Mr Peters... Il aspira une profonde bouffée d'air comme un ténor avant un morceau difficile. « Voulez-vous dire à la Cour qui a

commandé ce fusil. » Il le brandit une nouvelle fois.

On aurait entendu une mouche voler dans la salle.

*

* *

Longhorn ressemblait à un village abandonné le jour du passage en jugement de Walt Deacon, au chef-lieu de canton. La population tout entière s'entassait dans la vieille salle du tribunal qui avait l'air d'une école aménagée pour la distribution des prix.

Robes de cotonnade. Faux cols. Lorgnons. Ils s'empilaient sur les bancs de bois rugueux, commerçants, ranchers et leurs épouses. Ces dames du Cercle de la Couture, assises sagement auprès de leur mari et pour une fois silencieuses, s'échangeaient des sourires entendus et des petits signes d'intelligence. Dans le fond, aux derniers rangs, se pressaient les cow-boys des principaux ranches – ceux qui avaient pu entrer. Rumeurs. Raclements de pieds.

De temps en temps, le maillet du greffier tambourinait sur la table.

— Un peu de silence, *ladies and gentlemen*...

Assise en bout de banc, Myra, vêtue d'une simple robe paysanne et d'un bonnet du style de celui porté par la puritaine institutrice, attirait tous les regards.

Mrs Olsen se pencha par-dessus deux rangées de têtes pour murmurer à l'oreille de Mrs Makepeace :

— On dirait presque une personne comme il faut...

— Ouais, approuva Mrs Makepeace d'une voix bourrue, l'est taillée pour faire une vaillante fermière, c'te fille-là.

Aux côtés de la convalescente, parfaitement remise de ses blessures, était assis Frosty Fergusson, plus jaune et renfrogné que jamais. Mais le grincheux chef de gare s'était néanmoins présenté un soir chez l'institutrice avec un paquet de biscuits pour sa belle-fille...

Au premier rang trônait un resplendissant Micky Lopez, encadré par ses éternels mercenaires qui avaient, pour l'occasion, laissé leur artillerie au vestiaire.

L'attitude de la population avait étonné Walt Deacon. Loin de lui montrer de l'hostilité, les villageois, reconnaissants de ses exploits en tant que *marshal* de Longhorn, avaient, dans l'ensemble, pris son parti : ce n'était que commentaires passionnés sur le crime, sa fuite autrefois, puis son retour sous le pseudonyme de Fiddlefoot... D'ailleurs, chuchotait-on à voix basse, Haugen n'avait eu que ce qu'il méritait. La loi, malheureusement n'entrait pas dans ces détails. Deacon était accusé du meurtre du rancher.

Reconnu coupable, c'était la corde.

*

* *

Tous les visages, tendus, étaient tournés vers le détective. Sur le mur, au-dessus du juge, la pendule ronde égrenait les secondes avec une lenteur qui vous mettait les nerfs à vif...

La voix du procureur martela une fois de plus les syllabes cruciales :

— Qui a commandé ce fusil à Chicago, Mr Peters ?

— Micky Lopez.

Brouhaha. Tous les regards se tournent vers le rancher qui, d'un bond, s'est plaqué contre le mur, gardé par un solide cordon de mercenaires. Très beau, dédaigneux, il écrase la foule de son mépris. Quelques fermiers barbus s'approchent, menaçants. Les premiers coups de poing sont échangés avec les gardes du corps... Un cri de rage... Et c'est la mêlée générale ! Les coups pleuvent ! Rugissements ! « À mort ! » Tables, bancs, volent, utilisés comme béliers et massues. Serrés, disciplinés, les mercenaires décrochent lentement, en hommes rompus aux ruses de la guerre. Mais, malgré leur habileté, ils sont vite submergés sous le nombre.

Le juge, cramoisi, saute à pieds joints sur sa table en barrissant comme un troupeau d'éléphants. Le greffier, hilare et déchaîné, assène tort et à travers de formidables coups de maillet ; Mrs Makepeace, voyant son époux menacé par l'énergumène, l'empoigne au collet et le lance gracieusement au beau milieu du cercle des combattants.

Poings, tables, bancs, bottes, ceinturons, tout voltige. On dirait une bagarre de bal populaire.

Walt Deacon, menottes aux mains et surveillé par deux gardes stupéfaits, encourage les villageois d'une voix de supporter à un match de rugby.

Les mercenaires s'écroulent un à un sous l'assaut rageur des fermiers.

Micky Lopez se sent perdu. D'un bond de puma, il jaillit hors de la foule, se met à courir à toute vitesse sur les épaules de la foule dans un effort désespéré pour atteindre la fenêtre. Absorbé dans le corps à corps, personne ne fait attention à lui.

— Attention ! hurle Myra, faisant ainsi lever trois ou quatre têtes surprises.

Une main velue et calleuse empoigne le cheville du meurtrier au moment où il allait plonger à travers les vitres. Micky Lopez se débat, cognant, ruant... D'autres mains avides se tendent, on l'empoigne par le pantalon...

Micky Lopez, les traits déformés par la terreur, sort de sa poche intérieure un petit derringier à canon court.

Une détonation éclate comme le tonnerre dans la salle du tribunal, arrêtant le combat comme par enchantement.

Lopez chancelle... un mince filet de sang lui coule des lèvres. Il

tourne sur lui-même ainsi qu'une toupie et s'abat lourdement au milieu des villageois.

— Mort ! s'écrie une voix dans la foule.

Sur l'estrade, Pecos Pete rengaine tranquillement son revolver.

*

* *

Une étoile étincelante de *marshal* épinglée sur la poche de sa chemise à carreaux, Walt Deacon, les pieds sur la table et le cigare aux lèvres, écoutait en souriant les adieux de Pecos Pete.

— Je suis content de moi, déclarait le grand détective en se frottant les mains. Le gang des voleurs de bétail est anéanti grâce à ce pauvre gosse qui s'est fait tuer en allant demander protection à son chef. Sans lui, nous ne serions jamais remontés jusqu'à Hunting Brunner... Il poussa un profond soupir. « Enfin, c'est la vie... En tout cas, ce salaud de Brunner ne fera plus de mal à personne : pour lui c'est la potence ou Yuma à perpète. »

— Et comment !... Deacon hochait la tête, abasourdi. « Qui serait allé soupçonner Brunner ? » Soudain tout sourire, il décocha un solide coup de poing à son ami. « Sacré vieux Pete ! Tu vas me manquer, tu sais. »

La longue tête chevaline s'approcha d'un air mystérieux.

— Entre nous... t'es pas encore débarrassé de moi. J'ai l'intention de donner ma démission comme flic. Hilda va m'imprimer sa marque au fer chaud : Box H !

Les pieds du *marshal* faillirent tomber du bureau. Deacon tendit une large main ouverte et rugit.

— Félicitations, vieille branche ! La petite Hilda ne pouvait pas mieux tomber pour lui faire oublier son salopard de Micky. À vous deux, vous allez faire marcher le ranch d'une façon magnifique !

— Ouais... Le détective fouilla dans son blouson, sortit une liasse de papiers maintenus par une ficelle. « Oh ! j'oubliais : pour toi, de la part de Hilda. »

Walt, sourcils froncés, examina rapidement les documents. Son regard incrédule allait de Pecos Pete aux feuillets dans sa main.

— C... c'est le bail du Bar L, le vieux ranch du père Lopez !

— Correct. Hilda se torture à l'idée qu'elle t'a pris pour un assassin, elle se croit responsable de ta fuite pendant toutes ces années... Prends-le, ça lui fera plaisir. Et les mains largement écartées en signe d'impuissance : « Faut jamais contrarier les femmes. »

Mains dans les poches, Stetson en arrière, Walt arpentait son bureau de long en large et marmonnait :

— Mais c'est stupide !... J'ai rien fait pour mériter ça... C'est vous qui m'avez sauvé la vie, au contraire !

Mais Pecos Pete se sauvait déjà, riant aux éclats.

— Te v'là coincé avec un ranch, *marshal*...

Sa tête reparut dans l'encadrement de la porte, il fit un énorme clin d'œil et entonna d'une horrible voix fausse : *Un p'tit nid d'amoureux dans la ver-du-ure... »*

Et il s'effaça pour laisser entrer Myra.

Fin

4^{ème} de couverture

Walt Deacon avait grandi avec un revolver au poing.

Né et élevé sur une terre dure, sans pitié, il n'avait tiré de la vie que les leçons de la haine. Et la meilleure façon pour un fils de cul-terreux de sortir de sa bouse, c'est de tirer vite...

Deacon tirait très vite. À vingt ans, on le recherchait pour meurtre. Mais il lui fallut des années de vagabondage dans les bas-fonds et dans les camps de mineurs pour apprendre une vérité : un revolver n'a jamais fait un homme !